

10

Ayuntamiento de Madrid

Imprimé par les Elèves

R
870

3194

19406

LE MINISTRE D'ESTAT
Avec LE VERITABLE VSAGE DE LA
Politiq; moderne Par le Sieur de Silhon.



M. Milliet de la B...
N. 3 / 1830
Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

Advertissement.

Écteur, i'ay à te représen-
ter quelques considérations
touchant cette œuvre,
sur lesquelles ie te supplie
de ietter les yeux. La premiere est
pour la matiere qui est composee de
raisonnement, & d'exemples. Quant
au raisonnement, tu sçauras qu'il est
tout à moi, & que c'est vne pure
production de mon esprit, & par
consequent fort imparfaite, & qui
tient de la foiblesse du principe d'où
elle sort. Quand ie discours des oc-
currences passées, & des choses arri-
vées sous le Regne du Roy; si ie n'ay
pas tousiours rencontré les veritables
motifs, & les causes essentielles de
ces evenemens, ie n'ay à te dire si-
non que ie ne pouvois pas les devi-
ner: que ie n'ay point receu des me-
moires ni instruction de personne, &
que les actions des princes sont com-
me les grandes rivières, dont peu de
personnes ont veu la source & l'o-
rigine, bien qu'une infinité en voient
le cours & le progresz.

S'il y a quelqu'un qui trouve mes

A 2

iuge-

Advertissement.

jugemens trop libres, principalement quand ie parle du Pape & des choses de Rome; ie le supplie de considerer, qu'on ne scauroit tirer de plus douces consequences des exemples que i'apporte. Si ces exemples sont faux, ie ne les ay point inventez, & les sources en sont fort cognuës. Il y a pourtant suiet de louer Dieu, de ce que quelques vns des pasteurs qui ont gouverné son Eglise, n'ont pas este si hideux qu'on les peint, ni si noirs qu'on les figure. S'ils sont veritables, on a encore suiet d'admirer la divine providence, d'avoir conservé son Eglise sans flestrisseure & sans tache parmi la corruption de quelques-vns de ses membres, & de l'avoir maintenüe en santé ayant la contagion si proche d'elle. C'est à dire comme ie le comprends, qu'il n'y a rien eu d'alteré aux moiens que Dieu a instituez pour nous conduire a nostre fin surnaturelle. Que la doctrine de la foi, qui est vn des principes qui nous font operer Chrestienement, & qui a pour sa fin prechaine les œuvres; est toujours la mesme. Que les Sacremens qui nous conferent & augmentent la
grace

Advertissement.

grace en vertu de l'institution de Iesus Christ, & non pas en vertu de ce que nous y apportons du nostre cōme d'une cause meritoire; ne sont point changez, ni pour le nombre, ni en leur matiere & en leur forme. Que l'Estat permanent & incorruptible de ces deux choses se trouve seulement en cette sainte Hierarchie, qui fait le corps Mystique de Iesus Christ: qui est composee d'un Chef qui le represente, & de plusieurs membres principaux & subalternes, qui tiennent à cette teste & entr'eux, avec une dependance & une iustesse admirable. Qu'il n'est jamais arrivé que ce chef ni que ces membres à qui il appartient d'en guider d'autres; ayent tous ensemble, & d'un commun consentement failli contre ces deux choses: & que cela n'arrivera iamais iusqu'à la consommation des siecles; au moins si les promesses de Dieu sont eternelles, & sa parole immuable. Et partant qu'il ne faut point s'estonner si hors de l'Eglise il n'y a point de salut, puis qu'elle seule contient les moiens qui nous y menent, & conserve inviolables la substance & le

Advertissement.

nombre des Sacremens, & la pureté de la doctrine Euangelique. Hors delà, & pour ce qui regarde chaque membre de l'Eglise en particulier ; Que DIEU les a laissez tous en la main de leur conseil, pour croire ou pour vivre comme il leur plaira : qu'il leur a mis au devant le feu & l'eau , afin qu'ils choisissent lequel des deux qu'ils voudront & qu'il ne leur impose point de necessité, mais qu'il leur laisse la puissance de leur volonté ; c'est à dire la puissance de suiure le bien ou de l'abandonner, de faire le mal ou de s'en abstenir.

Quand donc ie parle avec liberté des vices de quelque Papes, & de la corruption de quelques vns de leurs Ministres ; Je ne pense pas faire tort à la Religion , ni offenser l'Eglise. Le Cardinal Baronius rapporte bien avec plus de severité, ou avec moins d'adoucissement qui ie ne fais, les abus qui inondoient la Cour de Rome, quand deux Courtisanes Theodosia & Morosia la gouvernoient, & gouvernoient les Papes qui tenoient alors le S. Siege. Il ne faut pas

Advertissement.

pas tousiours s'opiniastrer contre les veritez cognuës. Ceux qui soustien-
nent de mauvaises causes, se decre-
ditent & rendent suspects, quand ils
ont à defendre les bonnes & ressem-
blent certaines gens, qui estant esga-
lement honnestes envers tous le mon-
de, ne le sont envers personne : &
qui ne mettant ni difference ni mesu-
re à leurs civilitez, & traitant avec
les mesmes honneurs & les mesmes
complimens, les personnes de peu de
merite & de basse condition & les
personnes de merite relevé & de con-
dition eminente ; n'obligent pas tant
les vns qu'ils font tort aux autres.
Tant y a que j'apporte si ie ne me
trompe vn tel temperament en par-
lant des Papes, & appuie si bien ce
qui est de l'institution de Dieu, en
condamnât ce qui procede de la fra-
gilité, & de la corruption de l'hom-
me ; que tant s'en faut que ie croie
estre digne de blasme en cette con-
duite ; que ie pense sans vanité si-
l'on en iuge sans passion meriter
quelque chose du sainct Siege. En tout
cas si ie me flatte en mes sentimens,
& si l'amour de mon ouurage me

Advertissement.

trompe , ie le soumets avec une parfaite docilité au iugement des supérieurs, & de ceux qui ont droit de régler mes opinions , & d'imposer des loix à mon entendement. Ce qu'ils condamneront , ie le condamne : ie me retracte dès à present, de ce qu'ils ne trouveront pas bon , & ie ne suis pas si peu Chrestien que ie ne sçache qu'il vaut bien mieux obeïr , & exercer une vertu necessaire , que faire du bruit dans le monde , & acquérir une vaine reputation d'esprit , en defendant une opinion incertaine. *Que* ceci soit dit en passant , & par forme de prevention.

Quand aux exemples qui font l'autre partie de la matiere dont cet ouvrage est composee : ie t'auise Lecteur , que si les Autheurs chez qui ie les ay puïssiez se sont trompez , ie ne pretends pas estre leur garent : si ie me suis mesconté moi-mesme en ce qui i'ay pris d'eux : i'auouë franchement que la faute est volontaire , & que c'est vn defect auquel il m'eust esté aisé de remedier en consultant les hommes sçavans , ou les livres. Mais partant que ie ne l'ay point fait,
ou

Advertissement.

ou pour manquer de loisir , ou pour n'en vouloir pas prendre la peine. Si quelqu'un trouue mauuais que i allegue si frequemment des exemples Espagnols ; ie le supplie de considerer que ie l'ay fait pour deux ou trois raisons. La premiere dautant que c'est l'humeur des François de se toucher dauantage des choses estrangeres, que de celle de leur païs. La seconde dautant qu'ils serviront à faire dauantage cognoistre la conduite de ces gens là, qui est vne cognoissance necessaire aux Ministres des autres princes; puis que cette nation tient les autres nations Chrestiennes en perpetuel exercice , & qu'elle les oblige toutes d'estre avec elle ou contre elle. La troisieme dautant que generalement parlant ; Elle entend l'art de gouverner , & de commander aux hommes mieux que nulle autre du monde.

Si ie parle en plusieurs endroits avec eloge de Monsieur le Cardinal ; qu'on considere que c'est sans faire tort à personne : que ie n'oste rien à autrui pour lui donner : que i'attribuë tousiours au Roy la principale gloire des bons euenemens : que ie le

A 5

repre-

Advertissement.

represente comme le principe , & la premiere cause de la fortune de la France , & que les loüanges que ie donne à Monsieur le Cardinal lui sont appliquees de telle façon, qu'elles realissent encor sur le Roy: qui ie ne blâme en particulier qui que ce soit des personnes vivâtes: que ie louë les autres que ie rencôtre dans mô discours qui le meritent, & rends de l'honneur à la vertu par tout ou ie la trouue : que i'allegue ce qui s'est passé sous le gouvernement de ce grand Ministre , par forme d'exemple , & comme i'allegue les actions d'un Ferrant Gonsalve, d'un Gaston de Foix , d'un prince de Parme, d'un Duc de Guyse : que ie n'aiouste rien au fait : que ie ne parle que des choses que nous avons touchees & veües: dont les sens sont iuges, & toutes les nations rendent tesmoignage. Je ne fais que raisonner là dessus, qu'on voie si mon raisonnement est foible & mal fondé, & si ceux qui s'en offenceront ont de meilleure Morale, & de meilleure Politique que la mienne; ie ne pretends pas les empescher de la produire & de la faire valoir. Avec
ces

Advertissement.

ces precautions ie ne pense pas qu'on doiuue trouver estrange quë ie louë vn homme, qui a rendu de si grands seruices au Roy que tout le monde sçait: qui a tant meritë de l'Estat & de la Religion: que nos voisins & ceux là mesmes qui ne nous aiment point estiment infiniment.

Reste à parler de la façon de l'ou-
urage, qui est le stile. Surquoy, Le-
cteur, ie t'auertis de bonne heure que
ie ne me picque point d'eloquence:
que i'ay plus trauaillé apres les paro-
les: que ie n'ay iamais leu *Quinti-*
lien, ni la Rhetorique d'Aristote, si ce
n'est celle cy pour considerer l'édroit
ou il parle des passions de l'homme,
& des affections de divers âges. Et
partant s'il y a quelque chose qui
sente cet art, sçache qu'elle y est en-
tree par hazard, & s'y est coulee à
l'avanture: que c'est vne plante qui
y est venuë d'elle-mesme & sans e-
stre semee, & que i'ay fait comme
l'aiguille d'vne monstre qui marque
les heures sans le scavoir. Non obstât
cela ie t'auouë que ie n'ay pas negli-
gé de lui donner des ornemens à ma
mode, c'est à dire à la naturelle, &
A 6 que

Advertissement.

que i'y eusse ietté plus de fleurs si i'en eusse eu davantage , ou plus de loisir pour en amasser. Tu y trouueras quelque inégalité , & des lieux qui ne sont pas si forts ni si desmeslez les vns que les autres. Mais c'est que toutes les matieres, ou la facon avec laquelle on les doit traiter , ne sont pas capables de la mesme force & de la mesme grace. On va bien mieux quand le suiet nous porte & qu'on a vent & marée , que quand on ne va qu'à force de bras & de rames & les maistres des fortifications , disent , qu'il y a des endroits sur la terre qu'on ne scauroit rendre bons, non pas par le defaut de l'art , mais par le vice du plan & de la scituation. Outre cela ie n'ay pas apporté les mesmes soins par tout, pour n'auoir pas eu assez de loisir. Il y a vn peu plus d'un an & demy que ie commencai tout l'ouurage dont ie te donne la premiere partie. Pendant cela i'ay eu des affaires , & des maladies qui m'ont emporté beaucoup de temps. Je n'ay point peu me reposer sur ma besogne , la reuoir plusieurs fois & la retaster , & il m'a fallu la polir pendant qu'on

Advertissement.

qu'on l'imprimoit , & enuoier a la presse ce qui ne faisoit que sortir de dessous la plume. Cela fera cause que tu y verras quelque redite de termes & de locutions , pour ne m'estre pas souuenu à la seconde fois , que i'en auois vsé vne autre , & ne m'en estre apperceu qu'apres que la chose estoit faite , & qu'elle estoit sans remede. Il y a encore quelques digressions volontaires , & dont ie me suis bien pris garde. Mais ie n'ay peu m'empescher de suiure l'impetuosité du discours: & la chaleur de l'imagination esmeuë; & bien qu'elles soient vn peu hors d'œuvre , i'ay creu, Lecteur, que tu les excuserois , dautant qu'elles sont assez agreables , ou ne seront pas inutiles. Tu excuseras aussi les vices de la punctuation , & les autres fautes de l'impression aussi bien que les miennes.

Pour la seconde partie à qui il ne manque que la polissure ; tu l'auras vn peu mieux mise que celle cy, dautant ie prendrai plus de loisir pour l'aiuster. Les matieres en sont plus fortes, plus curieuses, & plus vtils, à causes qu'elles sont toutes de pratique,

Advertissement.

que , & pour remplir la seconde partie du tiltre de l'ouvrage. Je represente en celle-cy quelques conditions qu'un Ministre doit auoir en luimefme & en sa personne , ou certaines choses qu'il doit scauoir en general. En l'autre ie le ferai agir autour de la personne du Prince, au dedans de l'Estat , & avec les Estrangers. Et tout fera Dieu aidant vn corps complet de la politique moderne. Je te supplie encore de ne te rebuter pas dès l'entree , & à la lecture du premier discours , qui a ie ne scai quoy de ru de que ie sens bien, & qui n'est pas assez souple ni assez fleuri , ie du mesme selon ma force.



L E


MINISTRE

D'E S T A T.

D I S C O V R S I.

Qu'un excellent Ministre est une marque de la fortune d'un Prince, & l'instrument de la felicité d'un Estat.

L I V R E P R E M I E R.


 I est certain que dans le cours des affaires, il n'y a que les desseins qui soient au pouvoir del'Homme, & qu'il y a quelque Puissance au dessus delui qui dispose de evenemens, & qui estant infiniment sage ne fait rien à l'auanture. Le hasard auquel on donne tant de choses, est vn ouurage de nostre esprit, & non pas vn des principes du gouuernement du monde: hors de nous tout est conduit avec lumiere & avec iustice, & cette Deesse sans yeux, qu'on a appellee *Fortune*, est vn Fantosme que la Philosophie n'a iamais adoré, & que la religion a aboli en defaisant l'Idolatrie. L'invention pourtant de ce Fantosme n'a pas esté inutile: les malheureux & les Imprudens lui attribuét les causes de leur misere, & les effects de leur mauuaise conduite. Son nom est en la bouche de tous: le peuple & les sages l'employent esgallement, & nous
 nous

nous en seruironz quelquefois , pour nous faire mieux entendre , & ne nous departir point del'vsage receu, ny des termes qui se pratiquent. Mais pour en dire ce qui en est, la Puissance dont nous parlons n'est autre chose que Dieu mesme, entant qu'il se mesle du gouuernement des causes libres , & qu'il les fait arriver au point qu'il a resolu , soit que ce soit leur dessein , ou qu'elles en ayent vn autre. Et comme le premier mobile sans destruire le mouuement naturel des autres cieux ; les assuietit au sien , & les meine d'Orient en Occident ; de mesme Dieu mesnage de telle sorte les actions de ses Creatures qui operent avec liberté ; que sans leur faire violence, & par la rencontre d'autres causes où il les iette , il en tire infalliblement l'effect qu'il s'est proposé , & qui est souuent peu attendu de l'humaine prouoyance.

En vn mot l'Ouurier qui garde les regles de son art , n'est jamais frustré de son intention. Le Peintre qui entend parfaitement le meslange des couleurs, & la proportion des choses, fait quand il veut des table aux admirables. L'Architecte qui forme ses desseins selon les regles de l'Architecture, les voit heureusement reüssir. Et les plus belles operations de l'homme, & où sa partie la plus noble a plus de part , ne sont pas seules capables de paruenir à leur fin , & à l'effect où elles tendent. Hannibal fait tous les deuoirs d'un bon Capitaine, & il est vaincu par Scipion ; Ciceron n'oublie rien de la charge d'un excellent Orateur , & Milon est condamné, & André Doria voit perir la flotte de son maistre au port d'Alger, avec toute son
adresse

adresse aux choses de la Mer, & toute son experience. Or ce que Dieu adioust aux principes qui sont en nous: les occasions qu'il nous fait naistre: les moyens qu'il nous fustite: les obstacles qu'il rompt ou destourne en nostre faueur: bref toute l'assistance qu'il nous donne, pour faire reüssir nos desirs; est ce que nous appellons *Bonheur*, & ceux qui la reçoient *Heureux*.

Mais ce bon-heur n'accompagne pastou-
siours la iustice, ny les entreprises saintes,
comme Dieu ne s'oppose pas tousiours aux
iniustes, & aux desseins violens. Les Infidel-
les & les Protestans, ont souuent triomphé
des armes des Chrestiens, & des Catholiques.
Le plus saint de nos Rois a esté malheureux
en ses deux voyages de delà la Mer, & la cause
de Dieu pour laquelle il faisoit la guerre, ny
l'interest de la religion; ne l'ont pas garenty
de la prison ny de la peste. Au contraire il ne
se lit rien de comparable aux progres des v-
surpateurs. Rien n'a arresté ceux d'Alexan-
dre que la mort, & vn Prince à l'ambition
duquel le monde a semblé petit, & qui a bien
eu la vanité de craindre qu'il n'y eust pas as-
sez de matiere pour l'ocuper; a eu la fortune
si fauorable, qu'elle a mesme couuert ses fau-
tes; & a rendu ses imprudences heureuses.
Cesar a eu plus de succez en la plus iniuste
guerre qu'il ait iamais faite: il n'a fait qu'aler
& vaincre en destruisant la Rep. de Rome:
Celle qui commandoit à toute la terre, est
tombee en moins de temps qu'il n'en faut
quelquefois pour prendre vne ville, & trois
ans ont emporté l'ouurage de tant de siecles.
Attila & Tamerlanes ont passé comme des fou-

foudres en leurs conquestes, & la race des Ot-
tomans qui oste à Dieu la Religion qu'il la
revelée, & aux hommes la liberté que le
droit des Gés leur laisse; a fait tant de progresz
depuis 300 & quelques années, qu'il semble
qu'elle n'ait plus rien à craindre de dehors, &
que son Empire ne puisse perir que par la cor-
ruption du dedans, & par la dissolution des
parties qui composent vn corps si vaste.

La raison de cette diversité est, que Dieu ne
fait pas tousiours des miracles, & ne trouble
point l'ordre des choses pour l'amour des
gens de bien. Et comme il est fort raisonnable,
que pour exciter leur courage & confirmer
leurs esperâces; Il acoure quelquefois visible-
ment à leur secours; il est aussi tres conforme
aux loix de sa providence, & à la douceur de
sa conduite, qu'il laisse agir pour l'ordinaire
les causes secondes selon leur capacité, & l'e-
stenduë de leur force. Et partant que selon ce-
la le foible cede au plus puissât: qu'une moin-
dre vertu (i'entens Politique) obéisse à la plus
grande, & que ceux qui ont de notables auâ-
tages sur leurs ennemis, ayent aussi sur eux de
notables succez. Autrement certes il s'oblige-
roit à reparer toutes les fautes de ceux qui
ont de bonnes intentions, & s'il n'y auoit
que la seule probité qui fust heureuse dans le
monde, il banniroit la prudence de la vie ci-
vile, & l'adresse du train des affaires.

Quant aux succez des vsurpateurs, il est ai-
sé d'en rendre la raison, si nous recherchons
les causes du changement des Estats, & les
principes de la revolution des Empires. Il est
certain que ceux qui sont les plus grands, &
les plus estendus, ne sont pas tousiours les
plus

plus fermes, ny les plus durables. Au contraire comme les fruits les plus delicats , se gastét plus aisémét que les autres, & la parfaite santé est vn indice d'une maladie prochaine ; il arrive aussi que les Estats qui sont en la fleur de leur force, & au dernier eschelon de la felicité ; ne soient pas loin de leur cheute. La volupté y entre avec les richesses: la puissance y produit l'ambition , & ces deux passions qui regardent tousiours leur fin , y attirent tant d'autres maux; qu'il faut necessairement que ces pauvres Estats perissent , & qu'ils passent à vne nouvelle forme. En cette fatale conioncture, s'il s'esleue quelque homme de cœur & d'humeur à conquerir ; il trouve la matiere presté: Dieu seconde ses desseins , & lui abandonne ceux que l'ambition a desia divisez, & à qui les delices ont osté le iugement , & amolli de courage. Ce n'est pas qu'il inspire aux Conquerans des pensees iniustes , ny ces furieux mouvemens qui les poussent à vsurper ce qui est à autrui, & à violer les droits de la société humaine. Mais apres qu'ils ont party d'eux mesmes & par leur propre election ; il peut legitiment les favoriser , & sa iustice veut qu'il ne laisse pas sans recompense quantité de bonnes actions qu'ils font; ny que ceux qui ont abusé de ses graces , demeurent sans chastiment.

Mais quand il choisit quelqu'un pour reparer les desordres du monde, ou pour le bien de quelque Estat particulier: c'est lors qu'il a le soin de le pourvoir des conditions , necessaires pour entreprendre les grandes choses: c'est lui qui lui en met la pen-

pensee dans l'ame: c'est lui qui lui donne la
 force de les executer: c'est lui qui trouble
 & confond ses ennemis, & le meine com-
 me par la main aux victoires & aux triom-
 phes. Or vn des grands moyens dont il se
 serue pour cét effect; est de lui susciter des
 hommes rares, à qui il face part de ses soins,
 & qu'il l'aident à porter la pesanteur des af-
 faires. Et comme les operations de l'ame se
 font bien ou mal, selon la condition des or-
 ganes: & la qualité de leur temperament;
 De mesme la prosperité ou le malheur des
 Princes, dependent de ceux entre les mains
 desquels ils mettent leur autorité, & qui
 disposent de leur puissance. Alexandre
 n'eust iamais domté l'Asie, ny fait trembler
 les Indes, sans Ephestion, Parmenion, &
 Clitus. Cesar a gagné quantité de batailles
 par les mains de ses Lieutenans, & le plus
 bel empire du monde, dont l'ambition &
 le malheur du temps auoient fait trois pie-
 ces; fut reduit sous la domination d'Augu-
 ste, par le conseil de Mecenas & par la vail-
 lance d'Agrippa. Iustinian a triomphé de la
 Perse, & destruit les Vandales en Afrique &
 les Gots en Italie, par l'entremise de Belli-
 saire & de Narcés. Le Comte de Dunois,
 Pothon, la Hire, & la pucelle Ieanne, ont
 delivré la France de l'invasion des Anglois,
 & le premier homme du siecle passé, &
 qu'on peut dire veritablement avoir esté
 plus heureux qu'un Prince Chrestien ne le
 devoit estre; a par la conduite ou avec l'as-
 sistance de ses Ministres, pris Rome & Thu-
 nis, vn Pape, & vn Roy de France: donné la
 chasse à Soliman, & fait voir à l'Allemaigne
 qu'elle

qu'elle pouuoit estre vaincuë.

Ce mesme Prince qui estoit si intelligent en toutes choses , & qui avoit aiousté tant de qualitez aquises aux dons de nature ; osa bien dire à son fils en lui presentant le Secrétaire Erasmo , qui lui donnoit quelque chose de plus grand que ses Estats , & que les couronnes qu'il venoit de lui resigner , (*Quanto oshé dado este dia , no es tanto que daros este criado.*) C'est par cette sorte de gens là , qu'ont esté premierement fondees les Principautez & les Monarchies. C'est pour l'amour d'eux que les peuples ont renoncé volontairement à leur liberté , & ce sont eux qui entretiennent encoré sous l'autorité des souverains, l'ordre naturel & primitif du commandement & de l'obeissance , qui doit estre entre les hommes. Et certes il estoit bien raisonnable , puis qu'il y devoit avoir de la difference parmy eux , que ce fust le merite qui commençast à la faire. La société à laquelle ils sont nez , & sans laquelle ils ne peuvent subsister ; est vn concert si delicat , & vne machine composée de tant de pieces ; que si vne excellente sagesse ne la conduit , & vne souveraine vertu ne la gouverne ; peu de chose la confond & la desregle.

Et d'autant que ceux qui parviennent à cet Estat , sont rares & ne sont pas immortels , & qu'ils n'ont pas tousiours des successeurs de leur vertu , comme ils en ont de leur dignité , il arrive d'ordinaire qu'ils laissent en faveur des peuples , vne image de leur raison , & comme vn monument de leur Philosophie , qui sont les loix & les bons ordres.

ordres. Et derechef, à cause que toutes les loix ne sont pas bonnes en tout temps, & qu'elles ne peuvent pas pourvoir à toutes les occurrences, & à tous les accidens de la vie; il est nécessaire qu'ils s'esleue encor quelque homme sage, dont la prudence en supplée le défaut, & qui leur donne ce iuste temperament, & cette salutaire proportion, qui regarde le temps, les hommes, & les affaires.

C'est donc vne verité indubitable, que les bons Ministres sont la gloire des Princes, & la felicité des peuples. Au contraire les meschans sont la bonte des vns, & le desespoir des autres: Ce sont les principes naturels de la corruption des Estats. Toutes les mauvaises humeurs qui y sont se reveillent; sous leur conduite: ils seruent de pretexte au despit des mescontans & à l'inquietude des factieux, & le peuple qui a de la peine à souffrir le gouvernement des gens de bien, s'emporte à la licence, & s'incline à la rebellion, quand il vient sous la domination de ceux qui ne le sont pas. Il lui semble que ce lui est assez d'avoir vn Maistre à qui il doit vne obeissance nécessaire, & de qui Dieu l'oblige de porter le ioug, quelque rude qu'il puisse estre. Mais d'obeir à ceux qui ne sont pas les souverains, quand ils lui font du mal, quand ils triomphent de sa peine, quand ils se nourrissent de son sang; c'est pour lui vne triste necessité, & vn dur eslay de patience. En effet si Aristote a desiny le Tyran, *Celui qui a plutost devant les yeux ses propres interests, que le bien de ses suiets*; entre les mains de
com-

combien de Tyrans tombe le miserable peuple, quand il est gouverné par des Ministres corrompus? Et neantmoins c'est vn fleau, qui lui manque rarement. Et comme le Prince regarde l'Estat, comme vne femme qui est à lui, & qui ne lui peut estre ostee. Il se trouve des Ministres, qui le regardent comme vne Maistresse, qu'ils pretendent despoiller pendant qu'ils en ont la iouissance.

D I S C O V R S II.

Que l'Art de gouverner est douteux & difficile, & qu'il recoit vn grand secours de l'estude.

IL n'y a pourtant rien d'estrange, qu'on rencontre si peu de gens de bien parmy de si grandes occasions de pecher: ny que la science de gouverner soit si rare, puis qu'elle est si difficile. La raison d'Estat qui en est la matiere, est si trouble & si ambiguë, & les affaires ont tant de iours qui nous esbloüissent; qu'il ne faut point s'estonner si le plus souvent nous avons de la peine à prendre party, & si le choix que nous faisons en cette confusion, est plustost vn coup de hazard & vn essay de nostre liberté, qu'une election raisonnable. Outre cela la pluspart des preceptes Politiques qu'on nous a laissez, & qu'on a reduits en forme de science; sont des choses si abstraites, que si la Nature ou l'experience ne donnent l'Art de les appliquer, Elles reüssissent pernicieuses ou vaines. Bien souvent au lieu de faire vn habile-homme, Elles ne font qu'un Pedant: Elles communiquent la presumption, & non pas la sagesse: Elles esgarrent au lieu de monstrier, vn chemin plus court;

court ; & pour vne malseure reformation qu'elles promettent ; elles confondent & alterent tout , par la nouveauté qu'elles introduisent.

La voye mesme des exemples est si trompeuse , & le passé iuge si mal de l'avenir, qu'on n'en peut conclurre rien de certain. Et comme on ne voit gueres deux visages esgalement beaux . ny deux iours qui se ressemblerent parfaitement ; De mesme la condition des affaires est tousiours diverse : ou la vertu & la fortune de ceux qui les traitent , ne sont pas esgales. Et derechef comme il n'y a gueres de suiet à deliberer qu'il n'ait deux faces , ny de party à suivre qui n'ait ses raisons ; il n'y en a point aussi qui n'ait ses exemples , & des evenemens qui le favorisent. Le Pape , le Duc de Milan , & le Roy de Naples , se liguent contre Florence. Pour divertir cette tempeste Laurens de Medicis va trouver le dernier, se met à sa discretion , & par cette hardie confiance le detache de la ligue , & retient la foudre qui estoit presté à tomber , & qui devoit brusler sa patrie. Charles VIII. descend comme vn Torrent en Italie : il inonde tout ce qu'il rencontre : rien ne lui fait resistance , & Florence qui estoit sur son chemin tremble desia pour sa liberté. En cette fatale crainte & consternation d'esprits , Pierre de Medicis fils de Laurens va au devant du victorieux , & se iette malheureusement dans ses filets. L'exemple qu'il avoit voulu imiter lui fust funeste , & il ne s'en retourna pas qu'il ne nous eut mis en main les clefs des Estats de la Republique ;
que

que Florence ne fust despoüillée de ses dehors, & sur le point d'estre perduë, si la generosité de ses Citoyens n'eust esté plus forte que la resolution de Charles; & que la Fortune de ce peu sage conquerant. Quand Monsieur de Lautrec fit l'entreprise de Naples, Hugo Moncado se resolut de ne defendre que cette ville, & d'abandonner à l'Ennemy tout le reste du Royaume. Le Duc d'Alue prit vn chemin tout contraire, quand Monsieur de Guyse l'y vint attaquer, & par l'aduis de Ferrand Gonsague, il se proposa de nous disputer tout, & de nous consumer par la multitude des sieges. L'un & l'autre reüssit, & deux conseils fort differenseurent vne mesme fin, & produisirent vn mesme effect, qui est la victoire. Il y en a dont la seule presence où les premieres paroles ont apaisé tout à coup l'agitation d'un Peuple; & il y en a que ce monstre a d'abord engloutis, & à qui il n'a pas seulement donné le loisir de parler, n'y d'ouurir la bouche. Combien de fois par cette voye Cesar & Germanicus ont calmé les tumultes des soldats, & la sedition des armées? Et combien y en a t'il d'autres qui sont peris dans le mesme chemin: dont la veüe a effarouché les humeurs qui n'estoient qu'esmeuës: a mis en furie ceux qui n'estoient qu'irritez, & fait venir l'envie de se souler de leur sang, à ceux qui ne faisoient que murmurer contre leur conduite. Desorte que ceux qui ont blasmé Henry III. pour auoir quitté Paris en cette fameuse revolte, qu'on a appellee *les Barrières*; ont pour le moins laissé autant de

B

matiere

matiere pour combattre leur sentiment , qu'ils en ont eue pour condamner vn Prince , qui aima mieux se retirer, que s'exposer à vn mal qui n'eust point eü de remede , s'il fust arrivé : qui se contenta que son peuple fust selon, sans le mettre peut estre en estat de deuenir Parricide : qui ne voulut pas qu'il acheuât sa faute , ny que la grandeur de son crime lui fist chercher dans la mort de celui qu'il offensoit , l'impunité qu'il eust creu ne pouuoir trouuer dans sa clemence. Mais c'est l'erreur de la pluspart des hommes de crier tousiours contre les malheureux : il n'y a point de disgrâce , dont ceux qui la souffrent ne soient coupables , en l'opinion du vulgaire : De tous les expediens qu'on auoit en main , ceux qu'on a quittez sont tousiours les meilleurs , quand ceux qu'on a pris ont mal reüssi , & il ne mourut iamais de vieillard si caduc ny si decrepit , à qui on n'eust allongé la vie , si l'on n'eust fait quelque chose , ou si l'on en eust fait vn autre.

Quoy que cela soit ainsi, il faut pourtant auouer, qu'il n'y a rien qui polisse plustost vn esprit bien fait , que la Politique & l'Histoire: ny qui lui soit plus vtile , que le commerce avec les morts & avec les absens. Là il connoit en peu de temps les affaires de plusieurs siecles : là il iouit de l'experience de tous les grands hommes qui l'ont precedé , & là enfin il trouue des lumieres qui l'empeschent souvent de faillir , & qui lui montrent les escueils qu'il lui faut passer, & les embusches dont il se doit prendre garde. Pour le moins à la fayeur des livres
& de

& de l'estude, il gaigne cela qu'il n'est gueres iamais tout à fait surpris quoy qu'il arrive, & qu'il ne survient point d'accident, si nouveau ny si estrange, qu'il n'ait leu quelque chose d'approchant ou de semblable. La vie de l'homme est si courte ou si traversée; qu'à grand peine suffit elle à cinq ou six importantes negotiations, & d'ordinaire ceux qui n'ont que le simple sens commun pour agir, cessent de vivre ou n'ont point de santé, quand ils ont de l'experience. Au contraire ceux que l'estude prepare & que la Philosophie guide, reüssissent promptement, s'ils ont le discours bien sain: ils sont habiles dès qu'ils touchent les affaires, & ont le mesme auantage sur les premiers; qu'ont en la peinture, ceux qui possèdent la science du dessein & des proportions, sur ceux qui n'ont rien d'aquis quand ils commencent à peindre.

De cecy nous auons sans sortir du temps moderne, des exemples illustres, & de personnes celebres. Monluc Euesque de Valence sous François deuxiesme, & sous Charles IX. Pinac Archeuesque de Lyon sous Henry II. & le Cardinal d'Ossat sous le mesme Prince & sous Henry le Grand, ont esté presque aussi tost consommés dans les affaires que connus dans le conseil. Et pour la guerre, le Marquis de Pescaire qui fut si braue, & que la ligue d'Italie iugea digne d'estre opposé à Charles-le-Quint, lors qu'il estoit le plus heureux: le dernier Prince d'Orange, dont la vie eust esté trop glorieuse si elle eust esté plus courte, & si la fortune l'eust laissé perir en secourant Berg-

op-Zoom, & le Marquis de Spinola qui entrant dans le mestier merita de Commander les armées d'Espagne, & d'estre le riuall du Prince d'Orange en la science militaire. La pluspart de ces grands personnages, difficile, doiuent aux livres vne partie de l'honneur qu'ils ont acquis sans vieillir, & de cette haute reputation, où ils sont paruenus de bonne heure. Mais pourquoy allons nous chercher dans le siecle passé & parmy les estrangers, des preuues de cette verité, puis que nous en auons de si claires & de si visibles, en la personne de Mr. le Cardinal de Richelieu. Il est vray que la nature lui a donné tout ce qu'elle a peu pour le rendre parfait, qu'elle lui a versé a pleines mains ses faveurs & ses richesses. Mais il est vray aussi, que lui mesme a grandement travaillé pour s'acheuer, & que l'estude & la meditation lui ont presque acquis tout ce qui manquoit à la nature, & tout ce qui s'attend de l'experience. Les affaires ont plus seruy de matiere à son esprit pour l'exercer, que d'occasion pour l'instruire: il a sceu commander sans qu'il ait iamais obey, & il n'y a rien de si grand en la paix ny en la guerre, qui lui ait esté difficile d'abord qu'il l'a entrepris. Nous ferons Dieu aidant en vn autre endroit vn discours expres de l'vtilité de la science.

DISCOURS III.

Que la connoissance de la Morale est vne preparation necessaire pour la Politique.

IL n'y a point de doute que la science des mœurs, ne soit vne preparation necessaire

re pour la ciuile, & que ceux qui aspirent à celle cy, sans estre munis del'autre, ne ressemblient à des malades qui entreprendroient de courir, sans auoir la force de marcher. La conduite del'homme en son particulier, est vn pourtrait racourcy du gouvernement des Estats. Partout il y a des difficultez à surmonter, & des ennemis à vaincre: il y a à establir vn commandement & vne obeissance: il y a à trauailler au dedans & au dehors, & il y a à acquerir vne felicité, qui est la fin de ces deux vies. C'est pourquoy ie diray icy vn mot de la Morale & de son vsage. Si la matiere est espineuse, Elle ne lairra pas d'estre vtile: si elle n'est pas agreable, elle sera salutare, & s'il n'y a des couleurs & des parfums, pour le plaisir des sens; il y aura de la substance & de la verité, pour la satisfaction de l'esprit, & pour l'esclaircissement de la raison. En tout cas le discours n'en sera pas beaucoup ennuyant, dautant qu'il sera fort court, & il ne le sera pas du tout, si l'on ne prend pas la peine de le lire.

La Morale donc regarde l'homme tout seul, & hors du tumulte des affaires & de l'agitation publique. Elle considere les deux parties dont il est basti, & cette estrange machine qui est composee de corps & d'esprit; de sens & d'intelligence. Elles'occupe à maintenir l'ordre, qui doit estre entre deux natures si differentes, & entre des extremittez si esloignees. Elle veut que la plus noble commande, que la plus illuminee guide: que l'vtile cede à l'honneste: que la vertu soit preferee à la volupté: &

que ce qui est le plus conforme à la dignité de l'homme , tienne aussi le premier rang dans ses inclinations, & soit le principale objet de ses soins , & le plus cher amusement de sa vie. En cet ordre consiste sa gloire , & sa félicité naturelle. Le contraire, c'est à dire , quand le temperament a tellement obsédé l'esprit, & saisi ses facultez , qu'il devient esclave du corps, est vne affreuse confusion , & vne déplorable anarchie. La condition du milieu est vn estat de guerre civile , où les hommes communs se trouvent tousiours engagez , & dont les sages ne sont pas tousiours exempts. Elle est entre la raison & les passions, dont l'vne est propre de l'entendement, & reside au sommet de l'ame, & les autres se forment en la basse region , & en cette brutale puissance qui ne suit que les impressions des sens, & ne se pique que du bien de la partie animale. Elles s'eslevent & s'enflamment , selon que l'objet qui les esmeut est violent & rapide. Mais il n'est pas nécessaire qu'il ait en lui mesme cette violence , & cette force qui remue l'appetit. Il suffit qu'il la recoiue dans l'imagination où il entre. Là il prend la forme , & la couleur qu'il plaist à cette bizarre faculté : là il se grossit ou diminue , comme il semble bon à cette fole. En vn endroit il communique la ioye , & en vn autre il fait naistre la tristesse. Maintenant ce n'est qu'un atome , qui se laisse à grand peine sentir , & qui n'effleure presque point la superficie de l'ame , & quatre moments apres c'est vn Monstre qui la deschire & met en pieces: qui fait du ravage en toutes ses puissances,

fances, & qui apporte le trouble iufqu'à la uolonté qu'il veut corrompre, & iufqu'à la raifon mefme qu'il tafche de fuborner; tant il eft vray que l'imagination eft fouple & diuerfe, & que les chofes n'agiffent pas en nous felon leur mefure, mais felon la fienne.

Il eft vray que les obiets qui font agreables aux fens, & qui leur promettent leur felicité, font redoutables en prefence; & il n'y a point d'imagination fi peſante ny fi ftupide, qui ne s'en eſueille: ny d'appetit fi froid & fi mortifié, qui ne s'en eſchauſſe. C'eſt bien plus, l'eſmotion ſe fait quelquefois fi grande, & la tourmente fi furieufe; qu'il n'eſt pas au pouuoir del'ame de la calmer. Mais pourueu qu'elle demeure ferme en la uolonté du bien qui lui eſt le plus conuenable, & dont elle a fait eleſtion; l'honneur eſt touſiours de fon coſté, & pour vaincre, il lui ſuffit de n'eſtre pas vaincuë, & de ne conſentir pas à la tentation qui la preſſe. Enfin apres beaucoup de combats, & de ſemblables defaites, elle demeure paifible: les lumieres de l'imagination ſ'abatront, l'appetit n'aura plus de forces pour ſe rebeller: la raifon regnera ſans reſiſtance; & l'homme qui eſt paruenu à cet Eſtat, merite de droit naturel d'eſtre au deſſus des autres hommes. paſſions outre.

La Morale ne regarde pas ſeulement l'homme au dedans de lui meſme, & engagé dans les broüilleries du corps & de l'eſprit, de la raifon & des paſſions: mais elle le confidere encor dans le commerce, & parmi la foule. Pour cet eſſet elle lui apprend vne vertu, qu'on appelle *juſtice*, qui le dref-

se à bien viure avec le prochain : qui le porte à lui rendre ce qui lui est deu. & qui est à present presque route diuertie apres la diuision des richesses, & l'introduction qu'on a faite dans le monde, du *Tien*, & du *Mien*. Introduction pourtant fort necessaire pour le bien de la societé, pour l'ornement de la vie ciuile, & pour l'abondance de toutes les choses, qui sont commodés à l'homme. Les Legislateurs & les fondateurs des Estats ont réglé cette iustice : & d'autant qu'elle leur a paru vn peu trop vague, & qu'il leur a semblé què c'estoit vne chose trop dangereuse, d'en laisser la conduite au iugement & à l'inclination de chaque particulier ; ils l'ont enfermée dans certaines loix & certaines costumes qu'ils ont faites : ils ont estably des personnes publiques pour la distribuer : ils lui ont mis l'espee à la main pour la faire craindre, & l'ont couverte du nom du Prince & de son autorité, pour la faire davantage respecter.

Mais d'autant que quelque soin qu'on ait apporté pour aiuster cette regle, elle demeure imparfaite, & que la preuoyance de l'esprit humain n'est pas si grande, que la diuersité des cas qui interuiennent dans le commerce ; vn honneste homme n'en demeurera pas là. Il aura encor recours pour dresser ses actions & former sa vie à la fontaine de l'equité, & à la premiere source de la iustice, qui est la loi de la nature. Ou bien cetter, pour marcher sous vn guide plus seur, & sous vne lumiere plus incorruptible ; il suiura les conseils de la Religion, & les mouuemens de la charité, qui est la fin
du

du Christianisme , qui est la plenitude des autres loix , & la derniere mesure de toutes les bonnes choses. Il ne negligera pas les formalitez de la iustice ordinaire: mais il ne croira pas , qu'elles soient la perfection d'un Chrestien , ny celle d'un Philosophe. Il sçaura que les loix de la conscience s'estendent plus loin que les siennes , & qu'elles apportent vne obligation plus estroite & plus generale. En effet s'il n'y auoit qu'elle dans le monde , nous serions dispensez de beaucoup de choses , que nous sommes obligez de faire : nous aurions bon marchè de la probité : le devoir d'un homme de bien seroit fort large , & le chemin qui meine au ciel , ne seroit pas si long & si estroit , que la Bible le figure,

D I S C O U R S I V.

Comment il faut entendre ce dire des Philosophes, que celuy qui commande doit estre plus sage , & meilleur que celuy qui obeit.

IL est donc vray , que la Morale est vn des fondemens sur lesquels la Politique s'esleue , & qu'elle doit preparer ceux qui aspirent au gouvernement des Estats, & à la direction des peuples. Delà est venu ce dire commun des Philosophes , *Que celuy qui commande doit estre meilleur que celuy qui obeit , & qu'il n'appartient pas à gouverner les hommes à celuy qui est esclau de ses passions , ny à guider vn autre s'il n'a la venue meilleure que lui.* Il ne suffit donc pas à vn Prince d'auoir vne intelligence ordinaire , ny vne commune moderation de mœurs :

B 5

mais

mais pour s'atisfaire à son devoir, & remplir dignement sa charge; il semble qu'il doive auoir la raison plus illuminée, & vne plus parfaite disposition de volonté, que ses sujets. Cette proposition pourtant ne doit pas estre entendue au pied de la lettre & en vn sens plein de rigueur. Cela estoit bon en la fondation des Estats, & en la premiere liberté que les peuples ont eue de se faire des Superieurs & des Maistres. Là il estoit à propos, que l'élection se fît de personnes extraordinaires, & dont le merite fust aussi haut que la dignité, où ils estoient appelez. Mais pour les Souuerains qui viennent par succession: qui naissent avec le caractère de Prince, & qu'on reçoit sans les choisir; il les faut prendre tels que Dieu les enuoie, ou en sa cholere, ou en l'amour qu'il porte au peuple qui leur doit estre soumis.

Mais quels qu'ils soient, ils ne peuvent pas tousiours estre parfaits d'abord qu'ils commencent à regner: ny auoir cette force de raison, & ce temperament de mœurs que les Philosophes requierent en ceux qui gouvernent. La prudence & les autres vertus morales & politiques, ne naissent point avec nous, & ne viennent pas d'elles mesmes. Il les faut acquerir avec la meditation & l'exercice, & par consequent avec du temps & des années. Et bien que nous en ayons les principes dans l'ame, & les semences en nostre raison; elles demeurent steriles si elles ne sont cultiuees, & si nous ne prenons de la peine à les conseruer; elles s'estouffent dans les semences du mal qui

qui sont en nos sens, & en la corruption de nostre nature. L'intention donc des Philosophes est, que les vertus qui sont les Princes, sont meilleures que celles des particuliers, d'autant qu'elles ont vn exercice plus diffus, & vne influence plus vniuerselle: qu'elles se communiquent dauantage: qu'elles iettent leurs rayons plus loin: que leur beauté a plus d'imitateurs, & qu'il n'est pas si aisé de bien commander que de parfaitement obeir, ny de guider que de suivre. Que si ces grandes qualitez ne se rencontrent point en leur personnes: s'ils ont la naissance malheureuse, & si la matiere dont ils sont bastis, ne peut receuoir ces diuines formes; elles doiuent au moins estre en ceux qui composent leur conseil, & qui s'occupent avec eux à conduire les affaires.

Quand le Prince est stupide ou gasté en ses mœurs: quand elles sont contraires à la fonction de sa charge, & à la dignité qu'il exerce: quand elles vont directement & de leur propre poids, à la ruine de ses sujets; que peut on attendre de ce gouuernement, si la contagion a aussi gagné les Ministres: s'ils sont semblables au Maistre: s'il ne font le contrepoids de ses vices, & si le mal s'entretient par la multitude des malades? Tel estoit le conseil de Ieroboam, où il n'appella que des gens ieunes & desbauchez, en la place des vieillards, qui auoient esté spectateurs de la conduite de son Pere, & veu agir cette sagesse qui estoit venuë sans le discours de la raison, & les soins de l'experience.

Cela pourtant n'est pas extraordinaire
B 6 dans

dans le monde, & il n'arrive que trop souvent, que ceux qui approchent la personne des Princes n'estudient pas tant à estre les Ministres de leur dignité, que les instrumens de leurs passions : qu'ils sont plustost leurs corrupteurs, que leurs conseillers : qu'ils emploient le vice, quand la vertu leur est inutile pour s'avancer, & qu'ils ne trouvent rien de lasche ny de deshoneste, de ce qui peut remplir leur ambition, ou assseurer leur fortune. Et bien que le chemin qu'ils tiennent mene à des precipices, & qu'il y ait des exemples de ceux qui s'y sont perdus, encor frais & sensibles; cela ne fait pas impression sur leur esprit : le malheur des autres ne les touche point, & ils ont si bonne opinion d'eux mesmes, qu'ils s'imaginént qu'ils auront plus d'adresse, ou plus de fortune, pour s'en garentir. Ou bien certes, encor que dans vne mer si orageuse que la Cour, & où les tempestes sont si frequentes, ils voyent aussi par consequent, que les naufrages y soient ordinaires; les pieces neantmoins de ces debris sont si belles; qu'elles leur semblent valoir mieux que la condition d'où ils ont esté tirez; & que les avantages de leur naissance.

Il est vray que la corruption est quelquefois si extreme en l'ame du Prince, & ses mœurs sont passées en vne si profonde desbauche; que les Ministres sont contrains de relascher de la severité de la vertu, en traitant avec lui. Ils gauchissent devant ses passions; qu'il ne fait pas seur d'attaquer de droit fil: ils suspendent l'action du vice, dont ils ne peuvent oster les racines :
ils

ils vsent de diversion , quand la partie malade ne peut souffrir les remedes , & de deux maux , dans l'un desquels il se precipitera necessairement ; ils le destournent vers le moindre , de peur que son inclination ne l'emporte vers le plus grand. Estrange malheur , qu'il faille pour empescher les Incestes & les Adulteres , consentir à d'autres desbauches moins crimineles , & moins iniurieuses , & pour eviter les sacrileges , laisser courir apres les simples rapines . Seneque & Burrhus se treuverent reduits à cette miserable necessité , & la Philosophie & la vertu de ces deux grands hommes , furent contraintes de plier ainsi sous Neron , & de diuertir avec adresse l'impetuosité de ses vices, que l'opposition eust davantage enflammee. Cette conduite pourtant qui doit estre secrette , afin qu'elle opere , & qu'on doit desrober aux yeux du Prince , de peur qu'elle ne nuise au lieu de profiter ; est souuent mal interpretee, & le peuple ne considere pas , qu'il y a des Souuerains qu'on ne peut pas traiter en hommes , mais qu'on doit gouverner en lyons & en bestes furieuses, & qu'on fait beaucoup, quand on retient leur ferocité , & qu'on empesche qu'ils ne tuent & ne deuorent.

Graces à Dieu, nous sommes en vne autre constitution. Nous auons vn Roy qui a des qualitez , qui ont esté iusques icy plus-tost desirees que veuës : Dieu l'a donné au monde pour en reparer les desordres : nous lui sommes obligez de nostre salut , & ceux qui ont merité quelque chose aux occurren-

ces

ces passées ; n'ont esté que les instrumens de sa fortune , & les imitateurs de sa vertu. Sur tout c'est vne marque de l'inclination du Ciel envers ce Prince , de lui auoir suscité des hommes si genereux & si sages : si intelligens & si fidelles, que ceux qui forment son conseil. Mais aussi c'est vn tesmoignage de la bonté de son iugement , & de la force de son esprit , de les auoir sceu choisir, & d'auoir particulierement arresté son election sur la personne de celuy qui en est le chef, & la premiere intelligence.

Certes s'il est vray , ce que dit Aristote , que celuy là seul a le pur vsage de la raison , & par consequent la parfaite vertu , qui n'a point de passion violente; on peut dire sans flaterie , que iamais homme n'a apporté au service des Princes , & au gouuernement des Estats , vne plus grande liberté d'ame, que Monsieur le Cardinal. Sa condition l'exempte de ces fortes impressions , que font le sang & la nature sur l'esprit des Peres. Il ne connoit nulle de ces inclinations , qui ayant leur racine dans le corps emportent l'ame toute entiere , ou la partagent entre les plaisirs des sens, & les operations de l'esprit. Et pour ce vilain appetit de richesses , qui travaille tant de personnes illustres: qui suborne les plus vtils seruiteurs des Princes , & qui a souvent taché les plus belles vies ; il est tellement esloigné de son humeur, qu'il est vray que s'il a iamais esté tenté de sortir de ce milieu où la liberalité consiste, & qu'il n'a iamais trouvé de la peine à se mettre au hasard de devenir pauvre , pour le service de son Maistre. De sorte qu'on

qu'on peut dire de lui qu'il a l'ame si tranquille, qu'il ne s'y eleve point de mouvement que son devoir ne face : qu'il n'y a point eü d'agitation, que l'amour qu'il porte au Roy n'ait causee, & qu'il n'y en a point eü du tous, à laquelle la raison n'ait consenty, & que la Philosophie ne laisse tomber en l'ame des sages.

D I S C O U R S V.

*Que les bons Ministres n'ont pas tousiours
la recompense qu'ils meritent, &
que leurs services sont sou-
vent payez d'ingra-
titude.*

Q V'un Ministre se propose d'agir pour l'amour de la vertu, & de tirer de soy-mesme & des applaudissemens de sa conscience, la premiere recompense du bien qu'il fait. Car d'esperer tousiours ou le plus souvent, de la reconnoissance, ou de la justice de l'ame des Princes; c'est mal connoistre leur humeur, & ignorer leur nature. C'est ne sçavoir pas que les grands services qu'on leur rend, sont de grands crimes, quand ils n'ont pas dequoy les reconnoistre: qu'il n'y a point au monde de debiteurs si dangereux qu'eux, quand ils sont insolubles: qu'ils se defont de leurs creanciers quand ils ne les peuvent payer, pour la crainte qu'ils ont qu'ils ne se payent par leurs mains: qu'ils ne s'assurent jamais de la fidelité de leurs suiets, qui ont la puissance de leur nuire, & qu'ils pardonnent assez volontiers les offences qu'on leur a faites; mais qu'ils ne pardonnent iamais le mal qu'on

qu'on leur peut faire, bien qu'on n'en ait pas la volonté.

De cela il y a tant d'exemples parmy toutes les Histoires & dans tous les siècles ; que c'est quasi vne chose superflue de s'y arrester. Mais entre tous ie n'en voy point qui soit comparable à la disgrace de Bellissaire. Ce grand homme , qui n'auoit point d'autre crime que sa reputation , & qu'il n'estoit point coupable, qu'à cause qu'il estoit puissant : apres avoir domté la Perse, & subiugué l'Afrique : abbaislé les Gots en Italie : mené des Roys en triomphe, & fait voir à Constantinople quelque chose de la vieille Rome, & vne idee de l'ancienne splendeur de cette superbe Republique. Apres tout cela, dis-je, ce grand homme est abandonné à l'enuie: vn soupçon mal fondé ruine le prix de tant de services, & une simple ialousie d'Estat les efface tous de l'éprit de son maistre. On n'en demeure pas là, & le traitement eust esté trop doux, si l'on eust adiousté la cruauté à l'ingratitude. On le prive de tous ses honneurs ; on le despoüille de toute sa fortune : on lui oste l'vsage du iour & de la lumiere : on lui creue les yeux : on le reduit parmy la foule des gueux, & Bellissaire demande l'aumosne. I'auouë que quand ie considere le premier Capitaine de son siècle , & le plus grand ornement de l'Empire des Chrestiens, apres tant de victoires & de conquestes : avec vne vertu si haute & si pure, & au milieu du Christianisme ; reduit à ce point de misere ; il me semble que ie lis les metamorphoses des fables : il me prend envie de dementir la foy de l'Histoire, & ie ne puis m'empescher

cher de m'esmouuoir contre la memoire de Iustinian, pour n'auoir peu souffrir la gloire d'un sien suiet qui lui auoit esté si vtile, & qui d'un homme de Cabiner, & d'un Compilateur de Loix, en auoit fait un Conquerant, & un Triomphateur de Peuples. Aussi cette lascheté lui cousta bien cher, & elle obligea Narcés, qui fust aussi bien successeur du merite, que del'autorité de Bellissaire, de ne s'exposer pas à une pareille fortune. Celui-ci sur un simple trait de mespris qu'on fit de lui à la Cour de l'Empereur, iugea qu'on y pourroit passer à quelque plus cruelle passion, s'il ne preuenoit le mal, & qu'il valoit mieux secourir le ioug, que d'attendre d'en estre opprimé. Cela gasta les affaires de Iustinian en Italie: celles des Gots s'y releuerent, & la fortune ne peut s'empescher d'estre du party que Narcés suiuiroit, ny d'aller trouver des Barbares où une si grande vertu s'estoit rangée.

Tous les Princes pourtant ne sont pas de cette humeur, & il y en a, dont le regne est plus Chrestien, & la conduite plus iuste. Il y en achez qui le merite est en seureté: où les services sont reconnus, & à qui les belles actions donnent de l'amour, sans leur donner de la ialousie. En tout cas le regne du Roy est une exception illustre d'une proposition si generale, & si Machiuel en eust remarqué beaucoup de semblables dans le monde, il n'eust pas conseillé à ceux qui s'eleuent fort haut par leur vertu, de descendre de bonne heure, & de quitter leur grandeur, ou de la maintenir par la force. Il eust secu, qu'il y a encor un milieu entre ces deux

deux extremitez, & le Roy lui eust fait voir, que ses serviteurs peuvent continuer à estre grands, sans devenir pour cela rebelles.

Le second exemple que ie veux proposer, & la disgrâce de Ferrant Gonsalve. Elle n'est pas à la verité accompagnée d'une persecution si esclatante, ny de ces cruelles marques d'ingratitude & d'injustice, que celle de Bellissaire. Mais elle a pourtant des circonstances qui meritent d'estre considérées, & sur lesquelles vn homme d'Estat doit s'arrester. Il faut advoüer que Gonsalve est le plus grand homme, que l'Espagne ait jamais porté. Il peut passer parmy les plus grands de tous les siècles: il a esté digne d'entrer en comparaison avec le grand Scipion, & la vanité Espagnole n'a point trouvé de tiltre si haut pour l'honorer; qu'il n'ait confirmé par ses actions, & mérité de ses ennemis. Ce fust lui qui acheva la conqueste du Royaume de Grenade, & il eut cet honneur de finir une guerre de dix ans, & d'acquiescer à Ferdinand & à Isabelle le surnom de *Catholiques*. Ce fust lui qui nous chassa du Royaume de Naples, pour y reestabli les Arragonois, & apres que Ferdinand l'eust partagé avec Louys XII. & que l'heritage d'un malheureux fust divisé entre ces deux Princes; il conquist ce qui estoit du partage de son Maistre, & nous osta ce qui estoit du nostre. Il nous a deffaits par tout où il a eü à faire à nous, fors à Seminara où il ne commandoit point: Il a pris toutes les places qu'il a attaquees, & que nous avons defenduës: Il a seü vaincre, & user de la victoire. Et bié qu'il n'y eust point d'Estat

d'Estat au monde plus mobile, ny plus suiet aux revolutions, que celuy de Naples ; il l'assieura neantmoins entierement à Ferdinand & à sa race: Il y estancha les sources de la guerre & de la broüillerie : il en arracha les factions qui le deschiroient: & s'il en est demeuré du depuis quelque racine ; elle a eu si peu de vie & si peu de force , & s'est monstree avec des mouvemens si languissans & si foibles ; que le repos de ce Royaume n'en a point esté ebranlé, ny sa santé alteree.

Il n'a pas seulement excellé à la guerre , & surpassé tous les Capitaines de son temps, en la gloire des armes: mais il a encore souverainement entendu l'art de la negotiation, & la science des affaires. Son eloquence estoit merveilleuse: son parler avoit des graces auxquelles il n'estoit pas possible de resister , & sa langue achevoit infailliblement degaigner ceux que sa bonne mine avoit desja esbranlez, & à qui elle avoit affoibly la liberté , & relasché le courage. Estant prisonnier d'un Roy de Grenade , il l'attira au service de son Maistre, & lui persuada de son donner à Ferdinand , qui eust bien eü de la peine à le vaincre. Il detacha les Colonnes & les Vrsins des intersts de la France pour les jeter dans ceux d'Espagne : Et sçachant bien que les haines longues & inveterees , comme estoient celles de ces deux familles , sont funestes aux partis où elles entrent, & dangereuses dans les occasions qui les esueillent ; il les reconcilia entre elles , & guerit pour quelque temps l'emulation qui les travailloit. Il fust au reste si jaloux de la grandeur de son

Maistre,

Maistre, & si passionné pour le bien de ses affaires ; qu'il en abandonna la conscience , & viola la foy à ceux à qui ill'auoit donnée: comme au traité qu'il fit avec le Duc de Calabre, dont ie parlerai en vn autre endroit , & lors qu'il se faisoit avec finesse de la personne de Cesar Borgia, & qu'il trompa ce subtil, qui en auoit trompé tant d'autres.

Les incomparables qualitez donc de cet homme, & les seruices infinis qu'il auoit rendus à son Maistre ; lui rendirent sa personne suspecte, & la vertu de Gonsalue donna des peurs & des allarmes à Ferdinand, à qui elle auoit gaigné des Royaumes. Aussi apres la fin de la conqueste de Naples, & l'entiere reduction de cet Estat ; il commença plus volontiers qu'il ne deuoit , à prester l'oreille aux plaintes qu'on faisoit contre lui, & la calomnie se rendit insoléte pour l'attaquer, quand elle se vit escouttee. Il n'est pas possible que ceux qui ont les grands commandemens contentent tout le monde , & il est malaisé qu'ils puissent donner des emplois à ceux qui croient en meriter, ny les recompenses selon l'estime que chacun fait de ses seruices , & selon le prix qu'il leur assigne. Et partant il y en a tousiours qui se plaignent à cause qu'il y en a qui se croient mal traitez, & qui font succeder le despit , & la haine, à l'esperance du bien qu'ils n'ont pas receu. Ce malheur arriua au grand Capitaine. Et il arriua aussi , que les plaintes qu'on fit en Espagne contre lui, ne furent pas desagrees à Ferdinand qui ne cherchoit que suiet pour le perdre , & qui ne commettoit pas volontiers vne iniustice, s'il n'auoit quelque

que pretexte de iustice pour la colorer.

Cela est estrange des tourmens & des inquietudes , que la reputation de Gonsalue lui donna tout le reste de sa vie. Le plus fidele & le mieux intentionné de tous ses suiets : celuy à qui il deuoit vne partie de sa grandeur : qui le rendoit plus redoutable aux autres Princes, que tout le reste de sa puissance, tenoit son ame en vne perpetuelle gesne, & il n'eut iamais ennemy de qui il souffrit tant ny si longuement, que de lui. Il faillit de se porter aux remedes extremes, pour s'en deffaire, & s'il n'eust apprehendé, s'il manquoit son coup, de lui donner suiet de deuenir ce qu'il craignoit tant, c'est à dire rebelle; il l'eust fait arrester sur les simples mouuemens de sa ialousie, & eust donné au monde vn exemple de ce que peut la plus forte de toutes les passions humaines, qui est l'amour de la Souueraineté.

Cette passion qui a tant travaillé Ferdinand, est digne d'estre representé, & les artifices dont vsa le plus grand Politique du monde, pour ruiner vn sien suiet; sont trop subtils & trop deliez, pour n'estre pas sceus par vn homme d'Estat: La moderation aussi de Gonsalue, & la force qu'il eust sur soy mesme pour ne s'esleuer par plus haut qu'il ne deuoit, encore qu'il l'eut pû faire, & pour repousser vne tentation qui auoit pour obiet vn Royaume; meritent d'estre proposees aux suiets des autres Princes.

DISCOURS VI.

*Des artifices dont se servoit Ferdinand , pour
ruiner le grand Capitaine.*

Ferdinand donc sur les simples plaintes des Melcontans , dont le nombre est tousiours grand contre ceux qui gouvernent ; reforme le pouvoir du grand Capitaine, & le reduit à l'autorité ordinaire des simples Viceróis, dans un Royaume qu'il avoit conquis. Combien cette chose fust sensible à un homme de grand cœur , & quelle esmotion elle deut faire en celuy de Gonsalve ; on le peut juger par le desplaisir que tous les hommes ont de deschoir , & d'estre degradez aux yeux du monde : on le peut juger par la haine que tous portent naturellement à l'ingratitude , & sur tout ceux qui la souffrent : on le peut juger par l'injustice qu'il y a , que non seulement les services qu'on a rendus soient frustrez du bien qu'ils meritent : mais qu'ils soient encore l'origine des disgraces , & des mauvais traitemens qu'on reçoit, à cause qu'on n'en peut pas recevoir vne assez digne recôpése.

Gonsalve neantmoins domta son ressentiment , & parut bien plus grand en surmontant en une occasion si chatouilleuse, qu'il n'avoit fait en surmontant tant de fois les ennemis de son Maistre. La patience avec laquelle il supporta cette injure , n'adoucit pas Ferdinand, ni ne guerit son esprit malade. Au contraire elle le rend irreconciliable : il hait davantage celui qu'il venoit d'offenser , d'autât qu'il lui donnoit suiet de s'en ressentir , & prend la moderation dont
l'au-

l'autre vſa pour un artifice, à cause que ſa paſſion ne la lui laiſſoit pas attribuer à la grandeur de ſon courage. Cela le fait reſoudre de le faire revenir de Naples, bien que ſa preſence y fuſt encore neceſſaire, & de ſe delivrer tout d'un coup de toutes ſes craintes & de tous ſes ombrages, en l'eſloignant de ce lieu où il eſtoit ſi puiffant. Il lui commande donc de retourner en Eſpagne, puis que les affaires de Naples, diſoit-il, eſtoient en bon eſtat, & lui donne à entendre qu'il a beſoin ailleurs de ſa perſonne & de ſon ſervice.

Le grand Capitaine prepare ſon depart, mais non pas avec la viteſſe que Ferdinand euſt deſiré, à l'inquietude duquel la precipitation meſme euſt paru lente, puis qu'il lui ſembloit qu'il ne feroit jamais guery aſſez toſt de la deſſiance qui le tourmentoit. Cette lenteur qui eſtoit pour ſon ſervice, & pour l'aſſermiſſement de ſon autorité dans ce Royaume, que l'autre ne vouloit pas laiſſer mal aſſeurée; augmente ſes ſoupçons & redouble ſa jalouſie. A ceſte humeur de Ferdinand ſe joignit celle des ennemis de Gonſalve: l'envie ſ'eleva derechef contre ſa vertu, & il n'y euſt que trop de gens en Eſpagne & en Italie, qui deſcrierent ſa fidelité, & representerent ſon ambition en un tel point, & à un tel excez; qu'elle ne manqueroit pas de lui faire bien toſt prédre le tiltre de Souverain, dont il exerçoit la puiffance.

Cela le fait encor reſoudre d'envoyer Pierre Navarre à Naples, avec des ordres ſecrets de ſe ſaiſir de la perſonne du grand Capitaine, & de l'arreſter dans le Chateau-neuf.

neuf. Et en mesme temps pour l'endormir, & de peur que la deffiance qu'il auoit de delui, n'attirât l'iniure qu'il en craignoit, si elle estoit descouuerte; il lui escriit vne Lettre, par laquelle il lui promet à son retour la grand Maistrise de S. Iacques. Dignité qui veritablement n'esgalloit point les seruices de Gonsalue, & n'estoit pas le iuste prix de ses actions, mais qui estoit la plus haute qui fust en Espagne, apres celle de Souuerain.

Comme il estoit sur le point d'executer cette scandaleuse resolution, il lui arriue vn homme de creance de la part du grand Capitaine, avec des lettres par lesquelles il lui donne tant d'asseurances de la fidelité, & lui confirme avec tant de raisons le iuste suiet de son retardement: que Ferdinand relascha pour ce coup de la violence qui l'emportoit. Mais enfin ne trouuant point des causes legitimes, ou des pretextes assez apparens, pour vser des remedes extremes contre Gonsalue, & d'ailleurs ne pouuant s'asseurer de la possession du Royaume de Naples, tant que l'autre seroit en estat de la lui oster; il delibera d'y aller en personne pour l'en retirer. Agrand peine estoit il arriué à Genes, qu'il apprit la mort de son Gendre, avec lequel il auoit eü tant de broüilleries, & qui l'auoit traité avec tant d'indignité. La raison vouloit qu'il rebroustât, & qu'il allât reprendre la possession du gouvernement de Castille, auparauant qu'il y suruint quelque changement: que les mauvaises humeurs de cet estat fussent esmeuës, & que le mal y eust pris racine par son absence. Cela lui fust représenté par ceux de son

son conseil, & par ses serviteurs qu'il avoit laissez en Espagne. Mais il falloit pourvoir à Naples, puis qu'il en estoit si pres: il falloit s'arracher du cœur de l'espine qui le traversonoit, & bien qu'il n'y eust pas voulu exposer sa personne, lors que nous y estions puissans, lors que nous lui contestions ce Royaume, & que la fortune tenoit encore en l'air les deux plats de la balance, où la victoire pendoit incertaine; il ne fit point de difficulté de l'y porter, pour y deffaire la puissance d'un homme qui luy estoit tres-fidelle. La prudence & l'adrese de Ferdinand, esclaterent merueilleusement en cette occasion, qui estoit regardée de tant d'endroits, & sur laquelle toute la Chrestienté estoit attentive. A son arrivée, il fait des caresses extraordinaires à Gonsalve: il luy rend des honneurs qui eussent remply le plus ambitieux esprit du monde: il ne trouve point assez de loüanges pour recommander sa vertu: il n'a pas assez de puissance pour recompenser ses services. Bref, on eust dit, qu'il eust voulu partager son autorité avec luy, & faire d'un sien sujet son compagnon.

Cependant le grand Capitaine est sollicité de plusieurs endroits, pour prendre des partis plus avantageux, qu'il n'avoit avec son Maistre. Le Pape avec lequel Ferdinand avoit formé des intelligences pour faire la guerre aux Venitiens; le demande pour estre General des armes de l'Eglise: la Republ. de Venise luy offre le commandement des siennes: l'Empereur tasche de l'attirer à son service, chacun croit que la victoire ne se

C

peut

peut separer de luy, & sa reputation faisoit desia plus de la moitié des affaires. Sa vertu estoit veritablement trop belle pour n'estre point tentée : mais elle eust assez de force pour repousser la tentation, & pour resister aux attrait, avec lesquels on taschoit de la corrompre. Il en avoit rendu des tesmoignages infailibles à Ferdinand, durant sa persecution de Castille, & lors que presque nous les grands d'Espagne s'estoient declarez en faveur de son Gendre : & qu'ils adoroient cette nouvelle puissance ; Gonsalve demeura ferme, & l'assura que quelque changement qu'il arrivât en sa fortune, il n'en arriveroit jamais en son affection. Certes elle fust admirable en un occasion, où il avoit tant d'exemples de faillir, & tant de pretexte de le faire durant la vie de Philippe. D'ailleurs estant si habile-homme, & ayant long temps agy par les ordres de Ferdinand ; il n'estoit pas possible qu'il ne connût son humeur desfiante & son avarice. Et partant il devoit croire, & que ses services demeuroident sans reconnoissance, & que la passion dont sont Maistre estoit travaillé contre luy ; ne s'apaiseroit que par sa cheute & par sa ruine. Quoy que c'en soit, Ferdinand, pour frustrer les intentions du Pape, & rendre vaines les sollicitations qu'on faisoit à Gonsalve ; tasche de luy persuader, qu'il avoit tout l'opinion qui se pouvoit au monde de sa fidelité, luy donne un brevet de la grande Maistresse de S. Jacques, que l'autre desiroit avec passion, & prie le Pape d'attribuer à l'Archevesque de Toledé, le pouvoir de la luy conferer. Il sçavoit bien que le Pape
y te.

y feroit de la resistance : qu'il seroit marry que Gonsalve receut cette dignité d'autres mains que des siennes, & qu'ainsi qu'on travailleroit à surmonter cette difficulté, & à passer cet escueil ; il seroit en Espagne, & hors de sujet d'estre débauché. Il luy otroie par apres une declaration authentique des grands services qu'il avoit receus de luy : de l'estime qu'il faisoit de son merite, & du zele inviolable qu'il avoit eü pour ses affaires. Il envoie cette declaration à la Cour de tous les Princes de la Chrestienté, afin d'effacer, disoit-il, les impressions, qu'on pourroit avoir semées contre la fidelité du grand Capitaine, & qu'il ne demeurât point de tache, à l'honneur d'un si grand homme. Avec ces artifices esclatans, & ces pompeuses démonstrations de bonne volonté, il le detache de l'Italie, & l'amene avec luy. L'entreveuë qui se fit à Saône avec Louys XII, enflamma davantage sa jalousie, & luy rendit la vertu de Gonsalve d'autant plus suspecte, qu'il la vit infiniment honorée de celui à qui elle avoit fait tant de mal, & à qui elle avoit osté un Royaume. Car Louys obtint de Ferdinand qu'il dîsnât en leur compagnie, faveur extraordinaire, particulièrement d'un suiet d'Espagne avec son Souverain.

Enfin il est conduit en Espagne, où toutes les esperances qu'on luy avoit données, & ces magnifiques promesses dont on l'avoit repeu, sont reduites à la condition d'un homme privé, sous laquelle on souffre qu'il vive. On ne travaille plus qu'à le decréditer : le mal-traite en la personne de ses

parens : on luy refuse toutes les demandes qu'il fait, bien qu'elles soient extrêmement civiles & justes. Et neantmoins cet homme despoüillé est encor le fleau de Ferdinand, & une vertu destituée de tous les appuis de la fortune trouble son repos, & le persecute. Mais comme les Princes ne sentent point les passions comme le reste des hommes, & qu'ils les prennent ou les quittent selon que leur interest le veut; la prospérité des armes de Louys XII. en Italie sous le commandement de Gaston de Foix, & les disgraces de l'armée de la ligue dont Ferdinand estoit un des membres, lui font jetter les yeux sur Gonsalve pour l'envoyer là.

Le grand Capitaine se prepare pour cette expedition : l'Espagne se desgarnit de braues hommes qui l'y veulent suiure, & la pluspart des Grands quelque fierté d'humeur qu'ils ayent, & quelque bonne opinion d'eux-mesmes; se resoluent de l'y accompagner. Cela touche Ferdinand plus qu'il ne se peut dire, & la grandeur de Gonsalve qui revenoit plus haute que jamais, & le mauuais Estat des affaires d'Italie qui ne pouvoient se releuer que par sa vertu; le travaillent d'irresolutions. Mais la fortune qui lui auoit esté si souvent fauorable, ne l'oublia pas en cette occasion; elle ne voulut pas donner aux hommes le plaisir de voir les deux premieres vertus du monde en concurrence, on n'osa decider vn different, ou les parties estoit si esgales. Gaston est tué à la bataille de Ravenne. Par sa mort l'Italie changea de face, nos affaires commencerent à y decliner;

il ne fust plus besoin de Gonsalve, & Ferdinand fust deliuré de la crainte qui l'auoit si fort agité, & si long temps pourfuiuy. Apres celale grand Capitaine de meura entiere-ment esloigné de la Cour & des affaires, & bien tost apres il quitta le monde, où sa vertu estoit devenuë inutile, dautant qu'elle estoit trop grande, & où il auoit perdu les bonnes graces deson Maistre, pour les auoir trop meritées.

DISCOURS VII.

De la disgrace du Duc d'Alue.

PVis que nous sommes sur le suiet des disgraces qui arriuent à la Cour, & des tempestes qui s'y esleuent; adioustons encor aux deux precedentes, celle du Duc d'Alue. C'a esté vn des grands Capitaines que l'Espagne ait porté depuis Gonsalue: Il a rendu soixante ans de service à Charles-le-Quint, & à Philippe son fils, & avec un malheur si estrange, qu'il a tousiours esté odieux à l'un, & n'a jamais esté aimé de l'autre. Il a fait la guerre presque en toutes les parties de l'Europe, & en Afrique. Il eut la conduite de celle d'Allemagne, où la premiere ligue des Protestans fut abatuë, & l'un de ses chefs fait prisonnier. Il conserva le Royaume de Naples à Philippe: il arresta les progres que nous faisions en Piedmont: il reprima la rebellion naissante des Pais-bas, & bien que sa conduite ait esté trop violente, & que la severité de ses mœurs, & sa trop grande inclination au sang, eussent desesperé ces peuples; si estce que s'il n'eust

esté rappellé, lors qu'il y estoit le plus necessaire; on croit qu'il eust achevé de les reduire, ou qu'il les eust empeschez de s'agrandir.

Et neantmoins apres un si long cours de services, & tant d'années consommées pour ses maistres; Philippe luy defend la Cour pour une legere faute, pour un sujet de neant, & qui portoit seulement quelque ombre de desobeissance; il luy donne pour prison une sienne maison des champs & n'y les services passez, ny sa vieillesse, qui estoit digne de quelque respect: ny les souhaits de tous les peuples d'Espagne: ny les prières du Pape, qui interceda pour luy, ne peuvent fleschir Philippe, ny faire rendre la liberté au Duc d'Alve. Enfin l'affaire de la succession de Portugal, estant arrivée, & Philippe ayant besoin d'un chef de reputation, pour gouverner la guerre, qu'il y pre paroît; il fallut avoir recours au Duc. Il en accepte le commandement avec une docilité incroyable, & sans obtenir seulement la permission d'aller à la Cour, & les ceps aux pieds, comme il disoit, il va prendre des villes, & conquerir des Royaumes. Le succez de cette guerre fust tel que Philippe le pouvoit desirer: mais la conclusion en fust glorieuse pour le Duc, puis qu'il mourut apres la reduction du Portugal qu'il venoit de faire, & dans le Palais du Lisbonne, où il au oit donné l'entrée à son Maistre.

Certes ie ne trouve point estrange qu'il y ait tant de Princes ingrats, puis que peutestre ils pensent que tout leur est deu, & qu'ils ne doivent rien à personne. Mais ie
nc

ne puis que ie ne admire la fidelité de ces
grands hommes dont ie viens de parler , &
cette generale obeissance qu'ils ont ren-
duë à leurs Maistres , lors mesmes qu'ils en
estoyent mal traitez. Cela est cause , que
ie veux joindre un autre exemple aux prece-
dens , & d'un homme des plus illustres du
sicle passé. Albuquerque avoit subingué
Ormuz : pris Goa , & fondé l'Empire des
Portugais aux Indes Orientales. Il avoit
fait adorer la puissance de ses Maistres , où
leur nom n'estoit pas seulement connu a-
vant luy : Ses conquestes avoient enrichy le
Portugal , & des precieuses denrées , que le
Soleil engendre en se levant ; venoient a-
vec abondance par toute l'Europe , depuis
ses voyages. Apres cela , & en son extre-
me vieillesse , Manuel Roy de Portugal luy
envoye un successeur , & il eust ce desplaisir-
de voir qu'on l'alloit despoüiller d'un hon-
neur qu'il n'avoit pas receu , & d'une digni-
té qu'il ne tenoit pas de la liberalité de ce-
luy qui la luy ostoit , mais de sa propre vail-
lance. La nouvelle veritablement de cet af-
front , qui estoit la recompense de ses longs
& grands services ; le troubla d'abord , &
faisant une grande esmotion en son ame , l'o-
bligea à dire ces paroles. *Bon Dieu de com-
bien de maux me trouve-ie environné , Si ie
suis fidelle à mon Roy , i'offence les Hommes ,
& i'offence mon Roy , si ie veux suivre l'in-
clination des Hommes.* Mais apres que cette
violente passion fust attiedie , & que sa rai-
son fust revenuë , il justifia la procedure de
Manuel , & il s'alloit reduire volontairement
à la condition d'un particulier , si la mort

qui est quelquefois arrivée trop tard à plusieurs grands personnages, ne luy fust survenuë auparavant qu'il arrivât d'Ormuz à Goa.

Il faut croire qu'Albuquerque estoit sollicité par les siens, de se saisir de cet Estat, & de s'establiir en un lieu, où il estoit puissant, & où il avoit en sa faveur l'Inclination, des peuples. C'est pourtant la coustume des Princes, de ne laisser pas long temps l'administration d'un pays, à celuy qui l'a subjugué, de peur qu'à la longue il n'y prist racine, & que la douceur du commandement, & la commodité de s'en rendre Maistre; ne luy en fissent venir l'envie. Ainsi Ferdinand de Castille, ne laissa point le gouvernement des Indes Occidentales à Christophe Colomb, qui les avoit decouvertes. Ainsi le mesme Prince retira le grand Capitaine de Naples, comme il a esté dit cy dessus. Ainsi Fernant Cortes fust rappelé du Royaume de Mexique, qu'il avoit gagné à Charles-le-Quint. Ainsi le Perou fust rempli de combustion & de guerres, à cause que les Pizarres, qui en avoient fait la conqueste, ne voulurent point reconnoistre le Gouverneur qu'à Philippe II. y envoya, ny obeïr en un lieu, où ils avoient coustume de commander.

DISCOURS VIII.

Que dans les affaires de l'Estat on fait quelque fois ce qu'on ne voudroit pas faire & qu'il y a des fautes inevitables.

Q V'un Ministre donc ne se laisse pas esbloüir à sa charge, & qu'il ne s'enyure point

point des fumées qu'elle donne : qu'elle luy soit toujours suspecte, & qu'il considere qu'elle est de la nature du verre, & non pas de celle du diamant, & que si elle a de l'esclat elle est fragile. Et afin qu'il comprenne mieux cette verité, & qu'il en tire l'instruction qu'elle porte ; qu'il sçache qu'il n'a pas seulement à se defendre des hommes, & des desseins de l'envie: Mais qu'il est encore dependant de quelque puissance superieure, qui luy fera quand il luy plaira abandonner sa prudence: qui le contraindra d'agir contre ses propres maximes: qui le menera où il ne voudroit point aller, & qui luy tournera de telle sorte l'esprit, qu'il ne sçauroit s'empescher de faire des fautes, & d'entrer dans le precipice qu'il verra ouvert au milieu de son chemin. Que si en la guerre du corps & de l'esprit, & dans les mouyemens seditieux de la partie basse de l'ame ; nous faisons souvent le mal que nous ne voudrions pas ; Il est bien pis de l'homme d'Etat, & de ces superbes directeurs de peuples, qui sont quelquefois contrains de vouloir le mal, qu'ils ne voudroient pas s'ils estoient Maistres des affaires, & si l'impetuosité du destin, & la violence de quelque cause plus forte qu'eux, ne les emportoit. Et neantmoins le monde ne laisse pas deles enblâmer: les Princes s'irritent contre ces malheureux, aussi bien que contre des coupables: les particuliers qui sentent quelquefois dans leurs affaires privées quelque chose de semblable ; ne pardonne pas pour cela à la condition des personnes publiques, & des miserables Bateliers, qui sçavent à grand pei-

ne se sauver sur une petite riviere quand elle tant soit peu esmevë ; condamnent les grands Pilotes quand ils font naufrage sur l'Ocean , & qu'ils ne peuvent resister à la fureur d'un element indomptable. Voicy des exemples fort illastres , pour confirmer ce que ie viens de dire.

En la ligue qui se fit entre les Venitiens , & Charles-le-Quint contre Soliman , il arriva un accident memorable. Les Venitiens estoient entierement resolus de ne rompre pas avec Soliman , & d'eviter une guerre , où ils devoient recevoir les premiers coups , & fournir le champ de l'action qui se preparoit , & le theatre de la tragedie. Ils se souvenoient , qu'ils n'avoient jamais eü affaire impunement à la maison des Ottomans , & qu'ils ne l'avoient jamais heurtée qu'à leur ruine. Ils ne vouloient pas quitter l'alliance d'un Prince , dont la foy leur estoit cognüe : en qui l'ambition souffroit la justice , & qui avoit coustume de distinguer entre ce qui est honneste & ce qui est seulement utile. Ils ne vouloient se priver des grands avantages qu'ils tiroient de ses Estats , ny se couper la source des richesses , & la racine de l'abondance qui venoit aux leurs. Ils n'ignoroient pas la nature des ligues , & leur foiblesse : ils sçavoient que les bien-faits penetrent moins que les injures , & que le desir de vengeance est plus actif , & plus violent en ceux qu'on irrite , que la reconnoissance en ceux qu'on assiste. Bref ils consideroient , qu'un sage Prince ne doit s'embarquer qu'à l'extremité en vne affaire , qui n'a rien de certain que la despenſe : de qui l'avenir est tousiours

trou-

trouble, & dont la conclusion n'est pas nécessairement conforme aux principes d'où elle depend, & à la premiere monstre qu'elle presente.

Sur ces fondemens, ou sur d'autres, ils résisterent aux offices de Paul III. qui les sollicitoit d'entrer en cette ligue, & de n'abandonner pas la cause commune des Chrétiens. Soliman aussi de son costé, vouloit demeurer bien avec la republique: Il apprehendoit de se mettre sur les bras tant d'ennemis tout d'un coup, & quelque vaste que fust son ambition; la vertu & la puissance de Charles ne luy sembloient pas si petites, qu'il ne les jugeât capables de l'occuper toutes seules. Mais comme la fortune trompe souvent les desirs des hommes, & se moque de leur sagesse; Elle rendit aussi vaine en cette occasion l'inclination de Soliman, & celle des Venitiens. La rencontre de quelques uns de leurs vaisseaux, & des accidens inopinez qui survindrent; les obligeant à se battre les engagèrent aussi en despit d'eux à une totale rupture, & les Venitiens furent contraints d'accepter la ligue, qu'ils avoient si solennellement refusée.

Par cecy certes on peut voir comme les Venitiens ne sçurent éviter avec toute leur conduite, le mal qu'ils avoient preveu, & que celuy là mesme de qui ils devoient recevoir du dommage, ne peut s'empêcher de leur en faire, bien qu'il eust dessein d'estre leur amy. Car il arriva que les Galeres de l'Empereur n'ayant pas fait leur devoir à la Prevese, & André d'Orsini n'ayant trahy la Republique Chrestienne, & laissé es-

chaper Barberouffe, lors qu'il le pouvoit opprimer; la tempeste qui estoit dans les Estats de Charles, fust reiettee sur ceux de la Republique, & que Soliman indigné de ce qu'il sembloit qu'elle eust mesprisé son amitié, ou qu'elle nel'eust pas assez respectée; tourna ses forces & ses desseins contre ses Isles: alla assieger Corfou, & peu s'en fallut qu'il n'ostât à la Chrestienté ce boulevart qui couvre. Il lui enleua outre ce la tout ce qu'elle avoit en l'Archipelague, excepté Napoli de Romanie & Maluoisie, qu'il lui arracha du depuis par un traité de paix, apres les pertes qu'elle avoit souffertes: apres la despense qu'elle avoit faite, & apres vne grande diminution de sa reputation & de sa gloire.

Voicy d'autres exemples pour monstrier qu'il y a des fautes, qui semblent estre fatales. Aux premiers troubles de l'heresie de France, & en cette tragique confusion, dont la memoire a esté depuis si souuent renouvellee; Tout le monde avoit remarqué, que le siege de Poitiers avoit esté la pierre d'achoppement des Huguenots, & qu'il avoit consumé la plus belle armée qu'ils ayent iamais eüe. Le Cardinal de Lorraine le reprocha à Monsieur de la Nouë, & bien que les fautes fussent journalieres à la guerre, plus qu'en nulle autre des fonctions de la vie; il l'assura, que ceux qui commandoient les armes du Roy, s'empescheroient d'en commettre de semblables. Et neantmoins apres la bataille de Moncontour qui versa tant de sang Huguenot, & où ce party receut des playes si larges, qu'il ne tint qu'au victorieux que l'armeen'en sortit; au lieu de poursuivre le debris de

de l'armée qui estoit en deroute, & les restes qui se sauuoient du naufrage; le Duc d'Anjou alla malheureusemēt dissiper la sienne deuant S. Iean : il s'alla briser contre cette ville, & perdit le fruiēt de la victoire, qui ne deuoit pas estre le gain d'une place, mais la reduction de tout le party : ny la remise de la maladie, mais la santé del'Estat. Par ce fatal retardement, dis-je, il laissa d'acheuer l'ouvrage qui estoit si bien acheminé, il donna moyen aux ennemis de respirer, & de se remettre : il rendit derechef douteuse la fortune de la France, & se priua de l'honneur de terminer vne guerre, qui ne finit jamais par la debilité, mais par l'impuissance : ny par la reconciliation, mais par la ruine des vaincus.

DISCOURS IX.

Où le precedent est confirmé par l'exemple des Espagnols.

IE veux confirmer le Discours precedent par un exemple plus nouveau, & d'une nation des plus prudentes qui soient au monde. Les Espagnols qui ont la raison si fine, & les mouvemens si reguliers : qui ne font point de consultation, qui n'embrace toutes les differences du temp, & qui ont tousiours en la pensée l'avenir & le passé, lors qu'ils ne deliberent que des choses qui sont sous leurs mains, ou qui ne sont pas loin de leurs yeux. Ces prudens, dis-je, & ces circonspects ne sont pas exempts d'erreur : ils font des fautes comme les autres : ils s'esgarent aussi bien que nous, & il n'y a
que

que cela à dire, qu'il semble que leurs cheu-
res soient ou plus volontaires ou plus in-
vitables que les nostres, & qu'au lieu que
nous ne tombons d'ordinaire que la nuit,
& dans des routes inconnuës; Eux tres bu-
chent en plein iour, & au milieu du grand
chemin. Et comme les autres peuples nous
ont reproché, que nous estions capables de
tout conquerir, & d'emporter d'abord tout
ce qui nous faisoit resistance: mais que nous
n'estions pas capables de durer long temps
en cette chaleur, ny de garder nos conque-
stes. De mesme on peut dire aux Espagnols
que leurs desseins ont quelquefois de bons
commencemens: mais qu'ils n'en voyent
pas tousiours la fin, d'autant qu'ils sont im-
moderez: qu'ils esbauchent bien: mais
qu'ils ne finissent pas tousiours leurs ouura-
ges; à cause qu'ils se destournent à d'autre
besoigne: qu'ils n'acheuent pas toutes les
choses qu'ils entreprennent, d'autant qu'ils
en entreprennent trop à la fois, & qu'ils
n'ont pas les bras assez forts, pour serrer
tout ce qu'ils embrassent.

Ce n'est pas qu'ils ayent faute de patience:
mais ils ont trop d'ambition: ny qu'ils quit-
tent le travail pour estre las & pour se repo-
ser: mais ils le suspendent ou le relaschent
en un endroit, pour vaquer à un autre où
ils pensent reüssir mieux. Et comme l'auare
n'a pas plustôt à la teste le desir de deuenir
riche, qu'il desire le deuenir promptement;
il en est de mesme de l'ambitieux. Il n'y a
point de degrez en la croissancé de sa passion;
elle est grande aussi tost qu'elle est née, & il
a ce malheur, que son imagination en sçait
ny

ny borner les conquestes qu'il medite, ny estendre le temps qu'il faut employer pour les faire. Cela est arriué aux Espagnols : ou peut-estre qu'il ont trouvé leurs entreprises plus difficiles qu'ils ne se les estoient figurées, pour avoir trop d'opinion de leur vertu, ou pour en avoir trop peu de celle des autres. Venons aux preuves de cette verité qu'ils nous fournissent eux mesmes, & dont ils nous ont fait prendre garde.

Ils avoient remarqué, que l'entreprise qu'ils avoient fait sur l'Angleterre, & l'aprest de cette flotte, qu'ils appellerent invincible ; avoient rompu le cours des victoires du Prince de Parme, qu'elle avoit tary l'Espagne d'argent & d'hommes, & empesché que ce Prince ne receut les subventions necessaires pour continuer la guerre de Flandres. Ils avoient reconnu que les voyages qu'il fit en France pour secourir la ligue ; avoient desgarny les Pays-bas des meilleurs soldats qu'ils eussent, & laissé en proye à leurs ennemis ces belles Provinces, qui avoient esté si long temps leurs Indes, & qui ont depuis esté si long temps leur pauvreté & leur Cemetiere.

Certes nous pouvons dire ici en passant, & puis nous reviendrons à nostre sujet, que Philippe II. ne s'oublia pas peu en ces occasions, & que sa conduite fust alors trop sage, ou qu'elle ne le fust pas assez. Que ce n'estoit pas veritablement mal raisonné, de vouloir premierement se saisir de la France, & subjuguier l'Angleterre pour ren-ger les Hollandois, de vouloir au prealable couper les bras qui les appuyoient, & arracher

cher les mammeles qui nourrissoient la rebellion de ces peuples. Mais aussi que c'estoit un dessein trop vaste, pour un Prince à qui il restoit si peu de vie, & un chemin trop long & trop scabreux, pour un homme qui avoit si peu de force & si peu d'haleine: que si le zele de la maison de Dieu le transportoit, & s'il ne pouvoit voir perir la religion dans le premier Royaume du monde: s'il estoit touché des maux de la France, & s'il aimoit si fort l'Eglise, qu'il ne peut souffrir qu'un si beau membre s'en separa: Il faut confesser que son zele eust esté plus louable, s'il eust esté plus prudent. Mais il devoit se souvenir, que la veritable charité n'exclud pas la justice: qu'elle ne pervertit pas l'ordre des choses: qu'elle ne trouble point les devoirs de la vie, & qu'elle a autant de lumiere que de chaleur, & de modération que de force. Et partant qu'il estoit plus à propos que Philippe tascha de retirer les peuples que Dieu luy avoit soumis, de l'heresie & de la rebellion où ils s'estoient jettéz, que non pas qu'il s'embarassât dans les affaires de ses voisins, dont il n'avoit point à rendre conte: & qu'il estoit davantage obligé de travailler à la guérison de ses sujets malades, qu'à celle des Estrangers & des sujets d'un autre Prince. Mais disons le vray, il luy faisoit fort de perdre une si belle occasion, que celle qui se presentoit alors, de profiter de nos discordes, & il voyoit bien qu'apres que les François se seroient divisez en factions, & que les enfans auroient deschiré leur propre Mere; il luy seroit aisé de recueillir les membres espars, & les pieces du partage: Que s'il lais-

soit

soit passer la conioncture, il la pourroit. apres en vain desirer: que les insensez pourroient reuenir à leur bon sens, & que ceux qu'on avoit gastez avec des charmes & des breuvages; convertiroient leur amour en haine, & s'animeroyent contre ceux qui les avoient mis en cet estat, apres qu'ils seroient gueris.

Non obstant que les Espagnols ayent fait les reflexions precedentes; ils n'ont pas laissé de hurer derechef au mesme escueil, & de rejeter leur faute. L'Empereur avoit eü des succez incroyables en Allemagne: ses prosperitez estoient venuës comme un torrent: Dieu luy avoit envoyé des victoires semblables à celles des enfans d'Israël, quand ils marchoyent sous la conduite de Josué & de Moïse, & ce n'estoit plus un Cesar de nom, & la vaine image de ce qu'il devoit estre, mais il en avoit la majesté & la puissance. Son autorité donna de la reputation aux Espagnols: ses armes les rendirent plus redoutables qu'ils n'estoient, & ils virent leurs drapeaux couronnez de la prise de Breda, que Spinola se vantoit d'avoir emportée malgré les efforts de quatre Roys, & la résistance de plusieurs nations liguées. Apres cela on croyoit que rien ne leur estoit impossible. Et neantmoins au lieu de suivre de grands progresz qu'ils venoient de faire au Pays-Bas, & d'aller apres la fortune qui marchoit devant eux; ils avoient desia excité de la broüillerie en Italie, & aigry les esprits de beaucoup de Princes en occupant la Valtelline. L'usurpation de ce passage donna sujet de faire une ligue, pour le rendre libre, & la guerre fust enfin

po.

portée en Piedmont, où il menerent de grandes forces, qui ne servirent qu'à rendre plus esclatant l'affront qu'ils receurent devant Verruë, & à accroistre la honte de cette retraite.

Mais ils ne sont pas tombez tous seuls dans le precipice: ils y ont encor attiré l'Empereur, du nom duquel ils s'estoient servis pour travailler Monsieur de Mantouë. Pour mettre dis-je en chemise un pauvre Prince Catholique qui luy avoit rendu tous les devoirs imaginables, ils l'ont forcé de s'accorder avec le Roy de Dannemarc, & de faire une paix honteuse avec un ennemy protestant: ils l'ont contraint de prendre la loy du vaincu: de luy rendre ses pertes: & de relascher la chaisne qui pressoit toute l'Allemagne. Il y a de l'apparence, que s'il eust continué les desseins qu'il avoit en ce pays là, & Eux ceux qu'ils avoient en Flandres; ils eussent achevé d'estre heureux. Pour le moins ils eussent evité les disgraces qui leur sont arrivées: ils n'eussent point donné de scandale à la Chrestienté: Bolduc se fust conservé, & une ville si Catholique n'eust pas receu l'heresie dans ses murailles, ny pleuré la perte de l'ancienne religion. Mais en cecy ils n'ont pas seulement eü les hommes contraires; Il semble que Dieu se soit encor déclaré contre eux, & qu'il leur ait fait la guerre. Et comme il souffrit autrefois, que les Philistins prissent l'Arche d'Alliance, & amenassent avec elle la fortune de la maison d'Israël; Il a aussi permis que les richesses du nouveau monde aient passé en d'autres mains que les leurs: qu'on ait enleué leurs flotes, & que des heretiques

tiques qu'ils nomment rebelles, se soient servis contre eux, des tresors qui estoient destinez à l'oppression d'un Prince, qu'ils ont pris pour leur ennemy, dautant qu'il n'estoit pas leur sujet, ou dautant qu'il devoit estre leur uoisin, sans estre leur dependant.

Encore graces à Dieu avons nous esté plus sages. Quoy que le Roy ait entrepris, sa constance ne s'est iamais lassée, & il n'a point agy à demy, Nulle passion desreglée n'a peu faire diuersion de ses desseins: il a dissipé toutes les mauvaises humeurs de l'Estat: il a consumé la rebellion de ses suiets: & nos Alliez ont veu desployer toute la puissance de la France, pour surmonter leur malheur, & les tirer du fond de l'abisme. En ce miraculeux passage des Alpes, quand l'Italie vit descendre son liberateur, & que Milan osa ietter quelque soupir libre, & Naples songer à une plus douce domination; qui n'eust creu que le Roy eust sujuuy la victoire, & qu'il eust pris dans l'Italie la revanche des pertes de ses predecesseurs. Et neantmoins par un conseil qui estoit attendu de peu de gens, & par une prudence extraordinaire; il quitta cette trompeuse apparence de bien: il se retira de l'Italie, & se contenta pour l'heure de luy arrester le sang, & de bander ses playes, pour aller achever en Languedoc, la guerison d'un mal qui estoit en sa crise, & qu'un plus grand retardement eust peut-estre rendu incurable. Mais de cela nous en ferons Dieu aidant cy apres un discours à part.

Dix

DISCOURS X.

Que les Princes n'agrèent gueres que les services qu'ils commandent, & qu'ils punissent quelquefois ceux qu'on leur rend contre leur ordre.

QV'un Ministre sçache, qu'il fait tousiours mal quand il agit contre les ordres qu'on luy donne: que dans l'Estat les bonnes intentions ne font pas de mise, si les effects ne sont agreables au Prince: que les œuvres de supererogation n'y ont point cours, & que les services qu'on rend, s'ils ne sont commandez; sont des choses qu'on met à l'avanture: qu'on expose aux caprices d'un homme tousiours interessé qui seront quelquefois condamnées par celuy qui seroit marry qu'elles ne fussent point faites: qui en tire de l'utilité & an accommode ses affaires: Tant il est vray que la raison d'Estat, & que la condition des hommes, & des personnes publiques est malheureuse.

Les Carthaginois punissoient de mort les Capitaines qui avoient gagné une bataille mal à propos, & contre les regles de la guerre. Il ne se lit rien de semblable à la jalousie que les premiers Romains ont eüe pour le commandement: ils ne pouvoient faire bon visage aux prosperitez qui venoient avec la desobeissance, & il s'est trouvé des Peres, qui n'ont point pardonné à la vie de leurs propres enfans, qui estoient sortis victorieux des combats qui leur avoient esté defendus. Au siege de Dourlan, le Comte de Fuentes fit couper la teste à un Maistre de Camp, qui en une attaque estoit allé plus avant qu'on ne luy avoit ordonné, & s'estoit saisi d'un poste

ex-

extremement important. Et bien que l'utilité de ces fautes heureuses, & de ces succez aveugles, demeure au Prince & à la patrie; il est certain qu'on a raison de les chastier, pour en destourner l'imitation, & pour le malqu'il y a, que le jugement d'un Supérieur soit mesprisé par un particulier, & son autorité violée. Parmi nous ces attentats sont louiez quand ils reüssissent, & ils ne sont point punis quand ils sont funestes. Mais c'est une condition inseparable de nostre humeur, & un effect de cet aveuglement, qui a presque occupé toute la France de negliger la prudence & l'ordre, pour n'estimer que l'impetuosité, & n'adorer que le courage.

Voicy vn exemple fort remarquable, qui est arrivé de nostre temps, & d'une autre nature de faute que la prudence & l'amour de la patrie ont conseillée, & que le Prince à qui elle a esté avantageuse a jugée digne de punition. A la paix qui se fit 1617. par l'entremise du Roy, entre la Republique de Venise & l'Archiduc Ferdinand, qui est l'Empereur d'aujourd'huy, le Roy d'Espagne, & le Duc de Savoye. La Republique avoit extraordinairement député Octavian Buon, pour traiter cette affaire avec le Gussony son Ambassadeur ordinaire pres de sa Majesté. L'instruction de ces Ambassadeurs portoit, de ne consentir à nul traité de paix, qu'au prealable les Galeres des Venitiens qui avoient esté prises à Spalatro par le Duc d'Ossone ne leur fussent rendues, & que cette tache ne fust ostée de l'honneur de la Republique. Ils avoient aussi ordre, bien que non pas

fi

si formel ny si expres, d'empescher l'union qu'on travailloit de former entre les deux couronnes, pour donner conioinctement la loy à l'Italie, & à tout le reste de l'Europe.

Cependant les Espagnols qui vont de tous vents, & profitent de toute sorte d'occurrences; font extremement valoir les tesmoignages d'estime & d'affection qu'ils rendoient au Roy en luy sumertant ce grand differrent, & exposant leurs affaires au iugement de ses Ministres. Mais pour lui vendre bien cherement cet honneur; ils pressent l'union dont je viens de parler, union qui leur tient à l'esprit il y a long temps, & qu'ils recherchent depuis que la France a esté deliurée de leur inuasion, & s'est sauvée de leurs embusches: union à laquelle ils aspirent avec la mesme ardeur qu'à la Monarchie, puis qu'elle seroit la planche qui les y feroit seurement passer, & le principe necessaire de la ruine des Estats Chrestiens & de la perte de leur liberté. Le Pape fait ioindre ses offices à ceux de l'Ambassadeur d'Espagne, & son Nonce travaille puissamment en faveur de cette tant desirée union, & de cette fatale intelligence.

En tout cas si ce dessein tombe, les Espagnols veulent la paix, puis qu'ils ne sont plus en estat de faire la guerre: que Gradisque, que les Venitiens tenoient assiegée, estoit aux abois & presté à se rendre: que le Duc de Savoye enflé du secours qui luy estoit uenu de France estoit puissant, & D. Pedro de Toledé foible, & son armée de bisée dequis le siege de Vercel. Ils veulent
dis-je

dis-je la paix mais à leur mode, & pour une vaine ombre d'honneur qu'ils croient nous avoir fait, & pour une legere fumee de deference, avec laquelle ils pensent nous avoir enyurez; ils veulent s'exempter des veritables maux qui leur pendoient à la teste: ils veulent que ce soit encore avec autant d'esclat & de reputation, que si la fortune leur estoit propice: ils veulent que dans le Traité on ne face nulle mention de la restitution des vaisseaux de la Republique, & & qu'ils leur demeurent comme des trophées d'une victoire, & des marques de triomphe: ils promettent de les donner par apres aux offices du Roy, comme une grande liberalité qu'ils devoient exercer pour l'amour de lui, & pour obliger la France: ils ne veulent point aussi qu'on y face une expresse & particuliere mention de Vercel, dautant qu'il estoit plus convenable, disoient-ils, à la grandeur & à la dignité de leur couronne, de rendre cette place sans obligation, comme ils permettoient de le faire, que par un traité d'accommodement.

Nos Ministres induits par des causes qui estoient peut-estre alors legitimes, & qui ne seroient pas souffertes dans la generosité du gouvernement present; engagent entre deux extremitez les Ambassadeurs de la Republique. Ils les pressent de signer la paix aux conditions susdites, ou les menacent de cette union qui eust esté si pernicieuse à l'Italie. Estrange & dure necessité où ils se trouvent conduits. Ils demandent du temps pour en avertir le Senat, & pour attendre sa volonté là dessus. On leur refuse,

fuse, & on ne leur donne que trois iour pour se resoudre. Du ces deux maux dont il falloit faire election, ils choisissent le moindre, & acceptent vne paix honteuse & contraire à leur instruction, pour eniter un inconvénient qui comprenoit & le mal qu'ils avoient ordre de fuir, & les autres maux qu'ils pouvoient craindre, qui estoit cette vnion. Le Senat aduerty dece qu'auoit esté fait par ces Ambassadeurs; condamne leur procedure, & veut faire exemple de leur temerité. Toutes les raisons quoy que nécessaires sont reietées, & si le Roy n'eust interosé autorité pour le salut de ces pauvres gens; ils couroient fortune d'estre exposez à cette injustice d'Estat, qui donne tant à la bienveillance; qui ne fait guere, d'istinction entre le malheureux & le coupable, & qui cherche d'ordinaire l'avancement du bien public dans la ruine des particuliers. Certes se fust l'avantage de la Republique, d'aquiescer à cette paix comme elle fit, & de la prendre comme vne medecine; pour se guerir d'un plus grand mal dont elle estoit menacée. Elle eust aussi raison pour conseruer sa dignité, & pour l'interest du droit des gens, de vouloir punir ses Ministres qui avoient osé estre plus prudens qu'elle, & procurer son bien contre sa defense.

Ce ne sont que des douceurs, & c'est vne conduite qui ne doit point blesser un Ministre, lors qu'il est desauoué des choses qu'il a traitées de son mounement, & le Prince peut quelquefois legitiment iouir des avantages qui lui reuiennent du traité qu'il desauoué, sans qu'il soit obligé de repare la faute qu'un autre Prince aura commise par
fa-

facilité & par sottise. Et cela ne doit point estre trouvé estrange, puis qu'aussi bien dans le commerce des Princes que dans celui des particuliers, la fortune des sages se fait d'ordinaire aux despens des foux, & les bons succez qui arrivent, procedent autant du defaut & de l'imprudence de ceux à qui on a affaire que de l'industrie & de la vertu de ceux qui les obtiennent. Voici un exemple qui arriva sous Louys XII. qui esclaircira ce que ie viens de dire. C'estoit en une saison où presque toute la Chrestienté estoit conjurée contre nous, & où nous avions à soustenir tout d'un coup les efforts de tous nos voisins. La plus redoutable nation de ce temps là, & la plus ennemie encore de cette couronne; estoit sans doute les Suisses. Ils estoient entrez dans la Bourgogne en corps d'armée & en grand nombre: ils commençoient desia à desoler cette province: ils faisoient tous les jours des progres, & ne se promettoient pas moins que d'affamer Paris, & de pousser la victoire jusqu'à ses portes. Le Roy envoie la Trimoüille pour conjurer cette ré peste, & pour arrester cet impetueux debordement. Il y accourt, & comme c'estoit un grand homme pour la negotiation aussi bien que pour la guerre; il mene avec tant d'adrese l'esprit de ce peuple; qu'il le renvoie en son pais chargé de quelque butin, & riche des esperances qu'il lui avoit faites, & des esperances qu'il lui avoit données. L'artifice fust utile à la France: l'orage qui nous pressoit fust diverti, & nous esquivaumes avec adrese le coup que nous ne pouvions soustenir de droit fil. Mais pourtant le Roy iugea qu'il n'estoit point obligé

D

de

de tenir ce que la Trimouille avoit promis sans son ordre, ni d'estre garent de l'imprudence des Suisses, qui abandonnerent des avantages presens, & ceux que l'avenir leur promettoient infailliblement, pour des promesses incertaines & pour des esperances esloignées.

Quand ie considere le bruit que les Suisses firent de l'inobservation de ce traité, & combien certe artifice leur fust odieux & nouveau. Quand ie considere l'art de tromper qu'on a du depuis introduit, & qui se montre impudemment dans le commerce des Princes. Quand ie considere aussi la legalité dont usa Louys XII. en l'observation de la ligue de Cambray, de faire des conquestes pour des Princes qui n'estoient pas amis de la France: de les leur mettre en main, & de les y maintenir; le dis en moimesme que ce temps est bien malheureux, où les vices de nos peres sont nos vertus: où à force d'avoir amassé de la science; on a trouvé moien de corrompre les mœurs avec la raison, & où à force de mediter pour reconcilier la vertu avec l'interest & avec l'amour propre; on l'a tellement falsifiée, & on a desguisé de telle sorte les sentimens du bien & du mal; que si la religion ne nous defendoit de le croire, il faudroit estre de l'avis d'Aristote, qui doute en quelque endroit si les vertus sont bonnes ou par nature, ou par l'opinion, & par le consentement des hommes.

Il ne faut pas oublier, qu'il y a des Princes qui voudroient que leurs Ministres fussent quelquefois cruels & variures, pourveu que ce fust sans leur secu & sans leur ordre: Ils
n'ai-

n'aiment point la malice , mais ils cherchent l'utilité qui leur en peut revenir , & sont de l'humeur de ce fils de Pompée , qui fust un si digne successeur de la vertu d'un si grand pere , & qui contesta à Antoine & à Auguste l'Empire du monde. Celui-cy traitant les deux autres dans la galere , le Capitaine qui la commandoit lui fust demander permission de leuer les ancras : d'emmener ses hostes , & de faire de ses Rivaux , ses prisonniers. Il lui respondit , qu'il l'eust deu faire sans le lui dire , & qu'il devoit bien le rendre grand sans pour cela le rendre pariure. Certes un honneste homme ne sera jamais de l'humeur de ce Capitaine. Il servira son maistre de ses biens & de son sang, mais non pas de son honneur ni de la conscience.

DISCOURS XI.

Qu'un Ministre ne doit regler sa conduite que par l'intrest de l'Estat & du Prince , pourveu qu'il n'offence point la Justice.

Q'V'un Ministre s'imagine que l'ame de sa conduite , & le premier mobile de ses actions; doivent estre le bien del'Estat, & l'intrest du Prince : qu'il n'a point d'autre loi à suivre, ni d'autre chemin à tenir , & qu'il ne lui est jamais permis de s'en destourner , pourveu qu'il n'offence point la justice; qui est une regle qui doit tousiours estre inviolable , & qui ne reçoit jamais exception ni concurrence. Les particuliers peuvent bien relascher de leurs droits en

beaucoup de choses, & faire des pertes volontaires, pour faire des actions genereuses. En cela ils n'exposent que ce qui leur appartient : ils ne perdent que ce dont ils sont les maistres, & propriétaires, & le dommage qu'ils souffrent est assez recompensé par la gloire du bien qu'ils font. Mais les Princes (& ceci touche bien plus fortement les Ministres) au lieu d'estre genereux en abandonnant les interets de leurs Estats, deviennent imprudens : & ils sont injustes, s'ils prostituent ce qui n'est point à eux, & qui a esté mis entre leurs mains comme un deposit sacré, par les peuples qui s'en sont despoüillez. Et puis que la premiere obligation qu'ils ont, est d'empescher que ceux qui leur ont donné leur liberté, & se sont mis sous leur domination ne soient malheureux ; il est certain que ceux-là offensent leur dignité & pechent contre ce qu'ils sont, qui souffrent la perte de quelque droit de leur Estat, ou la diminution de quelque membre, & que leurs suiets peuvent y opposer avec justice, & n'y consentir point sans felonie.

Selon cette regle qui est bien fondée les Estats de France eurent raison d'empescher l'alienation de la Bourgogne, & le demembrement de cette Province, que François I. avoit promise pour le prix de sa liberté : & l'Empereur avoit tort de refuser d'estre desdommagé en argent, & de pretendre de François, que ne pouvant accomplir en ce point les conditions du traité, ni surmonter la resistance que ses suiets y apportèrent : il devoit se remettre en prison, ce qu'il pouvoit au moins, disoit-il, faire ; puis qu'à toute rigueur

gueur cette obligation n'eust eu lieu qu'en l'inobservation de ce qui eust plainement despendu de lui, & qu'il eust promis de mauvaise foi, & en intention de manquer à sa promesse. Que s'il est permis à un particulier de se sauver de la prison quand il trouve la porte ouverte: s'il n'est point defendu à un forçat de rompre sa chaîne & de quitter sa misère: s'il reste encore quelque vestige des privileges de la nature, qui ait eschapé au droit des gens; pourquoi n'aura-il esté loisible à un grand Prince d'en user? pourquoi lui aura-il esté defendu de garder un bien qu'il s'est acquis de bonne foi, en réparant par ce qui est en sa puissance, ce qu'il n'a peu executer, pour ester à la disposition d'autrui?

C'est sur ce fondement à mon avis, que les Princes qui trouvant dans leurs Estats quelque membre qui a esté usurpé par leurs predecesseurs; le peuvent retenir en conscience, apres que la possession a esté un long temps paisible, & la jouissance non interrompue ni contestée. Car en ceci il n'y a que l'usurpateur qui ait deu respondre de son action, & qui ait esté obligé à reparer l'injure qu'il a commise, & la violence qu'il a exercée. Autrement certes la condition de tous les Princes seroit miserable: ils ne seroient jamais assés en leurs Estats: ils seroient tousiours en querelle avec leurs voisins, & le repos du monde seroit alteré par des changemens trop frequens, & par des revolutions éternelles. Il est pourtant vrai qu'encore que la retention ne soit pas injuste, & qu'elle se puisse defendre en conscience; cela n'empesche

point que d'autres n'aient de iustes prétentions sur ces Estats, & qu'ils ne puissent aussi en conscience les poursuivre ou par la voye de la négociation, ou par celle des armes; pourueu neantmoins qu'il n'y ait point quelque traité, ou quelque convention préalable, par laquelle ils aient renoncé à leur droit: qu'ils n'aient point fait d'action qui lui soit contraire, & qu'un si grand intervalle de temps ne se soit escoulé, qu'il tienne la place d'une formelle demission de ce droit, & enuolpe le consentement vniuersel de toutes les nations & de tous les peuples en faueur du possesseur. Ainsi le Roy peut legitiment garder Mets, Thou & Verdun, quand bien ces places auroient esté iniustement occupées. Ainsi nous pouvons pretendere en conscience à la Souveraineté de Flandres, & aux Estats de Milan, de Naples & de Nauarre, puis que pour cela nous auons des moiens bien fondez, ou des tiltres indubitables: que nos prétentions ont tousiours esté en chaleur: qu'elles sont cognues de tout le monde, & que nous n'auons fait traité ni action qui en ait amorti la force. Ainsi nous arions tort de vouloir recouurer les pertes des premiers successeurs de Charlemagne, & deterrer ces vieilles querelles, dont à grand peine l'histoire a peu conseruer quelque vestige qui fust entiere, & quelque lumiere qui ne fust point trouble.

Que si les Souuerains sont liez avec tant de rigueur & avec des chaines si dures, au bien des peuples qui leur sont suiets; combien

bien plus le doiuent estre leurs Ministres ,
 & les Agens qu'ils y emploient. Et com-
 bien doiuent estre ceux-cy religieux au
 maniment d'une chose où tant de person-
 nes ont part ; qui s'espend sur les testes sa-
 creés & sur les prophanes , & où l'interest
 de Dieu entre avec celui des hommes. Ce
 n'est pas que i'entende bannir par là la li-
 beralité & magnificence de la vie des Prin-
 ces , & de la condition des personnes publi-
 ques : ni que ie vueille faire descendre ces
 vertus de dessus les throsnes & de dessus la
 pourpre ; puis qu'elles ne sont proprement
 que là en leur gloire & en leur dignité , &
 que les grands n'ont point d'autre auanta-
 ge sur les petits qui sont honnestes gens ,
 que de pouvoir faire le bien , pour lequel
 ceux-cy n'ont que de la volonté & de l'in-
 clination , & qu'ils laissent de faire seule-
 ment à faute de puissance . Mais il y a un
 certain art à conduite ces vertus , sans le-
 quel elle passent aisément en la nature du
 vice qui leur est le plus proche , & ressem-
 blent aux torrens , qui au lieu d'arrouser ,
 rauagent , & pour presser trop le cours de
 leurs eaux & precipiter leur descente ; sont
 quand & quand à sec , & ne laissent apres
 eux que des marques de desolation , & des
 vestiges de ruine . Mais de cela i'en traite-
 rai en un autre endroit. Reuenons au suiet
 d'où nous estions partis , & rendons cetes-
 moignage au Roy , que iamais Prince n'a
 eu des sentimens plus tendres ni plus vifs
 pour les interests de son Estat & pour la di-
 gnité de son Roiaume , que lui. Il n'y a rien
 de si hazardeux que cette passion ne lui ait

fait entreprendre, ni rien de si difficile qu'elle ne lui ait fait surmonter. Elle lui a fait changer les apparences des choses : celles qui sembloient impossibles ont esté faites, & les maux qu'on a creu desesperez, ont trouvé leur remede & leur guerison. Il n'a point eu de repos qu'il n'ait esté le maistre de tous ses suiets, & il a contraint d'estre fidelles ceux qui n'ont sceu obeïr tant qu'ils ont peu se defendre. Il a accouru au dehors par tout où nous estions interesséz : les alliances du sang ne l'ont pas touché comme celles de la couronne : tout autre devoir a cédé à celui de la Roiauté, & il a ce contentement de lui avoir rendu toutes entieres les deux choses qui la soustiennent, la reputation & la puissance.

Mais aussi n'oublions pas de dire, que Dieu lui a suscité un homme qui a secondé ses grandes & ses justes inclinations, & qui ayant de l'esprit & de la vertu par dessus l'ordinaire des hommes, a employé tout son esprit & toute sa vertu pour sa grandeur & pour sa gloire. Il ne s'est plus regardé comme particulier, dès qu'il a esté personne publique : rien ne l'a peu destourner de bien servir son maistre : il n'a pas crainct la haine des grands ni les morsures du peuple, & il a suivi son chemin, & est allé son train aussi bien parmi les contradictions & la resistance qu'on lui a faite, que dans les applaudissemens qu'il a receus & les loüanges qu'on lui a données. Lors mesme qu'il a peu prendre terre apres une glorieuse navigation : lors que l'enuie estoit muete, & reduite à regarder l'avenir, ne trouvant point dans

dans le passé de quoi le reprédré, ni de quoi ne
le louer pas. Lors qu'il a peu jouir à son aise
de la douceur de ce repos qui vient apres les
peines heurieuses, & apres les travaux hon-
noraables; Il ne l'a point voulu, voiant qu'il
nous estoit nécessaire: que tous les vents n'e-
stoient pas appelez au dehors, & que la tour-
mente estoit encore chez nos voisins & par-
mi nos alliez. Il a mieux aimé commettre une
gloire pleine & entiere, comme estoit la
sienne, aux risques de l'avenir tousiours dou-
teux, & tousiours sujets aux revolutions, que
de laisser desirer à son maistre & à sa patrie
ses soins & son assistance. Et ce qui est de
plus admirable, c'est que cet amour si neces-
saire, & ce devoir si inviolable, lui ont quel-
quefois fait suspendre des ressentimens, qui
le touchoient plus que sa propre conservati-
on: qui lui estoient plus chers que la vie, &
qu'il preferoit à toute la fortune de la Cour,
& à toutes les grandeurs du monde.

En suite de ceci ie dis encore, que pour ce
qui est des mœurs des particuliers, & de leur
conduite; la charité nous ordonne de leur
donner les plus honnestes couleurs & les plus
favorables interpretations qu'il nous est pos-
sible. Mais quand il est question du bien des
Estats, & de l'interest des Princes; on doit u-
ser d'une plus grande severité de jugement;
On doit se deffier autant que les apparences y
obligent, & avoir divers moiens pour éviter
les surprises, & pour se garentir des embu-
sches. La raison est, dautant qu'on ne sçau-
roit commettre de petites fautes en ces gran-
des & generales matieres, & que la volonté
ne s'eschauffe point pour nous preparer con-

tre la tromperie quand on a une grande opinion de la probité de ceux avec qu'on traite. Mais si jamais la precaution a esté necessaire, & si jamais on a eu besoin de preservatifs contre une contagion si subtile & si penetrante; c'est principalement en cette saison, où la fourberie fait une partie de la prudence politique, & où la simplicité de ceux qui se laissent surprendre est plus honteuse, que la mauvaise foi de ceux qui trompent à leur avantage. Aioustez à cela les artifices qu'on emploie pour la deguiser, & les subtilitez qu'on a inventées, pour la représenter sous un autre nom que le sien, & la faire passer sous des apparences contraires à la nature. De sorte que bien qu'elle soit tousiours condamnée de la bouche & dans les conversations; ie ne voi point pourtant qu'elle soit rejetée du commerce des princes, & del'usage des affaires que par l'evenement lors qu'il est funeste. Concluons donc qu'en ces occasions la desiance est la mere de la seureté, & que pour n'estre point trompé, il faut se preparer comme si l'on le devoit estre.

DISCOURS XII.

Qu'un Ministre ne doit point tacher de rendre sa conduite si esclatante qu'utile.

Q'V'un Ministre soit éloigné des sentimens du vulgaire: qu'il ne soit point sujet aux foiblesses des petits esprits, & qu'il ne se touche point des obiets qui les amusent: Qu'il sçache mettre de la difference entre la réalité & l'apparence des choses, entre solidité & l'esclat: qu'il ne presere point le verre à l'or, à cause

à cause que l'un est plus brillant & plus lumineux, & l'autre plus sombre : qu'il n'estime pas tant les couleurs de l'arc en ciel, qui ne sont qu'un rayon de lumière arrêté pour une heure dans quelques gouttes d'eaux épaissies en l'air ; que les fixes & permanentes couleurs du Rubÿ, de l'Esmeraude, & del'Opale. Qu'il face de la despenſe quand il en ſera beſoin : qu'il ſoit ſplendide aux occasions importantes : qu'il paroisse, en faiſant honneur à ſon maistre. Il ne negligera pas les ſujets dont la principale qualité giſt en la magnificence : comme les ambaffades qui ſe font pour l'avenement d'un Roy : apres le couronnement d'un Pape : pour une alliance ou pour un mariage. Mais auſſi qu'il ne ſoit point malade apres ces choſes-là : qu'il ne s'en transporte point : qu'il n'en face pas le plus grand ornement de ſa conduite, & le plus bel endroit de ſa vie : qu'il n'arrete point ſa grandeur ſur une pompe qui paſſe : qu'il ne fonde point ſa gloire ſur une magnificence qui ſs'enſuit, & ſurtout qu'il prenne garde qu'au lieu d'eſtre magnifique, il ne devienne prodigue. Car outre que le vice n'eſt jamais beau, quelque paré qu'il ſoit ; il eſt certain que le peuple s'irrite quand il voit qu'on lui fait monſtre de ſa ſubſtance, & qu'on triomphe de ſes ſueurs & de ſa peine. Il s'en frappe & ils'y arrete, mais c'eſt de la meſme ſorte qu'il s'arrete à regarder les embrasement des temples, & le debordement des rivieres. Les ſages ont regret qu'on diſſipe la principale force de l'Eſtat, la ſeureté de la paix, & l'inſtrument de la guerre, qui eſt l'argent, apres des deſpenſes

superflus, puis qu'il n'y en a jamais assez pour les necessaires.

Les choses que ie viens de dire, sont principalement pour le peuple, qui s'en estonne & s'en ravit, lors mesmes qu'il s'en offense. Il y en a d'autres qui touchent les plus grands esprits mesmes, & transportent les courages les plus relevez. Telles sont les actions de la guerre, & les objets de la vaillance. Il n'y a point de vertu dans l'opinion de la pluspart des hommes plus estimée que celle-cy, & il n'y a point de matiere si agreable pour les conversations, ni d'entretien plus charmant que ses effects. C'est pourquoi les Historiens fuient les temps de paix & les saisons mortes, comme les vaisseaux ronds craignent les bonaces, & les calmes immobiles. Au contraire ils triomphent dans la guerre & dans les tumultes: les seditions & les soulevemens des peuples sont les lumieres de leurs escrits, & ils n'ont point de plus beaux lieux, ni d'arguments plus magnifiques, que la ruine des Empires, & la mort des grands hommes. C'est pourquoi ceux qui lisent communement Tacite ne s'arrestent pas tant sur les ruses & sur les fineses d'Estat, dont ses escrits sont remplis jusques au de là de la urai-semblance; que sur la defroute des legions Romaines: sur les revoltes des armées contre les generaux, sur les inondations de la mer, & sur le naufrage des flottes. On ne lit point avec tant de plaisir l'art qui prattiquoit Tybere pour gouverner, ni les artifices dont Seian usa pour s'establir; que l'empoisonnement de Germanicus, ou la mort violente de Seneque. On ne considere pas si attentivement l'adresse avec
la-

laquelle Tybere ruine Seian & cette subtile & captieuse lettre qu'il escriviſt au Senat pour s'en deffaire, & dont lui-mesme fuſt l'auditeur, que le supplice d'un homme qui avoit fait eslever ses statuës à costé de celle de son maistre, & le renversement de ce Colosse qui avoit commandé à toute la terre.

Ce n'est pas que la vaillance, dit Aristote, soit la premiere de toutes les vertus, ni que la justice ne soit meilleure qu'elle; mais d'autant qu'elle s'occupe plus hazardeusement que les autres, & qu'elle s'exerce à surmonter les perils, & à ne craindre pas la mort; il est raisonnable que la recompense qui lui vient de dehors, soit aussi plus grande & plus esclatante: qu'une plus belle gloire la couronne, & que ceux qui donnent leur vie au service du Prince & au bien de la patrie: en gagnent une autre qui ne soit point sujette à perir: qui se conserve dans la memoire des hommes, & qui fleurisse tousiours dans la bouche de la renommée.

Bien que ces choses icy excitent de l'admiration, & que l'esprit humain qui suit naturellement l'esclat, les aime excessivement; bien qu'un Ministre les doive extrêmement estimer, & en honorer sa conduite quand il en sera besoin. Si est ce qu'il doit aller plus avant, & sçavoir qu'il y a des operations plus sombres & plus cachées, qui ni laissent pas d'estre meilleures que les autres, à cause qu'elles sont plus utiles au public, & qu'elles manquent de cette externe recompense. Il n'y a que le temps qui les descouvre, d'autant que leur principale condition est le secret, & il n'y a que les sages qui les conside-
rent

rent selon leur merite , à cause qu'elles sont peu de bruit, & ne frappent point les sens, qui sont la raison du peuple. Elles ressemblent aux fleuves, qui coulant bellement dans l'enceinte de leur liêt remplissent les campagnes de ferilité, & les villes d'abondance : ou aux mouvemens des cieux, qui estans presque imperceptible versent sur la terre la puissancedu Soleil, & la richesses des astres. Prevoir les maux qui peuvent arriver à un Estat : preparer des preservatifs pour empescher qu'il ne naissent : en supprimer les causes, auparavant qu'elles ayent produit leur effer; sont des choses qui ne se considerent presque point. Et neantmoins on a plus d'obligation à un Medecin qui preserve la fanté de toute sorte d'alteratiô qu'à celui qui la remet lors qu'elle est perduë : on doit plus à celui qui empesche de tomber, qu'à celui qui retire du precipice, & c'est une chose meilleure & plus difficile de conserver un Estat, que de le conquerir.

La conservation des creatures n'est pas en Dieu une action moins noble & moins relevée que la creation : elles sont toutes deux d'un mesme prix, & l'un n'est que la continuation de l'autre. Mais il n'en va pas de mesme des cōquestes, & de la conservatiô des Estats. Les premieres ne se font que piece à piece; on aiouste un membre à l'autre, & il est besoin de plusieurs siecles & d'une grande revolution de choses, auparavant qu'une Monarchie soit parvenue à la grandeur qui la compose. Mais la seconde regarde toute la machine d'un Empire: il n'y a point de partie qui en soit exempte. & les pieces qui ont esté faites l'un apres l'autre; doiuent agir toutes ensemble.

ble en une monstre, afin qu'elle marque les heures. La gloire des conquestes est à plusieurs causes : quantité de personne y contribuent : la fortune y intervient aussi bien que la vertu, & les fautes des ennemis ne les a-
uancent pas moins, que la conduite de ceux qui les fond. Mais la conservation est l'effet d'un seul, ou l'ouvrage de peu de personnes : l'imprudence n'y entre point que pour gaster & pour confondre, & l'on y ferme autant que l'on peut la porte au hazard, & toutes les a-
uenues à la fortune. Aux conquestes la force s'y mesle avec la prudence, & le corps agit avec l'esprit : mais en la conservation il n'y a que la raison qui soit occupée, & la plus noble de ses habitudes qui est la sagesse.

En un mot on a veu de grands Princes qui ont trouvé la dernière de ces choses plus difficile que la première. Auguste eust bien de la peine à s'asseurer l'Empire que son oncle lui avoit laissé, & ce n'est pas sans changer la face du monde, & sans voir toutes les nations armées les unes contre les autres ; qu'il reioignit ce corps, dont on avoit fait trois pieces. Mais il se trouva si empesché à maintenir cette masse, & à guider cette machine depuis qu'il fust absolu ; qu'il mit en deliberation parmi ses amis, s'ils devoit se despoüiller d'une grandeur qui lui estoit si pesante, ou s'il devoit la porter avec les espines qui en sont inseparables, & avec les soins qui y sont attachées. Il s'en est trouvé qui apres en avoir essaié le poids & gousté les amertumes ; ont mieux aimé l'abandonner, & se ietter dans le repos d'une vie privée : que d'estre tousiours accablez
de

de la multitude des hommes, & de la foule des affaires. Il y en a qui ont dementi cette commune opinion que l'ambition a inventée. *Quel l'Empire ne peut recevoir de compagnon, nen plus que le monde deux Soleils*, & qui ont partagé avec d'autres une chose si jalouse que le commandement, & si incommunicable que la souveraineté.

La conduite de Tybere pour la paix n'a pas esté moins admirée, ni les artifices dont il usa en sa vieillesse, moins curieusement observez par les Historiens, que les guerres qu'il a faites en sa ieunesse, & les preuves, de vaillance qu'il a renduës en l'âge le plus florissant. La vie d'un de nos Rois qui a meritè le surnom de *Sage*, n'est pas moins considerable, que les vies de ceux qui ont porté le tiltre de *Conquerans*, & un Prince nostre voisin lui a donné cette loüange, que iamais Roy n'avoit si peu armé que lui, & que jamais homme ne lui avoit fait tant de peine. Les difficultez dont il se vit investi & dedans & dehors: les artifices qu'il fust obligé de combattre: les conspirations dont il fallut qu'il se garentit, & les entreprises des estrangers, qu'il rendit inutiles par sa prudence; l'ont rendu digne d'un tiltre, qui a esté donné à moins de personnes que celui de *Grand*. Peu de Princes ont eu tant d'affaires sur les bras, que Louys XI. ni à se defendre de plus d'ennemis. Ses principaux officiers l'ont trahi: les Princes de son sang l'ont abandonné: il a veu l'Angleterre, la Bourgogne, la France & la Bretagne conjurées à sa ruine. Et neantmoins son adresse a surmonté ces difficultez: sans conduire des armées ni donner des batail-

tailles, il a vaincu ses ennemis : & dans faire beaucoup de bruit ni des efforts esclatans ; il a mis à bas tout ce qui s'estoit esleué pour le perdre. mais jamais homme ne fust plus redoutable dans le cabinet, ni n'a fait de plus grandes choses sans remuer, que Philippe II. De l'Escorial où il s'estoit enfermé, il gouvernoit deux mondes : avec trois doigts de papier il estoit aussi absolu au Perou, qu'au Royaume de Castille : avec trois mors il changeoit les Gouverneurs, & deposoit les Magistrats à l'Amerique & Japon, & il est certain que jamais Prince n'a esté si peu veu ni plus respecté de ses sujets que celui-là.

Selon ce que je viens de dire ; il n'est guere possible de se figurer une conduite plus aiusée, ni mieux entendue que celle de Monsieur le Cardinal. Il n'a garde de pecher contre la bien-seance des choses, & il a l'intelligence trop pure & la raison trop éclairée, pour faillir au prix qu'il leur doit assigner, & au rang où il les doit mettre. Il est magnifique, & despende avec esclat, non pas à cause que naturellement il n'estime point les richesses, & qu'il n'a jamais adoré cet Idole de la cour, & ces basses faveurs de la fortune ; mais à cause que la prudence lui ordonne ainsi, & d'autant que les occasions & sa dignité le requierent. Il ne fait pas pourtant de cette pompeuse dispensation, & de ce superbe usage des richesses, qui n'est que pour la monstre & pour le dehors ; la base de son honneur, ni le fondement de sa gloire. Il sçait que tous les prodigues ont plus de volonté pour despendre que lui : & qu'on a quelquefois veu dans les grands Estats des voleurs publics,

plices, qui ont eu plus de puissance. Mais pour cette autre occupation, qui est l'amour des grands courages: qui est l'ornement des annales & des histoires, & qui a fait la pluspart des Dieux que les anciens ont adorez: il a apporté une grande contention de corps & d'esprit, & n'a rien oublié pour y réussir. Il est vrai qu'il a eu les principes qui viennent avec un bon sang, & avec une naissance illustre. Il est vrai que sa raison & les lumieres de son esprit, ont acheué cette disposition à toute sorte de bien, que la nature lui a infuse.

Nonobstant cela il faut avouer, qu'il suiivoit une profession de vie qui eust retenu ces genereuses inclinations, & empesché ces semences d'esclore; si l'amour qu'il portoit au Roy, & les necessitez de sa patrie ne les eussent excitées. Mais il aimoit trop son maistre, pour demeurer dans le calme tandis qu'il estoit dans l'agitation, & il estoit trop sensible aux maux de la France, pour ne donner que ses conseils à son secours, & pour laisser appliquer les remedes à d'autres mains que les siennes. Les choses qui ont esté faites aux guerres où il a assisté sont incroyables, & la posterité aura bien de la peine à se persuader les merveilles qui sont arrivées de nostre temps. Mais il faut confesser encore, qu'en ces occasions il n'a pas seulement contribué son courage & la force de son ame: il y a encore meslé cet Art secret, & cette adresse imperceptible, qui est le dernier degré de la science civile, & la consommation du ministre. Et comme la rencontre de deux astres de qualité differente, produit ça bas des effects qui ne viendroient point sans ce meslange,

&

& sans cette confusion de vertus. Il est certain aussi que l'industrie que Monsieur le Cardinal a adioustée à la puissance, a avancé les victoires du Roy, & qu'elle les a rendus faciles : elle a amolli les cœurs, qu'on eust bien eu de la peine à rompre : elle a ouvert les portes des villes, où il eust esté malaisé d'entrer par les bresches : elle a espargné un sang qui n'estoit point à mespriser, & une infinité de vies qui n'ont pas esté inutiles à l'Estat.

Que n'a fait cet Art au milieu de la paix, & dans le repos des affaires ? combien de desseins qui eussent esté fatals à la France, ont esté estouffez en leur conception ? combien d'orages divertis, lors que la matiere commençoit à s'amasser ? & combien de mauvaises volontez sont demeurées steriles pour avoir esté prevenuees ? Et au dehors & parmi nos voisins, ce mesme Art n'a-il pas fait sentir sa vertu & son influence ? il a fait que les subtilitez de l'Italie ne nous ont point nuy : que les artifices d'Espagne ne nous ont point surpris, & que nous avons surmonté la prudence des estrangers, aussi bien que leurs forces. Ce Prince de delà les monts, qui a tant vescu & regné si long téps : qui avoit tousiours réparé sa foiblesse avec ses ruses & avec son courage, & trompe si souvent la fortune qui avoit fait dessein de le perdre ; a eu ce desplaisir de voir desfaire ses charmes, dissiper ses fineses, & renverser sur lui mesme tout ce qu'une experience de plus de cinquante ans & la vivacité de son esprit, lui avoient fourni d'inventions pour nous nuire. Les Espagnols qui ont tousiours tât de moiés pour arriyer à leurs fins ; qui

ren-

tendent des pieges si subtils & si invisibles, pour attraper les autres nations: & qui ont souvent achevé dans les traitez, les desseins qu'ils avoient commencez à la guerre; ont esté estonnez d'avoir trouvé un homme aussi fin qu'eux: & comme les avaricieux croient perdre tout ce qu'ils ne gagnent pas; ils se sont plains d'avoir esté trompez, lors qu'ils ont veu que nous sçavions nous empescher de l'estre par eux.

DISCOURS XIII.

Qu'il importe qu'un Ministre soit sçavant.

Puis que cet Art sombre dont nous venons de parler, est si utile aux Estats, & fait quelquefois des coups si estranges: puis que ses influences occultes sont si puissantes: puis que sa vertu secrette est si vive; Voions un peu de quelles sources il decoule, & de quelles forces il s'accompagne. Il n'y a point de doute que pour ceci, comme pour toutes les grandes choses; il faut avoir la naissance heureuse: il faut avoir esté regardé favorablement des astres, il faut que la nature soit pour nous. Autrement c'est se travailler en vain, si elle nous est contraire: c'est bastir sans fondement: c'est semer sur les rochers, ou tout au plus c'est aller contre le fil d'une riviere rapide.

Après les dispositions que la nature donne, & les biens de la naissance; il y a deux choses qui aident à acquerir cet Art, & qui lui apportent sa dernière forme, ce sont la science & l'experience. Nous avons traité de ces choses aux premiers discours de ce livre. Mais d'autant que la premiere est d'ordinaire trop estimée par ceux à qui elle ne sert que d'un meuble

meuble inutile & d'un ornement superflu, & qu'elle est quelquefois trop negligée de ceux-là, qui ont grand interest de s'en pourvoir : qui n'ont point de mouvement qui n'ait une suite publique: qui n'ont point de passion qui ne soit fatale à tout un Estat, & de qui les fautes ressemblent aux desreglemens du Soleil, qui confondent l'harmonie du monde, & alterent toute la nature; il ne sera pas hors de propos, outre ce qui en a esté dit ailleurs de la sonner icy un peu, & de la retirer du mespris où quelques uns la veulent mettre.

Les anciens Romains, de qui la moindre louange est de n'avoir esté imitez de nulle autre nation: ceux qui devoient gouverner la Republique qui commandoit à toute la terre: ceux qui devoient conduire les armées & dompter les peuples libres; se rendoient auditeurs des Rethoriciens & disciples des Philosophes. Et bien qu'aux premiers siècles, & en l'âge d'or de cette Republique, l'estude des sciences n'eust pas seulement esté cognu, & que les hommes de ce temps ne fussent instruits que par la nature, & n'eussent point d'autres preceptes de bien vivre & de bien faire, que les exemples de leurs predecesseurs & de leurs concitoiens: bien que le vieux Caton, qui a merité toutes les louanges d'un homme qui est né pour le bien des autres: qui a obtenu en son país tous les honneurs de la paix & de la guerre: qui a fait douter s'il estoit meilleur citoien, ou grand Capitaine; sensible avoir esté ennemi des gens de lettre, le jugement pourtant d'un seul homme, ni le consentement d'un peu de siècles; ne sont pas toujours infailibles, ni la souveraine regle de la verité des choses.

11

Il est vrai qu'il y a des cognoissances si superflues, & des occupations d'esprit si frivoles; que la perte du temps est le moindre mal qu'on fait quand on s'y addonne: qui n'amusent pas seulement, mais qui corrompent: qui destournent de l'action: qui dissipent les forces de l'ame; qui la remplissent d'habitudes molles, & constituent quelquefois l'homme en une impuissance de profiter au public, & d'estre utiles à soymesme. Et ce sont ces cognoissances, dont Caton vouloit sans doute diuertir la ieunesse Romaine. Car pour les autres qui forment l'entendement, & affinent la prudence: qui temperent les mœurs, & reglent les devoirs de la vie: qui fortifient le courage & allument le desir de la gloire; ie pense qu'il n'eust pas consenti qu'en les eust bannies de Rome, si elles y eussent esté enseignées. Il n'en eust pas chassé les Socrates, les Platons, les Aristotes, & les autres maistres du genre humain, comme il avoit fait les orateurs Grecs. Il eust sceu que de leur eschole estoient sortis les Epaminondas, les Xenophons, & les Alexandres: Il eust sceu que les Republiques les appelloient pour estre reformées, & que les Tyrans mesmes les envoioient querir pour asseurer leur domination, & pour rendre legitime la continuation d'une puissance, dont le commencement avoit esté injuste.

Que si les siecles ont quelquefois porté de grands hommes & pour la paix & pour la guerre, qui sont devenus tels sans l'aide des sciences, & sans la lumiere de la Philosophie: si les Gots n'ont peu souffrir chez-eux l'exercice des lettres: si quelque Empereur Payen a jugé

jugé qu'il estoit expedient pour oster le cœur aux Chrestiens, de leur laisser ce morne amusement, & cette occupation languissante; & si Louys XI. n'a point voulu que son fils apprist que cinq ou six paroles latines, qui croioit enfermer tout le secret du gouvernement, & comprendre toute la substance de cet Art. Quant aux premiers, il faut confesser que ce sont des efforts que la nature fait, & que la fortune favorise: que ce sont des hommes qui ont eu le sens commun fort bon, & le courage extremement releué, & qui se sont perfectionez dans l'usage des affaires, & au maniment des guerres qu'ils ont gouvernées. Tels ont esté les Marius, les Tamexlanes, & les premiers Romains, dont nous avons parlé cy dessus. Mais il faut avouer que s'ils eussent aiousté l'estude à ces riches dons de nature, & si la Philosophie eust purifié leur esprit; que leur vertu eust esté plus belle, & leur gloire plus nette: qu'elle n'eust pas esté tachée de quantité de deffauts, cōme elle la esté, & que leur vaillance qui fust si haute & si heureuse en leur jeunesse, pour avoir eu sa racine dās le corps, ne fust point descheuë en la vieillesse, ni ne s'en fust pas allée avec l'âge cōme il est arrivé à quelques-uns.

Que si la santé de la Republique s'est altérée lors que les sciences ont davantage fleuri à Rome & si elle est tombée en un temps, où ses Capitaines estoient Philosophes; il ne faut point pour cela en accuser la Philosophie: il ne faut point condamner une innocente, ni croire que celle qui ne travaille qu'à temperer les passions, & à purger l'ame de ses taches & de ses foiblesses; ait infus ce violent desir de dominer, & cette immodérée ambition.

tion, qui n'apeu estre retenuë ni par les inclinations du sang, ni par l'amour de la patrie. Ce grand dereglement donc a procedé du temperament de certains esprits, qui apres avoir long temps commandé dans les provinces, & donné des loix aux peuples; n'ont peu se reduire dans l'egalité & dans l'obeissance ciuile, ni souffrir des compagnons & des maistres. Outre que tandis que les Romains estoient occupez au dehors, & que les ennemis estrangers leur donnoient de l'exercice; ils ne songeoient aussi qu'à subiuguer, ou à se defendre. Mais depuis que tout a cedé à leur vertu, ou s'est soumis à leur puissance: qu'avec la conqueste du monde, les richesses de toutes les nations sont venuës à Rome: que les grands se sont faits quantité de creatures & de partisans au milieu de la ville, & dans les provinces: que la profusion & le luxe ont deuoré les meilleures, & que le changement de l'Estat a fait esperer du changement en la fortune de ceux à qui il ne pouvoit arriuer pis, que leur condition presente; il ne faut point s'estonner des desordres qui sont arriuez: il ne faut point trouver estrange, si des factions se sont eslevées, où l'ambition estoit si ardente: si l'on a desiré la nouveauté, où il y avoit tant de pauvreté & tant de richesses, & si la ruine de l'un des partis a esté suivie de celle de l'Estat, où la puissance qui estoit partagée est deuenue absolue par la victoire.

Quant aux seconds, on peut leur accorder que pour la seule fonction des soldats, il n'importeroit point qu'ils eussent du sçavoir & de l'estude: & il est vray que ces qualitez qui en-

enflent d'ordinaire l'esprit, & le font desborder; affoiblissent l'obeïssance qui leur est nécessaire, & les rendent moins dociles au commandement, principalement s'ils n'ont vne grande opinion de leurs chefs, ce qu'ils ont peu souvent, à cause qu'ils en ont trop d'eux-mesmes. Outre cela la presumption qui leur vient de ces petits avantages que l'estude leur donne sur ceux qui n'en ont pas; fait qu'ils ne s'exposent pas volontiers qu'aux occasions esclatantes, & qu'ils negligent de s'appliquer aux factions basses & petites, qui sont bien souvent vn grand acheminemet pour les grandes executions, & pour obtenir la victoire. C'est pour quoi Ludouic Sforce, celui qui par son ambition renuersa le repos del'Italie, & ouvrit la porte aux estrangers qui l'ont du depuis subiuguée, disoit, *qu'un bel esprit estoit vne mauuaise condtion à vn soldat, & qu'il ne receuoit pas aisement à son service ceux qui s'en picquoient.* Il est vrai aussi qu'il importeroit infiniment aux Estats qui sont obligez d'entretientir de grandes armées, & qui sont ialoux de la reputation du commerce, sans lequel ils deuient pauures, & le reuenu du Prince deperit; qu'il n'y eust point un si grand nombre de gens d'estude, comme on voit en France. Cette dereglee quantité d'hommes qui se jettent dans l'Eglise, ou dans l'exercice de la iustice, est cause qu'elle ne peut plus mettre sur pied ces formidables armées qu'elle faisoit autrefois, & que plusieurs qui deniendroient bons marchands, & feroient fleurir leurs familles s'ils estoient nourris au commerce; les ruinent ou incommode pour devenir

mauvais Docteurs, & membres ou dangereux, ou inutiles de la Justice.

Pour ce qui est de Louys XI. il s'en faut bien que son opinion comprenne tout le devoir d'un Prince, & toute la science du gouvernement. Elle n'en fait qu'une bien petite & dangereuse partie, & il y a des maximes plus nobles pour regner, & des principes plus releuez que la dissimulation. Aussi certes les semences du bien qui estoient en son fils, demeurèrent imparfaites pour n'estre pas cultivées: Son courage qui estoit ardent eust faute de regle & de conduite, & son esprit n'eust pas assez de force pour resister à la corruption de ceux qui l'environnoient, & aux desseins de ses Ministres qui ruinerent ses affaires pour faire les leurs.

DISCOURS XIV.

Qu'il importe qu'un Ministre soit eloquent.

C'Est ce que j'ay voulu dire en passant pour la defense des lettres, qui aident à former l'art d'un Ministre, & servent quelquefois de guide & de flambeau à ceux qui ont à marcher souvent parmi les tenebres, & entre les precipices. Il reste à dire un mot d'Eloquence: qui est comme la main de cet Art, & l'instrument avec lequel il entre dans les cœurs: il remue les passions: il donne aux choses la forme qui lui plaist, & se rend maître des hommes & des affaires. C'est une qualité d'une profession incomparable: qui veut toutes les faveurs que la nature peut faire à un corps, & à un esprit: tout l'achèvement que le travail & l'industrie leur reuvent

apporter, & tout ce qu'aïouſtent de bon l'uſage & l'experience. Elle eſt au reſte ſi pleine de gloire, qu'elle n'eſt jamais expoſée au meſpris, comme ſont quelquefois les ſciences: elle ſe fait craindre ſi elle ne ſe fait aimer: elle a des foudres auſſi bien que des couronnes: elle regne par tout, & juſques-là, qu'elle entreprend de changer l'ordre de la providence, & d'oſter l'uſage de la liberté, aux cauſes à qui Dieu l'a donnée.

Cette qualité donc, qui ne peut eſtre parfaite ni en ſa véritable dignité, ſans la vertu & ſans la Philoſophie; eſt digne des ſoins d'un Miniſtre. Elle orne merveilleuſement la paix, & eſt de grand ſervice en temps de guerre. C'eſt par elle que les anciens Orateurs ont protégé l'innocence des particuliers, & défendu les provinces opprimées: C'eſt par elle qu'ils ont quelquefois empêché la cheute des Eſtats, & diſſipé les conjurations qui leur ſont fatales, c'eſt par elle que Cicéron a mérité des honneurs, qu'il préfère aux triomphes des conquérans, & c'eſt par elle qu'il prétend avoir rang parmi les fondateurs, & parmi les reſtaurateurs de la première république du monde. C'eſt elle qui a ſouvent aſſeuré les victoires qui eſtoient douteuſes: qui a rendu le courage aux ſoldats qui l'avoient perdu; qui leur a jetté dans l'ame le feu & la hardieſſe, & contraint la fortune de favoriſer ceux qui vouloient mourir ou vaincre. Et ſans parler de Xenophon, de Céſar, & des plus grands Capitaines de l'antiquité; qui s'eſt acquiſe dans les ſiècles modernes, une plus haute & plus pure réputation que Scanderberg, que le grand Capitaine, & que Gaſton de Foix: &

n'est il pas vrai que ces trois grand hommes ont tousiours commencé à preparer la victoire par le discours & par la persuasion qu'ils ont par apres acheuée par la conduite, & par la vaillance.

En effet ce n'est pas une petite faveur que Dieu a faite à l'ame raisonnable, de la rendre capable de communiquer ses pensées, & mettre au jour ses affections : & ce n'est pas un present d'un prix ordinaire, que le parler, avec lequel elle peut faire part de ses biens : elle peut donner sans rien perdre, & enrichir sans devenir pauvre Elle peut faire voir hors d'elle les thresors qu'elle a en elle-mesme : les lumieres qui l'embellissent, & ces admirables representations, dont elle est, & le Peintre & le tableau tout ensemble. Et c'est pour cela Principalement qu'elle a receu un don si exquis. Car pour le seul besoin du corps, & pour les simples necessitez de la vie animale ; il y a de l'apparence que la nature se fust contentée de lui laisser certains signes, & quelques mouvemens extérieurs pour les exprimer, comme elle a fait aux bestes & aux petits enfans. Mais comme la santé d'elle-mesme est un bien sombre & qui ne se sent presque point, si la volupré ne l'anime, & si le plaisir ne la viuifie : ainsi la dignité de la parole demeure incognue, si elle n'a des graces qui l'accompagnent, & si elle ne se produit avec pompe. Il semble que la raison se desdaigne de sortir au dehors, si elle n'est parée : qu'elle n'ait point de force si elle n'a des attraitz : & qu'elle affecte d'estre agreable, afin qu'elle soit salutaire. Et c'est l'Eloquence, & cette divine faculté dont nous par-

parlons, qui l'aiuste ainsi & la pare : c'est elle qui lui fournit les fleurs & les ornemens: c'est elle qui fait que l'autre n'apporte pas seulement de la lumiere pour se faire comprendre, mais qu'elle excite encore de l'amour pour se faire suivre.

Je ne parlerai pas icy du sçavoir de Monsieur le Cardinal, ni de cette merveille, qu'ayant donné tant de temps à l'action, & à la direction des affaires publiques; d'où il lui en est resté pour l'estude, & pour s'acquérir cette generale cognoissance qu'il a de toutes les bonnes choses. Ce seroit aussi mal cognoistre ses forces, ou la dignité, de son sujet; que de vouloir parler de son Eloquence: ce seroit chercher de la lumiere pour le Soleil, que d'entreprendre de publier cette divine faculté, qui est tous les jours admirée dans le conseil: qui a tant paru dans les assemblées, qui a rendu de si grands services à la France, & qui a si souvent fait triompher par sa bouche & par sa plume, les veritez Chrestiennes. Elle est telle, & son ame en est si fort imbuë, que comme il y a des endroits sur la terre, où elle ne tire rien de son sein qui ne soit parfumé & odoriferant. De mesme il n'est pas justes aux discours familiers, & aux entretiens les plus ordinaires de Monsieur le Cardinal, qui ne portent quelque teinture, & ne ressentent la vertu de cette excellente qualité.

DISCOURS XV.

Que le conseil du Prince doit estre de peu de personnes.

IL importe que le Conseil du Prince soit réduit à peu de testes, pourveu qu'elles soient bien choisies, & que le nombre ne soit pas la marque de sa dignité: mais le merite & la vertu des Conseillers. *L'unité* est la dernière mesure de la perfection des choses, & le premier de tous les Estres est plus simple que nul des autres. Cet Estre est Dieu mesme, qui sans souffrir diuision de parties ni meslange de qualitez est infiniment parfait au dedans, & infiniment actif au dehors: & qui par une puissance infiniment pure, & infiniment simple, & sans l'adionction de nulle vertu estrangere, a produit les merveilles que nous voions, & cette diuersité de suiets, quise ioignent pour faire le monde. Et hors de lui les natures les plus nobles & plus excellentes, sont les moins composées & les plus indiuisibles, & nous glorifions bien plus d'auoir une veuë qui n'est point limitée en l'estenduë de ses obiets, & qui peut cognoistre toutes les couleurs de la nature, & les figures de tous les corps; que si nous auions autant de veuës, que les obiets visibles sont diuers, & qu'il y a de couleurs différentes en la nature.

Ainsy s'il estoit permis de faire de beaux songes, & des souhaits magnifiques: il seroit à desirer qu'un Prince fust lui-mesme tout son conseil: qu'il fust le seul directeur de ses affaires: qu'il fust la seule intelligence qui leur donnast le mouuement, & qu'il n'y eust que
lui

lui seul qui touchast au timon, & qui maniaſt le ſceptre. Mais dautant qu'un tel Prince ne s'eſt iamaſ veu, & que l'idée en eſt demeurée dans la teſte de Xenophon: que l'hiſtoire ne nous en propoſe point de ſemblable: que l'imperfection des choſes humaines ne le ſouffre pas, & que celui qui ſevantoit, que ſon cheual le portoit avec tout ſon conſeil: [*Loyz XI.*] a quelquefois fait des fautes ſi énormes, & des cheutes ſi lourdes que tout le monde ſçait; le Prince doit pour le moins faire en ſorte que ſa puiffance ne ſoit point vaguesquelle ne s'eſpande pas, & qu'elle ſe reſtreigne à peu de perſonnes, afin qu'elle ſoit plus active & plus abſoluë, & ait vne operation plus prompte & plus efficace. Mais afin que la bonté de cet ordre paroiffe mieux, & que les avantages qui en reuiennent à l'Eſtat où il s'oſerue, ſoient plus ſenſibles; il ne ſera pas hors de propos de le monſtrer par la comparaison des autres formes de gouvernement qui ſont plus deſunies, & où l'autorité de reſoudre les affaires, eſt plus diſſuſe. Auſſi bien les choſes du monde ne paroiffent gueres que par l'oppoſition: l'ombre y viuiſe les couleurs & la lumière: la guerifſon y eſt plus agreable que la ſanté: & il n'y a pas de biẽ qui ne perdit la moitié de ſon iuſte prix, s'il n'y avoit point de mal qui lui fuſt contraire. Je dirai d'oc un mot dans le ſujet que ie traite, de la Republiq; de Veniſe, de celle des Suiſſes, & du gouvernement des Polaques, qui eſt une eſpece mixte, & cõpoſée d'Ariſtocratie, & de la Roiauté.

Je penſe qu'il n'y euſt jamaſ de Republique fondée avec tant de ſageſſe, ni qui euſt des ordres plus propres pour arriver à

la fin de la vie civile , qui est la felicité des habirans que celle de Venise. Ce n'est pas qu'il n'y en ait eu qui ont fait plus de bruit dans le monde , & dont l'Empire a esté plus diffus , & la domination plus superbe. Mais comme les corps les plus grands & de taille plus avantageuse ; ne sont pas tousiours les plus sains : & comme les bastimens les plus vastes , ne sont pas tousiours les plus fermes ; Demesme il ne faut pas iuger du bon-heur d'un Estat , & de la bonté de son temperament , par l'estenduë du païs qu'il occupe , & par les grands espaces de terre & de mer qu'il embrasse. Aussi qui considerera la durée de la Republique de Venise , & son repos de douze cens ans : qui verra qu'elle n'a iamais esté puissamment agitée au dedans , & n'a senti qu'une bien legere sedition intestine ; iugera facilement qu'elle a eu ses parties nobles bien saines , & que ses fondemens ont esté fort profonds & fort solides . Et bien que depuis quelque temps il semble que ses forces diminuent , que son embonpoint se passe , & que la violence de quelque cause estrangere , ait terni la fraischeur de son visage ; il n'y a pas dequoi s'estonner. & ce n'est pas grand merueille que la vieillesse apporte des rides : que ce qui est mortel soit quelquefois malade : que le fort fasse outrage au foible , & que la prudence ne soit pas tousiours maistresse de la fortune , ni les bons euenemens des suiets necessaires des bons conseils.

Quoi que cela soit ainsi , il ya pourtant quelque chose à desirer en la façon de traiter & de resoudre les affaires de cette Republique,

bligue, & c'est un grand mal-heur pour elle, qu'il faille qu'elles soient promenées par tant d'assemblées comme elles sont, & passent par tant de testes dont le Senat est composé. Le secret qui n'est i jamais fort seurement dans la multitude; a bien de la peine à s'y garder: longueur y est inevitable, & bien souvent la fortune s'enfuit, & les bonnes occasions eschappent; pendant qu'on s'amuse à delibérer, & auparavant qu'on ait pris parti. Autrefois aux affaires qui perssoient, & où la vitesse estoit requise & le secret extraordinairement necessaire; elles estoient traitées & resoluës au conseil, qu'ils appellent de dix, avec la mesme force & avec la mesme autorité, quedans le Senat. Mais ils ont jugé du depuis, que cette supreme autorité attribuée a dix personnes, aux choses qui regardent tout l'Estat; estoit d'une consequence trop dangereuse, & que cet ordre pourroit enfin par l'ambition & par les artifices des particuliers, degenerer en une pure Aristocratie, & corrompre l'essence de leur gouvernement, qui est meslée des trois autres.

Par là on peut voir, que c'est la fatalité des choses humaines, que le bien ne vient pas qu'en la compagnie de quelque mal, & qu'il n'y ait rien de si accompli, qui ne soit gâté en quelque partie. De tant de sortes de gouvernemens sous lesquels le monde roule, les plus excellentes ne sont pas exemptes de taches. Ce n'est pas que ceux qui les ont inventées, n'ayent preveu ces inconveniens: mais ils n'ont peu faire mieux, ni apporter du remede, où il n'y en avoit point du tout. La prudence n'est pas si souvent occupée à choi-

fir les plus grands biens, qu'à euter les plus grands maux: Et comme nous voions en la composition du corps humain, qu'il y a fort peu de parties qui soient capables de plaisir, & se laissent toucher aux objets agreables, & qu'au contraire, il n'y en a point qui ne soit exposée à douleur, & à des sentimens aigres: De mesme il arrive, qu'en toutes les autres choses, le mal entre par plus d'endroits que le bien, & trouve plus de lieux où faire son impression, & exercer sa violence. Si cela se voit par toute la nature, & si c'est une experience qui passe mesme jusqu'aux bestes; on ne doit pas trouver estrange, si en une chose si meslée & si confuse comme sont les Estats, & où entrent des caprices si differens & des inclinations si bizarres; on n'y rencontre pas le bien tout pur ni la perfection qui ne soit alterée de quelque vice. Passons outre. 1

Quant à la Republique des Suisses, c'est un'espece de gouvernement fort detachée & en quelque façon tumultuaire. Le lien qui la serre n'est gueres plus fort, que celui qui joint les ligues, & il n'y a que cette difference, que celle-cy ne font d'ordinaire que passer, & n'ont point de causa durable: qu'elles ne sont bonnes que pour repousser un mal qui est desia arrivé à quelqu'un des confederez, & qui menace les autres: ou pour prevenir quelque orage, & l'inondation prochaine de quelque grande puissance. Mais dès que le danger a cessé, ou que l'oppression est ostée: elles tombent d'elles mesmes, & s'esleignent à faute d'aliment & de matiere. De cela i'en traiterai fort au long en la seconde partie de cet ouvrage. Mais l'union des Suisses ne peut perir

fir ni se dissoudre, que par une violence qui
 vien ne de dehors. Elle a un fondement eter-
 nel, qui est la jalousie de la liberté: & bien
 qu'ils n'habitent presque que des rochers, &
 que la pauvreté ne sorte point de chez-eux;
 ils ne voudroient pas pour cela changer leur
 condition: ils ne la trouvent pas si laide, qu'elle
 ne leur donne bien fort de l'amour: & ils
 croient que l'opulence que la nature a refusée
 à leur país, est largement réparée par l'inde-
 pendance où ils se sont mis, & par la franchise
 sous laquelle ils vivent.

Leur police donc qui est plus esloignée de
 l'unité, que celle des Venitiens, est par conse-
 quent plus imparfaite, & a des incommoditez
 plus grandes. Le secret ne se trouve point dās
 leurs Dietes: la convocation s'en fait avec une
 longueur extreme: les resolutions ne s'y pren-
 nent que fort tard: & outre le vice qui est cō-
 mun à toutes les assembles, de disputer beau-
 coup, & de conclure peu; il est certain que la
 diversité des Religions, dont ils sont mainte-
 nant travaillez; fait que quand les Dietes sont
 de tous les cantons; on y apporte des interets
 plus contraires, & des passions plus opinia-
 stres, qu'on ne faisoit auparavant. Aussi aon
 veu, & nous en avons fait de facheuses expe-
 riences; que quand nous ne cognoissons pas
 assez nos forces, & que nostre Infanterie n'e-
 stoit presque composée que de Suisses; que les
 levées s'en faisoient si lentement & arrivo-
 ient si tard; que bien souvent nous avions
 manqué de belles occasions, ou reçu de no-
 tables playes, auparavant que nous fussions
 en estat de resister, ou d'entreprendre. Et
 c'est une des raisons qui obligerent Fran-

çois I. à establir les legions dans les Provinces, pour avoir tousiours prest un corps d'armée d'Infanterie Françoisé, & ne dependre pas, quand il voudroit armer, de l'humeur de cette pesante nation, & des caprices d'un peuple si brutal & si mercenaire.

Le gouvernement de Pologne n'est pas une pure Monarchie, comme i'ay dit, mais une espece mixte, & composée d'Aristocratie, & de Roiauté. Le Roy ne peut rien deliberer ni rien entreprendre, soit pour la paix, soit pour la guerre, sans l'assemblée des nobles. Cette procedure est suiète à mille inconveniens, & à cause de la longueur qu'elle traîne; il est pour le moins certain, qu'elle ne peut jamais recevoir les desseins, dont le succez depend de la promptitude, & l'execution doit surprendre & estre soudaine, afin qu'elle soit heureuse. Elle est ennemie du secret, qui est si nécessaire pour conduire seurement toute sorte d'entreprises. Elle donne moyen aux ennemis ou d'user de preventiõ, ou d'attendre avec avantage, & de se preparer contre la tempeste qu'il voient venir, & qui gronde & fait du bruit, auparavant qu'elle esclate. Il n'est rien de si aisé que d'y glisser la corruption & le schisme, & il n'est pas possible que dans un amas si nombreux & si irregulier comme sont ces assemblées; toutes les parties en soient saines & inalterables, & que tous les membres conspirant au bien general du corps qu'ils composent. En un mot il ne faut rien attendre de grand & d'extraordinaire de cette sorte de police, & les Polques ne doivent pas songer aux conquestes, ni à estendre par la guerre les limites de leur païs

païs, tant qu'ils se gouverneront de la sorte. Au contraire ils ont souvent fait de grandes pertes, & receu de notables outrages du Turc, des Moscouites, & particulièrement des Tartares, avant qu'ils ayent assemblé leurs forces pour les repousser, & pour en combattre la retraite: & si la nature, ou plustost la corruption du genre humain, n'avoit suscité d'autres voleurs qu'on appelle Cosaques, ils souffriroient encor davantage des invasions & des soudaines entreprises des derniers. Mais il semble que ceux-cy en soient le contrepoison & le remede, & ils leur rendent souvent le change, & courent avec ruine & avec desolation dans leur país, & jusques dans celui du Turc qui les protege.

Quoi que cela soit ainsi, & que cette police ait des taches si remarquables; il seroit pourtant difficile de la reformer. L'inclination naturelle que les peuples du Septentrion ont à la liberté, y feroit une grande resistance, & ie ne pense pas qu'il y eust du bien, que l'autorité absolüe & independante du Roy peut promettre aux Polagues, qui esgalast en leur opinion le plaisir & l'utilité qu'ils trouvent à estre au dessus de lui: à se faire justice eux-mesmes: pourvoir par leurs propres mains aux maux qui les blessent, & en un mot à goustier de la souveraineté & de la puissance absolüe. A parler sainement, il y a des precipices de quelque costé qu'on regarde, & l'une & l'autre de ces deux extremitéz est suivie de ces biens & de ses maux, & a ses fleurs & ses espines. Et comme le gouvernement Aristocratique & mixte, est un frein aux Princes qui voudroient abuser de leur auto-
rité

rité & les empesche de desborder ; il est vrai aussi, que quand ils ont l'intelligence bonne & la volonté droite ; la condition de leurs sujets est meilleure qu'elle ne seroit autrement, & que les affaires de l'Estat prennent un air plus heureux , & un cours plus salutaire. Tout pourtant bien examine , le meilleur est que chacun viue conformément aux loix & aux coustumes du pais où il se trouve , qu'il aime la forme de gouvernement qui y est établie : qu'il suive la police qui y est en usage , & s' imagine que peut estre le pire de tous les maux qu'on y puisse introduire , est le changement , qui n'entre guere jamais sans violence , & qui arrache presque tousiours ce qu'il veut oster de sa place.

LIVRE SECOND.

DISCOURS I.

Qu'un parfait Ministre doit estre propre pour le conseil & pour l'execution & qu'il doit avoir un pouvoir fort libre , particulièrement à la guerre.

IL est certain qu'une seule qualité ne fait pas la perfection du ministere , & qu'elle a besoin pour se former d'un grand nombre d'habitudes extrêmement relevées. Son origine est cette lumiere de l'ame , & cette production de l'entendement , qui s'appelle Prudence. Mais comme la lumiere du Soleil

leil est une qualité generale, & qui ne produi-
 roit rien toute seule : De mesme la prudence
 a besoin de plusieurs autres vertus pour exe-
 cuter ses ordres & pour mettre en œuvre ses
 deliberations. Et derechef comme ces vertus
 ont besoin de sa clarté & de son influence,
 pour cognoistre l'obiet où elles doiuent u-
 ser, & qu'elles doivent poursuivre. Aussi pa-
 reillement la prudence s'affine par l'exercice
 de ces vertus, & les troubles & les nuages que
 l'imperfection du discours humain laisse; s'a-
 chevent d'oster & de s'esclaircir par l'experi-
 ence. Ce n'est pas qu'il soit necessaire que ce-
 lui qui delibere, execute tousiours : que celui
 qui a la teste bien saine, ait encor les bras ro-
 bustes, ni que celui qui a la prudence, ait tou-
 tes les vertus requises à l'action. Il suffit qu'
 elle les guide & les esclaire, en quelque sujet
 qu'elles se trouvent, & sur quelque matiere
 qu'elles s'occupent. Mais comme l'artisan
 iuge bien mieux de l'ouvrage de son imagina-
 tion quand il devient l'œuvre de ses mains,
 & de l'excellence de son idée, lors qu'il la
 void sur la toille ou sur le marbre. De mesme
 la prudence s'assure bien davantage de la
 bonté de ses jugemens, par les effects qui en
 reüssissent, que par le simple discours qui les
 precede, & par la seule agitation de la raison
 qui vadevant, Et c'est à mon avis de cette
 prudence parfaite & que l'usage a achevée,
 qu'il faut entendre Aristote, lors qu'il dit,
*Qu'il n'y a point de veritable prudence, sans
 les autres vertus morales.*

Il est vrai que quand ces vertus se rencon-
 trent en sa compagnie : quand elles habi-
 tent ensemble : quand elles sortent d'un
 prin-

principe commun & d'une mesme racine; leur conduite en est plus seure & plus heureuse: la prudence est plus attentive sur leur besogne: elle les gouverne avec plus de docilité, & les illuminant sans cesse, les garantit plus aisement des embusches de la fortune, & des inconveniens inopinez que le temps aporte. C'est pourquoy à la guerre on doit tousiours commettre l'execution d'une entreprise à celuy qui l'a proposée, pourveu qu'il en soit capable. Car en cela il est excité à bien faire & par la gloire du succez, & par la jalousie de son opinion, qui est une passion violente & imperieuse: & qui s'eslevant pour defendre l'honneur de la plus noble & plus relevée faculté de l'ame, qui est le jugement; ne relasche gueres jamais de sa contention & de sa poursuite. Comme aussi il ne fait pas fort seur de mettre l'execution d'un dessein, entre les mains de ceux qui ont opiné au contraire: qui seront tousiours lents dans l'action: qui n'y apporteront que le moitié d'eux mesmes: qui n'auront que des mouvemens languissans, & conformes aux passions qui les esbranlent, qui sont l'irresolution & la desffiance, & qui ont dequoy se consoler dans le malheur del'evenement, par la verité de la prediſtion qu'ils en ont faite, & par la reputation de sagesse & de prevoiance qu'ils se sont acquise.

Quoi que cela soit ainsi, & que ce soit une meilleure chose, que celuy qui est capable de resoudre, soit capable d'executer; C'est pourtant une rencontre qui est fort rare parmi les hommes. Et comme il y a fort peu d'endroits sur la terre, qui produisent tout ce qui
regar-

regarde le plaisir des sens & la necessité de la vie; de mesme il y a fort peu d'ames, qui ayent toutes les vertus qui sont propres au gouvernement, & il semble que la loi de l'humaine société, aussi bien que celle de la nature, veuille qu'il y ait de la dependance parmi les esprits, comme il y a du commerce & de la communication entre les divers païs & les différentes contrées du monde. Ainsi la froideur de Parmenion temperoit la hardiesse d'Alexandre: Ainsi la sagesse de Cyneas retenoit le courage de Pyrrhus: Ainsi Scipion suivoit les ordres de Lelius, & Auguste avoit trouvé un temperament de la prudence de Mecenas & de la vaillance d'Agrippa, auquel rien n'estoit impossible.

C'est pourquoy un Ministre qui a toutes ces perfections, doit estre infiniment cher au Prince: l'Estat le doit reverer comme une personne extraordinaire, & les vertus qui estans separées ne laissent pas d'avoir leur prix, & d'estre dignes d'estime; meritent bien quelque nouveau culte, & une veneration particuliere, lors qu'elles se joignent en un seul sujet pour le bien general du monde. Pour le moins il est certain qu'on evite par là les maux qui suivent la trop grande diversité d'emplois. Ceux qui les soustiennent conspirent rarement à un mesme dessein: la concorde se trouve fort peu parmi eux, si ce n'est peut-estre au visage & aux paroles, à cause que le cœur est lasche ou interessé, & la jalousie y est d'autant plus ardente: qu'elle se propose la possession d'un si grand bien, comme est la faveur du Prince, & la puissance d'un Estat. Ceux qui sont seulement pour le conseil, &
dont

dont la vertu ne paroist que dans le cabinet, rendent tousiours à la paix quelque honteuse qu'elle puisse estre. C'est alors que veritablement ils regnent: que toute autre grandeur s'humilie sous la leur, & qu'ils voient à leurs pieds la gloire des armes, & les couronnes des victorieux. Au contraire ils dechésent durant la guerre, & leur autorité decline en cette turbulente saison. Ils sont offusquez par une profession qui a plus de pompe & de lumiere que la leur, & d'autant que ceux qui sont appelez pour y commander, sont d'ordinaire des personnes rares; elle leur donne bien fort de la jalousie, & ils apprehendent qu'ils ne gagnent l'ascendant sur l'esprit du maistre, & ne prennent trop de racine dans ses inclinations. C'est pourquoy ils taschent de les rendre inutiles, afin qu'ils soient moins considerables: ils les traversent dans leurs emplois, afin qu'ils y soient moins heureux: les grandes victoires leur tont plus de peur, que les grandes pertes, & nos Generaux ont souvent veu dissiper les armées qu'ils commandoient, & ruiner des entreprises dont les commencemens estoient fort plausibles; n'avoir pas receu à temps, ou en la quantité qu'il estoit besoin, les provisions necessaires pour continuer la guerre. Ceuxcy d'un autre costé allongent le trouble, & font durer la confusion autant qu'ils peuvent, afin de subsister en credit & en estime. Ils aiment l'orage, d'autant qu'ils aident à conduire le vaisseau: ils desirent la maladie, à cause qu'ils sont employez pour appliquer les remedes: mais pourtant ils ne veulent pas que l'un ni l'autre finisse, de peur de demeurer Pilotes oisifs &

& Medecins inutiles. Au reste ils se plaignent tousiours des premiers : ils les accusent souvent de leurs propres fautes, & ont coustume de se descharger sur eux de l'envie des mauvais succez, & des disgraces qui arrivent.

Et quand cela ne feroit pas, & qu'il y auroit entre eux vne tres parfaite intelligence, & vne concorde generale; l'obligation neantmoins que les vns ont de recevoir des autres les ordres d'agir, & certe reguliere dependance est tousiours importune, & quelquefois pernicieuse. Pendant qu'on consulte le conseil du Prince, les occasions passent: les choses prennent vn autre visage, & il arrive tant d'accidens inopinez ausquels il faudroit pourvoir sur le champ; qu'on est emporté par leur violence, avant qu'on ait la permission d'y remedier, & l'on laisse perir les affaires, pour n'oser pas les sauver quand on peut. Ce malheur s'est particulierement remarqué en quelques Estats de nos voisins. Les Venitiens ont fort pën profité des occasions de la guerre, & leurs Generaux ont souvent veu Passer la bonne fortune devant eux, sans qu'ils ayent osen l'arrester, ni l'empescher de s'enfuir, à cause qu'ils n'en n'auoient pas l'ordre du Senat. On a aussi remarqué que les affaires des Païs bas souffroient beaucoup pour la mesme raison, sur la fin de la vie de Philippe II, & qu'elles s'altererent extremement, à cause des grands retardemens qu'il estoit contraint d'y apporter, dans la ruine de sa santé, & en cette decadence d'âge. Le mal estoit, qu'il vouloit prendre plus de cognoissance de toutes choses, lors qui le pouvoit moins faire. & qu'il se picquoit davan-

tage

rage de retenir les affaires, lors qu'elles lui échappoient. Ce Prince avoit changé de conduite, & aux occasions passées il avoit eu coustume de donner une autorité presque souveraine à ceux qu'il y commettoit. Le Duc d'Alve l'eust tres absoluë, quand il vint en Flandres pour faire la guerre à la rebellion naissante de ce pais-là. D. I. d'Austria l'eust fort ample, quand il fust esleu chef de la ligue Chrestienne contre le Turc. Apres la conquête du Portugal, le Cardinal Albert eust un pouvoir sans limite pour reformer ce Roiaume, & Philippe II. lui en obtint la legation, afin qu'il agist avec plus d'autorité, & qu'il fust en mesme temps arbitre absolu des affaires temporelles & des choses spirituelles.

De sorte que quand bien Monsieur le Cardinal eust emporté en son second voiage de delà les Monts, une commission aussi ample que quelques-uns l'ont figurée, & que ce bruit qui n'a esté qu'une fable, eust esté une verité, cela n'eust pas esté nouveau ni sans exemple: nos voisins nous ont montré le chemin, & encor cette nation, qui entend l'art de gouverner mieux que nulle autre du monde. Mais la moderation de ce Seigneur a esté telle, qu'il u'a point cherché de pouvoir extraordinaire en cette occasion: qu'il n'y a rien fait ni entrepris que par les ordres precis du Roy, & ceux qui ont estudié sa vie, & esclairé sa conduite, sçavent qu'il a tousiours mieux aimé se faire considerer par des actions de la plus parfaite defference qu'un sujet puisse rendre à son souverain, que par des marques particulieres d'honneur, & d'affec-
tion

& ion qu'il en puisse recevoir. Mais outre ce-
la confessons, qu'il est cet homme extraordi-
naire, qui a en souverain degré toutes les qua-
litez pour gouverner, qui ne se voient guere
ailleurs que separées: qui execute ce qu'il
conseille: qui paroist dans le calme & dans la
tourmente: qui a merité les honneurs de la
paix & les triomphes de la guerre, & de qui
la vertu n'est point bornée ni par la conditi-
on des temps, ni par la diversité des affaires.

DISCOURS II.

*D'où procede la vertu de garder un secret, &
combien elle est necessaire à un Ministre.*

Nous avons monstre aux discours prece-
dens, combien il estoit à propos que le
conseil du Prince fust reduit à peu de testes,
& combien il estoit malaisé que le secret se
gardast dans une grande multitude. On peut
ajouster ceci aux felicitez du regne du Roy,
qu'il n'y eust jamais conseil plus fidele que le
sien, ni où le secret des affaires reposast plus
seurement. Le nombre en est fort petit, mais
il est de personnes esleues: rien n'est capable
de deslier leur langue avant qu'il en soit be-
soin: ils ne sont ni foibles ni corruptibles:
leur vertu est à toute espreuve. Cette condi-
tion est particulierement remarquable en ce-
luy quien est le chef, & la supreme intelligen-
ce. Il ne s'est guere veu d'homme qui eust de
plus profondes pensées, ni de plus grandes e-
levations d'ame que lui: & il ne s'est guere
veu d'homme, qui les sceut mieux conte-
nir, ni qui en fust davantage le maistre. Et
necantmoins les meilleures pensées du mon-
de,

de, & les plus heureuses productions d'esprit ont bien cela, qu'elles doiuent ressembler aux fruiſts, qui veulent estre cueillis en leur aison afin qu'ils soient salutaires: mais elles ont cette imperfection, qu'elles sont semblables au vin, lequel lors qu'il est nouveau ne tasche qu'à s'eschapper, & à se respan dre. L'esprit humain est si amoureux de soi-mesme, & a vne si ardente soif de se faire cognoistre; que dès qu'il a conceu quelque chose, qu'il croit meriter de la loüange; il a de l'impatience de l'esclorer: il se haste de la mettre au iour: il ne peut attendre le iuste terme de l'accouchement, & il faut d'ordinaire qu'il perde par sa precipitation, le prix dece qui eust esté excellent, s'il fust venu en son temps, & s'il se fust meuri à l'aïse.

Outre ce defaut qui nous est comme naturel, & qui est propre du temperament des François: il y a encor une autre cause, pour laquelle la pluspart des hommes ne peuvent garder long-temps un dessein sans lui donner air, ni se reseruer une bonne pensée sans la produire. C'est le peu de force qu'ils ont pour resister aux bruits communs, & aux opinions qui courent. C'a tousiours esté l'humour du peuple, d'estre le censeur des desseins des Princes, & de la conduite de leurs Ministres. C'est une maladie dont on ne scauroit guerir: & il lui semble, qu'apres s'estre fait des superieurs, & remis ses biés & sa vie entre leurs mains; il lui est pour le moins demeuré la liberté de iuger de leur suffisance, Estrange folie, que ceux qui ceux qui font des iugemens si mauvais & si tortus en leurs propres affaires, dont l'estendue est si courte, & l'intelligence si

à aisée; se constituent arbitres de celles de l'Estat, dont la principale circonstance est le secret, & qui doiuent estre aux yeux du peuple comme les Prophetis, qui ne sont entendus que par l'euenement.

Et neantmoins bien qu'on lui en desrobe autant qu'on peut la cognoissance, & qu'on lui en supprime les causes; il ne laiste pas de les rechercher, & afin qu'il ait tousiours de quoi se mettre en in quietude, & de quoi se tourmenter inutilement; il croit toutes celles que son sens lui represente, on que la passion d'autrui lui figure. Vn habile homme donc, & qui a l'esprit fort & le courage releué, va tousiours à sa fin, sans s'esmouvoir pour ces foibles blessés populaires; il demeure en paix, pendant que ceux qui n'ont qu'à se reposer & à se bien porter, sont en esmotion & en fièvre, & imiteles cieux, qui ne troublent point leurs cours, pour les tempestes de l'air, ni pour le bruit qui se fait en cette region orageuse. Au contraire les esprits foibles ne peuvent soustenir la liberté des iugemens, ni l'indiscretion des langues. Les coniectures des curieux, & les specularions des personnes oisues les offensent: ils se hastent de rendre raison de leurs desleins, & par une cognoissance precipitée qu'ils en donnent; ils les voient ou auortez, ou funestes.

Monsieur le Cardinal n'en a pas usé de la sorte. Quand l'enuie s'est esleuée contre lui: quand les esprits se sont mutinez contré sa conduite: quand ses ennemis l'ont trauersé sourdement, on l'ont attaqué à force ouverte & à enseignes desployées; tout cela ne l'a point troublé: son action n'en a esté ni lété ni con-

confuse, & comme si les difficultez lui appor-
toient de plus hautes lumieres, ou de nou-
velles forces; il n'a jamais paru si intelligent
nisi courageux que dans les occasions qui
sembloient deesperées. Pendant que les An-
glois occupoient l'Isle de Rhé, & que le Lan-
guedoc estoit en tumulte: qu'une partie des
Huguenots s'estoit declarée, & que l'autre
regardoit le succez de l'entreprise estranger:
que les Catholiques mescontans se reioüisso-
ient des maux de l'Estat, & que les autres crai-
gnoient l'auenir, qu'ils voioient trouble &
plein d'orage: jamais homme ne fust plus ex-
posé aux plaintes, & à la mesdisance que lui.
L'indiscretion estoit extreme: l'insolence
monta jusqu'aux menaces: & cette Pourpre
qui est venerable aux yeux Catholiques, & la
dignité de Prince de l'Eglise; eurent peine
d'estre inviolables en cette commune licen-
ce. Son ame pourtant ne changer pas d'assie-
te: son courage ne fust pointes branlé: il
n'emploia pas des remedes violens & lasches,
comme on auoit fait autrefois pour arrester
ce desordre: Il n'usa pas de preservatifs odi-
eux contre un mal, qui s'enflame par l'oppo-
sition, & s'irrite par la resistance: Il aima
mieux le combattre avec la grandeur de ses a-
ctions, que par la crainte des supplices, & il
voulut que sa vertu confondit l'artifice des
meschans & l'erreur des simples.

Mais combien de sinistres jugemens, & de
discours aigres excita le siege de la Rochelle?
combien de passions esmeut cette ville par-
mi les protestans, & entre les Catholiques?
Combien de traverses furent suscitées contre
ce dessein, dans le Roiaume & au dehors,
par

par ceux qui s'estoient declarez nos ennemis, & par ceux qui vouloient parostre nos amis? que n'eust on dit de la despense du siege, si estant immense elle eust esté inutile? combien eust-on crié contre nous, si nous eussions laissé perir nos Alliez, & que nous n'eussions rangé les François qui estoient rebelles? Et neantmoins tant de differentes nations, & tous ces mouvemens irreguliers, n'attedirent pas nostre poursuite, ni l'ardeur d'une entreprise, qui à assésuré les fondemens de l'Estat, & le pied de la couronne. Et cette derniere affaire de l'Italie, combien de discours diffamatoires, & de murmures outrageux n'a elle produit contre la reputation de ce grand Ministre? Il sembloit qu'il y eust partout des gens à gages pour descrier sa conduite: ses ennemis avoient trouvé l'occasion qu'ils cherchoient, pour descharger leur chagrin avec pretexte, & vomir leur haine avec liberté: le peuple qui veut d'ordinaire mal à ceux qui le gouvernent, & se laisse tousiours mener aux bruits qui courent, principalement quand ils sont mauvais; ne se souvenoit plus des maux dont il avoit esté delivré, mais demandoit le bien qu'il ne pouvoit si tost recevoir, & peu de gens consideroient ce qui estoit fait, ni les progresz des armes du Roy & ses conquestes, mais ce qui restoit à faire. Nos Alliez mesmes se prenoient à nous de leurs pertes, & comme s'ils ne pouvoient estre imprudens ou malheureux en nostre compagnie; il leur sembloit que nous devions respondre de leurs fautes & de leurs disgraces. Et le pire accident de tous estoit la maladie du Roy, si extreme, qu'elle ne laissoit pas lieu à l'esperance des

F

ce des

ce de gens de bien, & en une telle conjoncture; que si ce Prince fust mort, il falloit que le monde en changeast de face, & qu'il prist un autre cours, que celui qu'il devoit suivre. Dans cette confusion d'esprits & d'affaires; la constance de Monsieur le Cardinal ne se perdit: sa raison demeura debout: les provisions du secours de Casal n'en furent point interrompues, & il fit voir que le sage est au dessus de toutes les passions, & la juste douleur qu'il souffroit pour l'amour d'un si grand maistre, luy laissa assez de force & d'adresse, pour ne lâcher pas le timon, & pour nous mener au port en dépit des vents contraires.

DISCOURS III.

Qu'un Ministre ne peut avoir l'ame esgale, s'il n'a esprouvé de l'une & de l'autre fortune.

L'Egalité dont nous venons de parler, & cette invincible constance qui est nécessaire à l'homme d'Estat; n'est pas une disposition d'ame que la nature ait infusée, ou que la Philosophie ait achevée. Elle a besoin outre cela de l'exercice pour se former: Et ce divin temperament qui a ses racines en nous mesmes, & qui a besoin de s'eslever entre les discours de la raison & les exemples de l'histoire; doit prendre sa juste croissance, des esprouves où la fortune nous met, & des divers visages qu'elle nous montre. Il n'y a rien dans le monde qu'elle souffrent plus impatiemment, ni qu'elle regarde avec des yeux plus malins & plus envenimez. En quel que sujet qu'il se trouve, elle l'attaque: par tout elle luy dresse des parties: elle le veut avoir avec la force ou avec l'artifice, & il n'y a point

a point de caresse ni d'affecterie qu'elle n'emploie pour le corrompre : ni de rudesse & de violence qu'elle n'exerce pour le renverser. Aussi ceux qui peuvent se garentir de ses desseins, & qui ont assez de vertu pour resister à ses charmes & à ses outrages ; n'ont pas une petite qualité pour aspirer au ministere. C'est pourquoy Galba proteste dans Tacite, qu'il appelle Pison à la succession de l'Empire, à cause qu'il avoit esté malheureux & constant, & que celuy-là que la fortune n'avoit sceu vaincre ; estoit digne de commander au peuple Romain, & de donner des loix au vainqueur des nations, & au triomphateur de toute la terre. C'est ne cognoistre que la moitié de la vie, que n'avoir jamais senti que la prosperité : c'est n'avoir pas navigé fort loin, que d'avoir tousiours eu le vent en poupe & la mer propice : c'est n'avoir eu que pour une partie des vertus, qui composent l'homme d'Estat, que d'avoir tousiours esté heureux. L'adversité a aussi les siennes, & il y en a qui luy sont toutes propres, & ne se peuvent pratiquer qu'en cette rude saison, ni se monstrier que dans le tumulte, & au milieu des orages.

La vie de Monsieur le Cardinal devoit estre trop haut eslevée, pour n'estre pas exposée à cette diversité d'accidens, & devoit estre trop illustre, pour manquer des exemples de quelque vertu. Ses actions lui ont merité de applaudissemens de toute sorte de mains, & des loüanges de toutes les bouches : elles lui ont donné des jours de triomphe : elles ont penetré aux plus reculées parties du monde, & par tout il y a fort peu de noms si grande que le sien, apres celuy de son maistre. Mais il

a eu aussi ses reuers & ses contradictions. Il n'a pas esté exempt de malheurs prinez ni de tourmentes publiques : La fortune & l'enuie l'ont exercé diuersément. Non obstant cela son courage ne s'est point desmenti : sa conduite a tousiours esté esgale : La reuolution qui s'est faite au tour de lui, ne l'a point chargé, & quoi qu'il soit arriué, son ame ne s'est ni enflée ni abatuë. Cette esgalité pourtant ne se trouue pas communement, & comme entre les couleurs voiantes ; il y en a fort peu qui conseruent le mesme œil & la mesme apparence, à la lumiere du iour, & à celle des flambeaux. Les histoires aussi nous fournissent peu d'exemples de personnes illustres ; qui ayent esté semblables en l'une & en l'autre fortune. L'Espagne louë la constance du Duc d'Alue, & nous assure qu'il ne fust iamais si grand, que dans les afflictions. Mais elle confesse aussi que la prospérité le faisoit déborder : qu'il estoit insolent lors qu'il estoit heureux, & que les victoires qu'il gaignoit estoient odieuses à ses maistres, bien qu'elles leur fussent vtilles.

Au contraire considerons les trois Princes d'Espagne, qui ont sceu regner depuis vn siecle & demi, & qui ont osé introduire des dessein immortels, dans vne forme de gouvernement où les souverains meurent, & qui change souuent de maistre. Considerons dis-je Ferdinand, Charles le. Quint & Philippe II. & nous trouuerons que toute leur vie n'a esté qu'un melange de bien & de mal, & vne confusion de choses contraires. Nous y verrons les prosperitez sans nombre : les disgraces sans mesures : le playes couuertes de lauriers

les

les triomphes parez de dueil, & au dessus de
 tout cela des courages entiers & fermes, &
 une vertu immobile. Voiez Ferdinand glori-
 eux de la reduction du Roiaume de Grenade,
 & du tiltre de Catholique : voiez le triom-
 phant de la conqueste de Naples, & de la for-
 tune de la France : voiez qu'un caprice lui
 donne la Navarre, & que le hazard lui fait
 trouver un monde incognu, & de nouvelles
 richesses. Cela ne l'enfle ni ne l'amollit : il ne
 est ni plus lasche ni moins vigilant : il en-
 forme de plus grands desseins, & dresse le plan
 d'une Monarchie, qui exercera long temps
 ses nepveux, & troublera le repos des autres
 nations, & la paix du monde. D'ailleurs con-
 templons l'envers de la vie, & l'autre face de la
 medaille. Nous verrons un Prince mal traité
 de la fortune, & un diademe brisé de ses coups.
 Nous verrons un pere qui enterre son fils
 unique, & fait les funerailles de sa fille ai-
 snee. Un mary qui perd sa femme, qui estoit
 sa gloire, & qui avoit plus esté la compagnie
 de ses travaux, que de sa couche. Un maistre
 qui est abandonné de ses serviteurs & de ses
 creatures : Un vieillard qui est chassé de sa
 maison, & un beaupere qui est despoüillé par
 son propre gendre. Dans cette mer de disgraces
 & d'afflictions, nous verrons aussi une
 serenité d'esprits admirables : nous y verrons
 un calme qui ne se renverse point, ou s'il y a eu
 quelque sorte d'esmotion, qu'elle n'est point
 passée en tempeste, & n'a esté ni violente ni
 dangereuse. Il en est vrai que son courage a eu
 une foiblesse que ie ne puis taire, & une ta-
 che trop visible pour estre dissimulee, qui
 est de n'avoir peu souffrir la reputation du

grand Capitaine, ni la vertu d'un sien suiet,
qui lui estoit tres fidelle,

Quant à son nepueu Charles : il est certain
qu'il ne fust iamais si traitable que dans la
prosperité, ni si inflexible que dans le mal-
heur. Il ne se rendit iamais à la force : nul
Prince de son temps ne donna tant & ne per-
dit si peu, & les Espagnols diset, qu'il ne violoit
point sa parole, que pour exercer la clemence,
& pour pardonner à ses ennemis, dont il
auoit iuré la ruine. Durant la tourmente qui
s'esleua au port d'Alger contre sa flotte, &
lors que le ciel la ruinoit à sa veüe : il ne sortit
iamais autre parole de sa bouche, que celle
avec la quelle Iesus Christ nous a enseigné à
prier, *Que ta volonté soit faite*. Il fust humi-
lié, mais non pas vaincu par cette disgrace,
& en cette espouuantable Chaos, où
les elemens estoient confondus & la nature
pelle-meslee, son courage demeura ferme : son
iugement ne perdit point sa lumiere, & il
donna ordre à l'embarquement des troupes
qui n'estoient pas peries, avec la mesmeli-
berté d'ame qu'il faisoit auparauant, quand il
reuenoit glorieux de la prise de Thunis, &
chargé des despoüilles de l'Afrique.

La vie de Philippe est vn tableau fort meslé,
& vne bisarre representation de formes
diuerfes & d'auantures contraires. D'un
costé se voient les Estats gagez, ou recueillis :
les sources d'or & d'argens descouuertes :
les victoires obtenues contre les Chrestiens &
contre les Infideles, & cet incomparable a-
uantage de gouverner paisiblement de l'Escu-
rial vne partie des deux mondes, & d'estre re-
doutable du milieu de son cabinet d'un bout
de la

de la terre à l'autre. Mais destournons un peu la veüe, & nous trouverons que cette prospérité a eu des Eclipses frequens & longs, & que les ombres du tableau ont surmonté les couleurs vives. Nous rencontrerons la mort de quatre femmes qu'il avoit tendremēt aimees: les caprices de son premier fils qui lui firent tant de peine, & le contraignirent de despoüiller ses sentimens de pere, pour faire la charge de Roy & la fonction de Inge: les jalousies que lui donnerent la bonne fortune, & la grande vertu de D. Ian d'Austria: la deffaitte de ses flottes par les tempestes & par les ennemis: la rebellion des Pais-bas qui a deserré l'Espagne & rendu les Indes pauvres. Et parmi tout cela & au milieu de cette vicissitude & de cette confusion d'accidens, ne s'egarer point & garder sa constance: il faut avouer, qu'il appartient à telles gens par toute sorte de droits de gouverner les peuples: d'estre supérieurs en terre, & arbitres souverains du destin des hommes. Parmi tant de bons succez & de rudes experiences, où la vertu de Philippe ne s'est point perdue, j'ay choisi un exemple fort remarquable. Il est de ceux qui viennent dans la prosperité, & se produisent entre les faveurs de la fortune, & les resmoignages d'amour quelle rend. Et partant il est d'autāt plus beau qu'il est fort rare, & qu'il est plus difficile de n'estre pas vaincu par le plaisir, que de resister à la force, & de s'ēpescher de plier, que de s'empescher de rompre. Et comme une chaleur douce & temperée, penetre nos corps plus aisement que le froid, à cause qu'ils s'ouvrent pour recevoir, & se ferment pour repousser l'autre. De mesme les attraits de la prosperité

rité sont plus actifs, & entrent plutôt dans l'ame qui leur va au devant par le desir, & par l'esperoir de la iouissance; que les pointes du malheur, contre lequel elle se fortifie, & defend toutes les auenües par où il pourroit estre abordee. Apres donc que les Chrestiens eurent gagné la bataille de Lepanthe, & que Dieu leur eust donné cette memorable victoire, dont le prix fust corrompu par leur mauuaise conduire; Celui qui en porta la nouvelle à Philippe estoit si fort hors de lui mesme, & saisi d'une si estrange esmotion; qu'à grand peine la lui peut il raconter. Au contraire Philippe demeura aussi froid, que si cela ne l'eust point touché, & aussi peu esmeu, que si cette nouvelle lui eust esté indifferente. Il repartit seulement avec un visage serieux & une contenance rassise, *Que Dom Ian avoit beaucoup hazardé*: De quelque cause que procedast cette froideur, ou bien d'un esprit abatu par une longue apprehension que la bataille ne se perdist: ou d'une ame preparée à toute sorte d'evenemens: ou bien encor d'un discours qui ne lui permettoit pas de se resiouir de la gloire d'une action, dont peutestre il n'estimoit pas les principes assez raisonnables: De quelque cause, dis-je, que cela procedast, la monstre en est tousiours belle, ou la substance fort noble; & ie ne m'estonne plus, si celui qui ne se transporta point pour un succez qui deliura l'Italie d'une prochaine ruine, & toute la Chrestienté d'une grande crainte; receut du depuis avec une apparente tranquillité, ou avec une veritable constance, la nouvelle de la destoute de cette flotte qui lui avoit tant coûté, & qui devoit met-

tre l'Angleterre à la chaine, & s'il se conten-
ta de dire, *Qu'il ne l'auoit pas enuoiée com-
batre contre les vents.*

La constance des Ministres a cet auantage
sur celle des Souverains, que ceux-cy sont
tousiours plains en leur malheur, bien qu'il
soit arrivé par leur faute, & que l'amour ou le
respect que le peuple leur porte, les deschar-
ge de l'enuie des pertes qu'ils font par leur
imprudence. Au contraire il reiette sur les
Ministres tous les maux de l'Estat, bien qu'
ils n'en soient pas coupables: il exige d'eux
une continuelle felicité, bien qu'elle ne soit
pas en leur pouvoir: il veut qu'ils soient ga-
rens de tous les evenemens, bien qu'ils ne le
doivent estre que de leurs conseils: il les fait
instrumens de toutes ses afflictions & de tou-
tes ses souffrâces, bien que d'ordinaire ses pe-
chez en soient la cause. Bref il les traite de la
mesme sorte & avec la mesme iniustice, qu'
estoit traitéz les premiers Chrestiens par
les Payens; qui se prenoient à eux de la cho-
lere du ciel & des playes de l'empire, & les
faisoient les auteurs des inondations des
sterilitez & des pestes dont il estoit travaillé.

Certes Monsieur le Cardinal a tousiours agi
de telle sorte, que quelque face qu'ayent pris
les affaires, & quelque traverse que le temps
ait suscitée; il ne s'est iamais ni-estonné ni
abatu: il n'a rien relasché de sa poursuite: il a
continuellement regardé la dignité du mai-
stre qu'il seruoit, & la reputation de la cou-
ronne qu'il aidoit à soustenir: Quoi qu'il fust
arrivé, & quelque forte qu'ait esté la tempe-
ste il s'est tousiours proposé de petir le gou-
vernail à la main & de pouvoir dire ce qu'e

F s

scrivit

scrivit François I. à la Royne sa Mere après la perte de la journée de Pavie, *Tout est perdu fors l'honneur.* Mais ce courage qui a tant éclaté dans les disgraces , ne s'est point amoüli dans la prospérité , & cette fierté qu'il avoit monstree au malheur, lors qu'il a entrepris del'agiter : s'est changée en une excellente moderation , & en une tres parfaite reconnaissance , de ce qui à procedé de la main de Dieu, & de la fortune du Prince.

DISCOURS IV.

Que la science de discerner le merite des hommes, & les employer est necessaire à un Ministre.

UN des plus nobles conditions qui forment l'homme d'Estat , & la perfection du ministere ; est la science de discerner les autres hommes, & l'art de les employer. Certes comme nostre ame toute celeste qu'elle est & toute spirituelle ; a besoin de l'assistance du corps pour faire ses operations : & comme Dieu se sert des causes secondes, pour gouverner avec elles le monde, & pour renouveler la nature. De mesme un Ministre, quelque excellent qu'il puisse estre ; a necessairement besoin de quantité de personnes qui travaillent avec lui , & l'aident à porter la machine de l'Estat & le faix des affaires. C'est le Pilote qui doit faire agir tous les autres Officiers du vaisseau : s'est la teste qui doit mettre en exercice les bras , & les autres parties du corps. Et comme cet ancien Capitaine ne trouva point de tiltre plus glorieux, ni d'argument plus magnifique pour se représenter, que de respondre à celui qui lui demandoit , s'il estoit Gendarme ou Arge-
on

du Plquier. *Qu'il estoit celui, qui commandoit à tous ces gens-là.* Aussi vn principal Ministre doit avoir vn esprit superieur aux autres Officiers d'un Estat, & n'ignorer pas les devoirs des Generaux d'armée, de ceux qui president à la Iustice, & de ceux qui manient les finances.

Cette condition est remarquable en Monsieur le Cardinal, & il est vrai que si vn homme n'a qu'une bonne qualité; il la sçait choisir au milieu de plusieurs defauts, & discernes vn grain d'or parmi du grair & des ordures. La terre n'est pas plus diuerse en ses proprietiez, ni le ciel en ses influences, que les hommes le sont en temperamens & en inclinations. Et c'est une chose extraordinaire de trouver une ame capable de toute sorte de bien, ou un temperament propre à toutes les fonctions de l'ame. Mettons icy quelques-unes de ces differences & de ces proprietiez, pour l'esclaircissement de nostre suiet.

Ceux en qui l'imagination domine, & qui ont les esprits subtils & chauds, sont fort propres pour l'intrigue: Ils sont riches en expediens, & ont une presence d'esprit qui les garantit des surprises, qui ne les laisse pas confondre, & qui resiste à la premiere impression des accidens qu'on n'a pas preueus, & à la nouveauté des occurrences. Ils parlent d'ordinaire avec grace, & expriment avec facilité: leur action a ie ne sçai quoi qui plaist, & un certain agreement qui charme les sens, & s'escoule jusqu'à la raison, & aux affecti-
ons de l'ame. Ils sont hardis à entreprendre, & à cause que les difficultez leur paroissent moindres qu'elles ne s'ont, ou au dessous de leur for-

ce; ils s'y iette auueuglement: ils s'y precipitent au lieu d'y aller: & s'ils rencontrent un fossé sur leur chemin; il ne les arreste pas, ou ils tombent dedans, ou ils le franchissent. Ils se plaisent au bruit & aiment l'inquietude: ils paroissent fort en temps trouble, & la confusion des affaires est leur element, & la matiere qui leur est propre. Ils sont quelquefois de gradder choses; & il n'est pas possible qu'entreprenant beaucoup, tout leur succede mal: qu'ils ne rencontrent, s'ils manquent à chifir: que le hazard, ou l'estecion ne leur serue, & qu'estant si peu souuent sages, ils ne soient quelquefois heureux, Ils sont pourtant de grand seruice, & d'une utilité incroiable, quand ils viennent sous la direction d'vd homme sege, qui tempere leur chaleur par son iugement, & modere leur impetuositè par sa prudence. Et comme la Philosophie remarque, que la cholere sert d'aiguillon à la vertu, & qu'elle la viuifie; il est plus vrai que quand ces humeurs actives se ioignent à un bon sens, & à une patfaite raison: rien ne leur est difficile, ou ne leur est impossible. Mais aussi quand ils sont maistres de leurs actiôs, & arbitres des affaires; leur conduite est fort redoutable: elle est plus dangereuse qu'utile: ils ne peuuent faire de petites suaites ayant tousiours de grands desseins à la teste, & ils ne manquent gueres d'en faire, n'ayant pas assez de circonspection ni de preuoiance pour les euter.

Ceux qui sont d'un temperament froid, & en qui la raison abonde, sont plus propres à gouverner, & bien que leur action ne soit pas si bruyante ni si tumultueuse, que celle des autres?

autres ; elle ne laisse pas d'estre plus vive & plus efficace. Le vulgaire qui n'a intelligence que pour les objets des sens, & ne comprend que ce qu'il voit & que ce qu'il touche, ne les admire pas tant que les premiers. Ils sont pourtant d'un autre prix en l'opinion des sages, & ont le mesme avantage sur eux, que les Architectes sur les Maçons : que les Pilotes sur les Matelots, & que ceux qui font le dessein des tableaux, sur ceux qui ne sçavent que mettre le colori, & qu'habiller les figures. Ils n'aident gueres à la cheute des Estats par imprudence, d'autant que la premiere loi qu'ils suivent, est de ne faire pas des fautes, comme la premiere inclination que la nature donne, est de fuir le mal, & ce qui nous est contraire. Ils sont rarement des naufrages, à cause qu'ils cognoissent la nature des mers & des vents : qu'ils sçavent prevoir les tempestes, & qu'ils relaschent à temps, & gagne le port de bonne heure. Ils sont propres pour la paix & pour la guerre : ils sont bons pour acquerir & pour conseruer : leur vertu est tousiours de mise, & il n'ya ni condition de temps, ni exception d'affaires, qui les empesche d'agir, & qui les rendent inutilles.

Il y en a d'autres en qui l'imagination trouueroit assez de chaleur pour agir, s'il y auoit assez de secheresse, & si ella n'estoit noyee dans le flegme, & dans une abondance d'humidité qui la rabat & l'esmousse : & partant qui n'ont ni la viuacité des premiers, ni la prudence des seconds. Je parle de cette haute & diuine vertu, qui reside eu l'entendement, & en la supreme region de l'ame, qui est la guide & le flambeau des autres vertus, & qui

choi

choisit les moïens des choses qui sont faibles. Car au reste ils en ont vne imparfaite & diminutive, qui est comme l'ombre, & vne legere expression de la veritable, s'il en faut croire Aristote. Leur principal estude est à cacher leur defauts: à plastrer les bresches qu'ils ne sçauoient fermer: à se mettre du fard sur le visage, & à esblouir le monde par les apparences du bien, & par des vertus superficielles. Mais dautant qu'il est malaisé de paroistre long-temps ce qu'on n'est pas, & qu'un boiteux a beau se contre-faire, il ne sçauoit marcher fort loing sans qu'on le remarque; Aussi l'art de ces gens-là est bien tost decouuert, & vn peu de conuersation deffait ce personnage emprunté & cet homme de theatre. Quand ils sont dans les emplois, ils sont secrets iusques dans l'excez: ils gardent le silence nos pas par discretion, mais par crainte, & dautant qu'ils ne sçauent distinguer entre les choses qu'ils doiuent taire, & celles qu'il faudroit publier; ils les suppriment toutes, & trahissent ainsi quelquefois innocemment l'honneur de leur maistrise, & la reputation des affaires. Ils apportent du dessein & de la finesse en tout ce qu'ils font, qui est cette petite & imparfaite prudence, dont i'ay dit qu'Aristote faisoit mention. Mais s'il eust esté de nostre temps, il eust encore sceu, que comme les Alchimistes ne pouuant rendre parfaits les metaux, qui ne le sont pas; alterent ceux qu'ils ont, & en font la fausse monnoie; De mesme il arriue que ces subtils ne pouuant conduire leurs petits artifices, & la disposition qu'ils ont à la finesse, iusqu'à la veritable prudence; la

se; la changent en fourberie, & en font un art, qui est la peste de l'humaine societé, & le poison du commerce.

Ils ont pourrant communement quelque chose de bon, & n'ont pas esté faits à l'avanture. Le ciel leur a ietté quelque regard favorable, & ils sont capables de servir, pourveu qu'ils soient employez selon leur force. S'ils ne sont bons pour deliberer & pour resoudre, ils le sont pour executer les ordres qu'on leur prescrit: ils ne manquent pas de grace pour agir, ni de complaisance pour s'insinuer dans l'esprit de ceux avec qui ils traitent: ils sont exacts à faire leur charge: ils ne fuient pas le travail, & bien que la mollesse de leur complexion les en retire; leur deuoir pourtant dont ils ont d'ordinaire du soin, & la vanité dont ils sont tousiours malades; les y poussent & les y maintiennent. Cela mesme est cause qu'ils ne sont pas fort meschans: qu'ils ne sont capables de grands vices, non plus que de grandes vertus, & si l'exemple ne les gaste, ou quelque violente occasion ne les emporte, qu'ils ne commettront iamais de ces noires actions, qui taschent bien fort l'honneur, & ruinent la conscience.

Il y a un quatrieme genre d'hommes, qui ont l'ame plus lourde que tous ces autres, & au temperament desquels la nature a mis plus de terre. Ceux-cy sont capables d'une grande peine, & d'une longue patience: ils ne se rendent jamais à la fatigue: ils ne travaillent que pour travailler: ils ne cognoissent pas de loisir honneste, & ce repos qui est la fin de la vie active, & que les Philosophes cherchent pour estre heureux; est leur tourment & leur

misere.

misere. Ils sont iuhabiles pour la negotiati-
on : Mais daurant qu'au milieu de la masse
qu'ils compose; il ne laisse pas d'y avoir quel-
que rayon de bon sens, & qu'encore que leur
esprit ne face point de flamme, il a neant-
moins quelque sorte de clarté: ils ne sont pas
à re ietter : ils ne sont pas mal propres pour
l'œconomie: ils peuvent seruir dans vne ar-
mée, à presser un trauail, à faire prouisions
de viures, & à semblables choses, où le corps
a plus de part que l'esprit, mais qui ont be-
soin de l'un & l'autre.

DISCOURS V.

*D'un cinquieme temperament, qui comprend les
perfections de tous les autres.*

EN fin il y a cinquieme ordre de tempera-
mens où peu de personnes entrent, &
que le monde voit moins souvent que des mi-
racles. Pour cela la nature ouvre tous ses tre-
sors : fait profusion de ses graces : espuisse
son art, & va iusqu'au fonds de sa puissance.
Et comme les temperamens ordinaires se for-
ment de la substance des elemens, & des
vertus occultes du ciel, qui se meslent avec
l'ustesse & avec symmetrie : il semble que
ceux-cy se composent de ce que les autres
ont de plus rare & de plus pur: que c'en so-
ient des extraits & des elixirs, & que les corps
qui en sont pourueus, ne soient pas des pri-
sons pour l'ame mais des pala; fort commo-
des : ni des esclaves rebelles, mais des servi-
eurs dociles, ou des suiets qui obeissent. En
effet comme les cieux ont des qualitez gene-
rales, & qui s'accordent & entre en societé
avec toutes celles des elemens, & des corps
qui

qui s'en produisent ; De mesme ces diuins
temperamens dont nous parlons , sont pro-
pres pour toutes les facultez de l'ame , &
pour toutes les operations de ses facultez.
Il n'y a en eux rien de malin, n'y rien qui em-
pêche : l'abondance de le memoire ne rend
pas le iugement pauvre : l'action de l'esprit
n'esparille pas les biens de la memoire, &
ne resoult pas ses images : la memoire & le
iugement n'ostent pas à l'esprit sa pointe , sa
viuacité, ni sa presence: tout y opere avec fa-
cilité, & ce qui cause ailleurs de l'empes-
chement & du trouble, produit icy un con-
cert miraculeux, & une intelligence parfaite.
L'esprit , comme il a esté dit , est tellement
maistre du corps; que celui-cy lui obéit sans
résistance: il est souple à tous ses desirs : il
endure de la peine comme s'il estoit robu-
ste, bien qu'il soit quelquefois mal sain ou
debile, & comme s'il estoit soustenu par la
force de l'autre, ou souleué par son agilité , il
tient à toute sorte de fatigue, & n'est vaincu
ni par la grandeur du travail, ni par la durée.

L'appetit sensitif y est fort tranquille, il ne
s'y esleue presque point de mouvement qui
ne soit volontaire, ou en sa naissance, ou en
sa continuation : le desir de la gloire est la
seule passion qui s'y fait violemment sentir, &
qui s'y rend si imperieuse, si elle n'est repré-
mée, qu'elle consume, ou donne la loi à
toutes les autres. Quand elle est sans frein, el-
le ne se contente pas de regner sur la partie
basse de l'ame, elle veut dominer en la hau-
te : elle veut commander à la raison : elle
veut qu'il lui appartienne de violer la justice
avec la loüange: elle suscite des usurpateurs
& des

& des uoleurs de Prouinces & de Roiaumes, qu'elle fait appeller conquerans : elle fait donner le tiltre de grand à Alexandre, pour auoir iniustement occupé vne partie du monde, & voulu euahir l'autre : Elle fait que iustices aux Chrestiens mesmes, les Empereurs s'honnorent en leurs qualitez du nom d'un homme, qui a erigé l'Empire auquel il succedent sur les ruines de sa patrie. Bref, elle fait que l'un s'appelle le fleau de Dieu, pour colorer ses inuasions, & l'autre le correcteur des Princes & des nations de la terre. Mais quand la raison est superieure à l'appetit de la gloire : quand l'ame sans s'en transporter; quand elle ne la prend pas pour la fin de la vertu, mais pour vne suite, & se propose vne seconde gloire qui est plus certaine que celle que la fortune distribue, & que l'opinion des hommes donne; il n'y a point au monde vne passion si belle, ni plus vtile. Elle oste le goust de toutes les autres qui sont ou basses, ou molles: elle acquiert des imitateurs à la vertu, & par la recompense ou presente ou prochaine qu'elle lui offre, la rend plus fertile & plus efficace.

En fin le temperament dont nous parlons enuoie des marques de sa noblesse iusqu' au dehors, & à l'exterieur de l'homme : al y imprime certains caracteres, qui le font treuerer ce ceux qui le voient : il couure son visage de maiesté: il met dans ses yeux vn feu qui est plus brillant, que celui des yeux ordinaires, & lui apporte en vn mot quelque rayon de cette beauté : dont Iesus-Christ mesme n'a pas refusé la loüange, & qui fait par le moien des sens vne subite impression

sur

sur la volonté, & la gagne auparavant que le discours soit interuenue, & que la raison soit persuadée.

Je ne parlerai pas icy du temperament de Monsieur le Cardinal: ni d'un bien qu'il ne s'est point fait, mais qu'il a receu de l'indulgence du ciel, & des soins de la nature. Il y a des veritez qui ne veulent pas tousiours estre publiques, & cette saison auroit bien de la peine à souffrir en sa faueur celles dont la cognoissance depend d'une profonde & delicate speculation; puis qu'elle est assez ingenieuse pour contester contre lui l'experience des sens, & changer le visage des choses que nous auons touchees & veuës. Je supprime donc mon iugement en ce suiet, pour m'accorder au temps & à l'inclination qui regne. Je dirai seulement en general, que comme il y a des maladies qu'il faut descouurir par la rencointre de plusieurs symptomes, & comme pour demonstrier l'or qui est dans la terre, il y a quantite de signes qui doiuent paroistre au dessus, & en la superficie. De mesme il faut conclure ce haut & diuin temperament, dont ie parle, par vne multitude de grandes actions de diuers genre & de differente condition, qu'un mesme suiet ait produites.

Qu'on face maintenant si l'on veut reflexion sur la vie de Monsieur le Cardinal: qu'on compare les gouuernemens passez avec le sien, qu'on voie ce que le Roy a operé depuis qu'il a eu cet instrument: qu'on considere la grandeur, la diuersité, & le nombre des choses qui ont esté faites: qu'on s'arreste sur la briueté du temps qui enferme toutes ces merueilles, & qui estonne l'imagination de ceux
qui

qui les veuës, & affoiblira à l'avenir la foi de l'histoire; & apres cela que chacun juge de la matiere que s'ay proposé selon son sens, ou selon sa passion, & qu'il s'aucugle volontai-
 rement, s'il a peur d'apercevoir une lumiere qui l'offence, & une verité qui le fache. Je ne lairrai pas de remarquer qu'encore que Monsieur le Cardinal en agissant donne quelque chose à l'honneur: qu'il se touche de la gloire des belles actions, & ne soit pas exempt d'un sentiment que toutes les ames genereuses souffrent; Cela pourtant n'a jamais altéré son devoir: n'a jamais fait tort à sa conscience, & aux conseils qu'il à proposez: il n'a pas seulement considéré la justice, mais plusieurs fois il est allé jusqu'à la charité, qui est si peu souvent appelé au conseil des Princes, & qui fait avec la bien seance les deux extremités, entre lesquelles la raison d'Estat s'enferme. Cela s'est veu particulièrement en la conduite que le Roy a observée à l'endroit de l'Empereur & des Espagnols, auparavant qu'il ait commencé la guerre d'Italie, & qu'il l'ait renouvelée. Mais de cela i'en parlerai en un autre endroit.

Je reviens au premier sujet de discours precedent, & pour faire voir que Monsieur le Cardinal la en souverain degré l'esprit de discernement, dont j'ay parlé cy dessus; je m'arresteraï sur quelques elections qui ont esté faites depuis qu'il est dans le ministere.

Quand il estoit question de secourir Rhé, & de retenir la France dans le panchant d'un precipice; on avoit besoin d'un homme qui mesprisast la mort, & qui osast se ietter en un danger manifeste: qui eust assez d'affec-
 tion

étion pour vouloir perir pour son maistre , &
 assez de prudence pour mesnager le moindre
 rayon de salut qui paroistroit , & la plus le-
 gere apparence de bien , qui se laisseroit voir
 en une occasion deplorée. Mais qui pouvoit
 Monsieur le Cardinal proposer , ou le Roy
 choisir , qui fust plus capable de cet effect que
 Monsieur de Chombert ? aussi l'évenement
 ne trompa point l'opinion qu'on avoit eue
 de la vertu d'un si grand homme. La fin de
 cette entreprise surpassa tout ce qu'on avoit
 désiré de bonheur : Nos amis furent delivrez ,
 & la desroute des ennemis combla la victoi-
 re , que nous ne cerchions qu'en leur retrai-
 te. Apres le premier passage de Suze , pou-
 voiton fier le Mont-ferrat à des mains plus
 seures ni plus estimées que celles de Monsieur
 de Thoiras ? & derechef comme la fortune lui
 avoit préparé cette occasion , & réservé de
 defendre Casal , pour confirmer l'honneur
 qu'il avoit acquis dans Rhé ; il semble aussi
 que par une certaine fatalité Monsieur de
 Chombert ait esté destiné pour l'aller deli-
 ver une seconde fois , & pour acheuer la gloi-
 re de ce siege par le salut de cette place. Et en
 ces derniers mouvemens de l'Italie ; le Roy
 n'a il point paru admirable au choix des
 hommes qu'il y a emploiez ? & bien que la
 politique ne souffre point plusieurs chefs de
 pareille autorité dans une armée ; il a seu-
 neantmoins si bien cognoistre la proportion
 de leurs humeurs , & le temperament necessai-
 re pour y conserver la concorde : il les a joints
 & changez si à propos ; que peut-estre son
 services est avancé par cette pluralité , & les
 armes en ont esté plus heureuses.

Et

Et quand il fallut ouvrir le passage à nos troupes pour le secours de Casal, & forcer la résistance des armées qui s'y opposoient; à qui pouvoit-on plus raisonnablement commettre ce dessein, qu'à ceux qui l'ont eueur? [*Monsieur de Memorancy*] que ne devoit-on attendre de ce Seigneur, qui estant venu au monde esclarié de la vertu de ses maieurs, & couronné de leur gloire; a tant travaillé pour accroistre cet immortel heritage: qui n'est pas si absolu dans les armées qu'il commande, par son autorité, que par l'inclination des gens de guerre: que l'amour fait plus suivre dans les occasions perilleuses, que le devoir: qui montre aux autres le chemin de bien faire, & dont l'exemple inspireroit les plus fortes passions aux ames les plus timides. Veilane & Carignan seront à iamais illustres par les effets de sa valeur, & par celle de cet autre Marechal [*Monsieur de Fiai*] qui l'a accompagné de son courage & de sa prudence, & qui ne s'est pas fait moins remarquer à la guerre qu'à la paix, ni à la campagne que dans le Cabinet. Sur tout c'est une chose digne de consideration, & vne marque particuliere de la bonté du jugement du Roy, & de la sagesse de son conseil; d'auoir tousiours laissé Monsieur le Marechal de la Force en Italie, & d'en auoir fait comme la base de nos armées en ce pais-là & le Directeur de la guerre. L'âge qui ruine les qualitez actives de tant d'autres; n'a pas offensé les siennes: la vieillesse qui refroidit le sang; n'a pas diminué sa vaillance: C'est une habitude qui n'a pas en lui son origine dans la chaleur du corps, mais dans les lumières de la raison, & il est autant hardi

hardi quand il le faut, qu'il est toujours sage. Son experience longue & inueterée, & le bon sens dont il abonde naturellement, ne lui permettoient pas de faire des fautes : il connoissoit trop les Espagnols pour tomber dans leurs pieges, & se laisser surprendre à leur ruses, & avec les compagnons que le Roy lui a donnez, il n'y auoit rien à craindre, & on deuoit tout esperer de sa conduite.

Il ne faut pas oublier que Monsieur le Cardinal ne considere pas seulement le merite en l'election de ceux qu'il propose, mais qu'il veut que la naissance y soit encore s'il est possible: que les choses se fassent avec del' eclat, & que la reputation des affaires s'augmente par la dignité de ceux qui les traitent. Il est fort esloigné de l'humeur d'un certain Roy, qui de son Medecin faisoit son principal Ministre, & de celle d'un autre qui faisoit entrer son Chirurgien dans son conseil d'Etat, & laissoit manier les sceaux aux mesmes mains, qui venoient de quitter le rasoir & la lancette. C'est pourquoi la Noblesse est plus employée dans les negotiations, qu'elle n'estoit auparauant. Ceux qui conduisent les armées, ou qui aidēt à faire la guerre; sont appelez à conduire des traitez de paix & les suspensions d'armes, & il est vrai qu'ils reussissent d'ordinaire mieux dans les affaires, que beaucoup de gens de robe, à cause qu'ils ont communement l'action plus hardie & le sens moins sophistiqué que les autres.

DISCOURS VI.

Qu'un Ministre ne doit point former sa conduite sur l'exemple des estrangers, & qu'il doit traiter differemment avec eux.

ILn'ya rien de si vniuersel dans le monde, que la diuersité, & il semble que Dieu ait affecté de monstrier par là sa puissance, & de rendre la nature belle. Le nombre des Anges, dit on, surpasse celui des autres creatures. Mais si l'escole en eust voulu croire S. Thomas; la diuersité des especes qui est parmi eux; eust esgalé le nombre des particuliers, & il n'y eust pas en dans ces hautes & diuines hierarchies deux natures qui fussent semblables, toutes fois d'autant qu'elle est estimée que la dignité des especes viuantes, s'augmentoient par la multitude des indiuidus qui les composent, & que la Philosophie a renuoyé le Phœnix aux fables des Poëtes qui l'ont chanté, à cause qu'il estoit vniue; la plus grande partie de l'eschole s'est departie en cet endroit du sentiment de ce Docteur, dont elle adore si souuent les opinions. Passons outre, la variété des corps qui sortent des elements seroit incroyable; si la nature ne les auoit soumis à nos sens, & si l'art ne nous faisoit voir une infinité de mots qui se font d'un peu de lettres: une infinité de figures qui se forment d'un petit nombre de couleurs & une infinité de couleurs qui se tirent d'un petit nombre de drogues. Ce n'est pas tout, la diuersité que la nature n'a peu mettre aux essences; elle l'a mise aux formes qui les accompagnent: ce qu'elle n'a peu faire au principal, elle l'a fait aux incidens & aux accessoi- res, & la con-

la conformité qui est aux visages des hommes pour les distinguer des bestes, est alterée par plusieurs marques de dissemblance, pour les distinguer entre eux mesmes. Cette seconde diversité procede du premier meslange des elements, qui entrent en la composition des corps: de la vertu du ciel & des astres qui y president, & de la qualité du climat & du lieu, qui ont grand part au temperament, & à la constitution de toutes les choses qui naissent.

Que si les temperamens des corps d'une mesme espece, sont si divers pour les causes que ie vſens de dire; combien plus doit estre grande la difference qui se trouve aux mœurs des hommes, où interviennent les inclinations du corps: les mouvemens de la raison: les exemples de dehors, & les suggestions estrangeres. Mais sur tout les inclinations du corps prevaient, & la force du temperament: la raison est peu souvent escoutée: on ne vit presque que par passion, & comme si tout l'homme n'estoit que masse: la plupart n'agissent que selon cette partie, & aiment mieux lui ceder pour estre en repos s'ils peuvent, qu'avoir la guerre en lui resistant, & tendant plutost à la paix par la servitude, que par la victoire. De sorte qu'un Ministre se doit bien prendre garde de n'agir pas par imitation: de ne former pas sa conduite sur l'exemple des estrangers: de ne suivre point des idées esloignées, & ne se laisser pas piper à ce qui se pratique au gouvernement d'un autre Estat, qu'il verra puissant & heureux. Que si les Medecins d'Italie & d'Allemagne traitent differemmens les malades de ces

& deux

deux païs-là : si la Morale n'a point de milieu précis & indivisible pour la vertu qu'elle enseigne : si l'Eglise est moins indulgente pour les jeunes & pour les abstinences , envers les peuples du Levant, qu'envers ceux du Septentrion, & si tout cela procede de l'inegalité des complexions, qui procede en partie de la difference des Climats & des lieux ; pourquoi les mesmes considerations ne seront elles receuës dans la conduite des Estats, où non seulement les temperamens des hommes sont dissemblables, & les mœurs contraires : mais les fondemens sont differens & la police diverse, & où la contentiõ qu'on apporte pour les maintenir est d'autant plus ardëtes qu'elle s'esmeut sous le pretexte du bien general, & s'appuie de la multitude de ceux qui y sont interessez, & de la force publique.

Venons aux exemples. La severité que les Espagnols affectent, & qui est conforme à leur temperament ; est necessaire à l'Espagne, & ces esprits melancholiques & glorieux s'excitent bien plus que les autres, par la honte des supplices, & par l'espoir de la recompense. Leur Inquisition qui paroist si affreuse, & qui est si formidable à toutes les autres nations ; est une des principales causes de la paix qu'ils ont chez eux, & de cette haute tranquillité où ils teposent. L'erreur ne s'y montre pas à descouvert : il n'y a point de contagion pour les esprits, & s'il y a quelque reste de Mahumetisme apres tant de milliers de Morisques chassëz, il ne passe point les cœurs, ou ne sort pas des tenebres. Ils ne s'en servent pas seulement contre l'infidelité, & pour la seureté des consciences ; beaucoup de crimes

pure.

purement civils, qui ne peuvent estre punis selon les formes ordinaires, y sont renvoiez, & on y expose quelquefois des innocens, dont ils faut faire exemple pour l'interest de l'Etat, ou pour sauver l'honneur du Prince. La disgrâce d'Antonio Perez en est un tesmoignage celebre. C'est homme qui n'avoit point de plus grand crime, que d'avoir esté aimé de son maistre, & d'en avoir eu la confiance, apres avoir esté diversement agité l'espace de plusieurs années; fust en fin abandonné à l'Inquisition, & si le peuple de Saragoce ne eust retiré par force: il eust esprouvé combien il fait dangereux de garder le secret d'un grand, & d'estre l'instrument d'une action qu'il ne veut point estre scevé. *[Il avoit fait tuer le Secrétaire de D. Iand' Austria par l'ordre de Philippe II.]* Mais quand ils ont voulu entreprendre de mettre ailleurs ceste severe Inquisition: c'est alors que les esprits se sont mutinez: qu'on a veu eslever des tempestes, & qu'on a couru au remede des violens pour l'empescher. L'heresie entra en Flandres sous Charles-le-Quint, & la religion commença à s'y alterer par le commerce de l'Angleterre & de l'Allemagne. Grantuelle qui y commandoit, eust recours à l'Inquisition, pour estouffer un mal qui sembloit foible d'autant qu'il estoit nouveau, & ne faisoit que se môstrer & que pointer. Mais il gasta tout avec ce remede, & soit qu'il fust poussé d'un bon zele, comme il est vrai-semblable, ou du desir d'attraper les biens des prevenus, comme on l'en a accusé; il fit mourir tant de personnes, & en irrita tant d'autres; que l'Empereur fut contraint d'amortir cette pour suite. Les semences pour-

tant de la maladie ne mourerent pas, bien qu'elles fussent mortifiées: l'ulcere fust couvert, mais non pas fermé, & une partie de ces peuples passa du depuis de l'heresie à la revolte, qu'il a changée avec le temps en une domination legitime. Les Espagnols creurent aussi que l'inquisition à leur mode asslurerait la conquête de Naples: qu'elle feroit la bride de ce cheval indompté: qu'elle tiendrait sous le ioug ce peuple changeant & mobile, & abatroit les plus hautes testes de ce Roiaume, qui aimoient naturellement la broüillerie. Mais ils se tromperent, & si tost que D. Pedro de Toledo le voulut essaier; Naples se rebella: le peuple prit les armes comme pour la communeliberté, & si l'Empereur n'eust fait cesser ce dessein, & si le Pape d'alors eust voulu consentir aux propositions du Cardinal Caraffe, ils couroient fortune de perdre cet Estat, & ce qu'ils avoient en Italie.

D'abord que Philippe II. fust de retour de Flandres en Espagne; il envoya au supplice quantité d'heretiques: il ne pardonna ni à sexe ni à qualité; il fit brusser l'effigie de Constantin Pontius dernier confesseur de son pere: il fit arrester Bartholomé de Miranda Archevesque de Toledo. Cette procedure estonna tout le monde; & si ce Prince n'avoit point espargné la memoire de celui qui avoit tenu entre ses bras l'Empereur mourant, & receu ses derniers souspirs: s'il n'avoit pas considéré le premier Prelat des Espagnes, & qui avoit esté escouté avec admiration dans les Sessions de Trente, & s'il protestoit tous les iours, qu'il apporteroit lui-mesme le bois pour brusser ses propres enfans s'il en avoit d'he

d'heretiques; quelle grace deuoient attendre les autres coupables; Il n'y a point de doute que cette severité n'ait perserué ce païs-là del'heresie, & fait impression sur des peuples dont la nature est circonspecte, & qui cherchent de la seureté en tout ce qu'ils entreprennent.

Mais quant à l'exemple de ce Prince & par ses avis on a voulu tenter la mesme procedure en France; On n'a pas rencontré le mesme succes: & soit que le remede fust hors de saison, ou que nostre humeur soit incapable de se rendre à la force; il semble qu'on ait par là ouvert la porte à l'erreur. Plusieurs à qui la nouveauté estoit odieuse, se sont perdus par la curiosité de sçavoir quelle estoit cette doctrine, pour laquelle on couroit avec ardeur à la mort, & on la souffroit avec ioye. Cette vaine image de constance esbloüissoit les esprits foibles, & ceux qui ne sçauoient pas que la Iustice de la cause, & non pas la rigueur des tourmens, fait les Mattyrs; s'imaginoient qu'on ne pouvoit perir volontairement, que pour celle de Iesus Christ. La severité donc n'est bonne que pour les humeurs speculatiues & fieres, comme sont celles des Espagnols, qui considerent tousiours l'avenir & la consequence des choses: à qui la douceur paroist lascheté: qui negligent ceux qui les flattent, & se font craindre, si l'on tesmoigne qu'on les craint. Elle agit encor puisdament sur les peuples timides & lasches, comme sont ceux du Levant, où la chaleur de l'air dissipe celle des corps, & dessèche excessivement les esprits, qui sont les instrumens de la hardiesse & du courage. Aussi les Monarchies ont com-

mencé en ce païs-là: les peuples s'y sont aisément rangez sous la domination d'un seul, & Ottoman n'a point eu de peine à rendre esclaves ceux qu'il subjugoit, ni à bannir la liberté de ses Estats, comme le plus grand de tous les crimes.

Au contraire la douceur est propre pour la conduite des Allemans, & des autres peuples du Septentrion. Ils sont ennemis de toute sorte de contrainte: il n'y a point de chaîne qui ne leur pese, bien qu'elle soit nécessaire & juste, & l'abondance de la chaleur & du sang leur inspire ces esprits indomptez, qui les font résister à toute sorte de domination, si elle n'est entre leurs mains. C'est pourquoi ils ont voulu presque tous se gouverner par Républiques, ou au moins n'avoir pas des Rois qui ne fussent effectifs, & subalternez à leur autorité: & c'est pourquoi aussi il a esté fort aisé de les faire revolter contre l'Eglise, à cause qu'elle estoit leur mere, & de leur faire haïr le Pape, d'autant qu'il estoit leur Supérieur. De sorte que je ne pense point que la mort de vingt & sept Seigneurs, à qui on trancha la teste apres la bataille de Prague, & ce sanglant spectacle qu'on fit voir à l'Allemagne; leur ait apporté tant de terreur, qu'il aura excité de haine contre la maison d'Austriche & la domination Espagnolle, & ie ne croi pas que la façon de nourrir la guerre que le Valsthain a introduite en ce païs-là: la rigueur des contributions qu'on y leue: l'oppression des villes qu'on prend ou qui obeïssent; aient tant assésuré les victoires del'Empereur, qu'elles ont disposé ces peuples au soulèvement, & si les prosperitez du Roy de Suede

continuent, qu'elles n'y causent une estrange revolution, & n'emportent ces violentes conquestes, qui n'ont ni pied ni racine. Au bout du conte, ie ne voy pas que l'Empereur ait tiré autre avantage de ces grands mouvemens, qui durent depuis tant d'annees, que d'avoir eschapé la ruine qui le menaçoit: qu'il soit devenu plus riche, pour avoir apauvri une infinité de personnes: ni qu'il ait fait autre chose que de s'imposer une necessité, de tenir consiours sur pied ces armées monstrueuses qui le font craindre, ou de voir decliner sa grandeur, ou d'achever de se rendre maistre del'Allemagne, & de reduire en une totale impuissance les peuples, à qui il ne scauroit oster la volonté de se rebeller. Quant au zele qu'il a tesmoigné pour les choses saintes, & pour ce qui est de l'exercice de la religion qu'il restablit par tout; c'est une œuvre véritablement dont l'apparence est fort plausible, & fort chrestienne, Mais d'autant que tout cela n'est qu'au dehors, & que les armes cedent à la force, & n'obeissent pas à la verité; il est à craindre que cette reformation ne tombe, si la fortune de l'Empereur change, & que l'heresie ne se desborde plus dangereusement qu'elle ne faisoit, si elle recouvre jamais de l'Impunité & sa premiere licence.

Pour confirmer davantage ce que je viens de dire, ie me servirai du tesmoignages des Espagnols, qui confessent que le Duc d'Alve eust tort d'employer la doceur pour gagner les Portugais, qu'il falloit reduire par la force, & que s'estoit les empirer, que de les flatter en les subjuguant. Au contraire que sa severité perdit les Flamens, & que les fleuves

de sang qu'il fit respan dre , exciterent d'auantage la rebellion , & donnerent couleur & hardiesse à la desobeissance pour se monstrez , qui auoit esté iusques alors honteuse & irresoluë. La douceur donc en general est propre pour la conduite des peuples du Septentrion & la severité pour celles des Espagnols , & de ceux du Leuant , pour les raisons que i'ay dites. Cenz qui sont sous vn Climat moderé , comme les François , & dont la clemence du ciel & la situation du pais , temperent les complexions : ont aussi besoin d'une conduite moderee , & d'un certain temperament de iustice , qui oste au vice l'impunité , & ne desespere pas tousiours les coupables.

Selon ce que ie viens de dire , il est aisé à iuger qu'il ne fait pas tousiours seur d'agir par imitation: que l'exemple de ce qui se pratique en vne nation , est vn mauuais principe pour le gouuernement d'une autre: que les propositions vniuerselles sont dangereuses dans la Politique , & que vouloir establir des regles generales pour estre obseruees de tous les peuples , & à toutes les occurrences ; c'est vouloir aiuster la robe des fables à tous les Estats de la Lune : c'est vouloir donner vne mesme forme à deux natures contraires : c'est vouloir ranger sous vne esgale mesure deux quantitez differentes. Et afin qu'un Ministre comprenne mieux cette verité qui est fort importante , qu'il sçache que hors quelques propositions generalissimes , qui sont dans la pratique des affaires , comme les derniers principes de la Metaphysique dans les sciences ; il n'y en a point qui ne soit contestee &

stee & contredite : qui n'ait des raisons & des exemples qui la fauorisent, & qui lui sont contraires, comme i'ay monstré ailleurs ; & partant qui doiuent ou tousiours estre suivies, ou tousiours estre reiettees. Voions-le par experience, & raisonnons en passant sur l'vsage de la seuerité, & de la douceur, puis que nous somnies sur cette matiere.

Ceux qui veulent qu'un Prince se doive plutost faire craindre qu'aimer, & que la rigueur appuie bien mieux un sceptre que la facilité des mœurs, & l'indulgence d'une conduite, peuuent dire, qu'encor qu'il fust vrai que l'autorité souveraine se conseruast esgallement entre la crainte & l'amour du peuple; que neantmoins les moiens qui font naistre la premiere de ces deux passions, son plus certains, que ceux qui engendrent la seconde : que leur operation est plus infailible, & que les biens-faits n'agissent pas si seurement sur l'esprit des hommes, que les peines. Qu'il est tousiours au pouuoir de ceux qui ont la force à la main, de se faire craindre : mais qu'il n'est pas tousiours en la puissance de ceux qui sont bons, de se faire aimer. Qu'on aime volontairement & par election, mais qu'on craint presque tousiours necessairement, en depit de la raison, & contre la resistance de nostre discours. Que de tout temps la corruption du genre humain a esté telle; que pour subsister il a tousiours plus eu besoin de la iustice, que de la bonté de ses superieurs: que l'Estat d'innocence est fort rare dans le monde, mais que celui de penitence est commun & en un continuel vsage, & que ceux qui gouernent ont tousiours esté plus

occupez à guerir les maladies , qu'à maintenant la santé & l'embonpoint des Estats. Qu'en vn mot la nature du peuple est de craindre beaucoup , & d'aimer peu , mais pourtant qu'il n'aime gueres les regnes sous lesquels il vit : qu'il n'est iamais content de sa condition presente : qu'il n'est touché que de la memoire des choses passées & l'esperance de l'auenir , & que d'ordinaire il n'y a que les princes morts qui soient ses delices. Et quand bien il prenoit quelquefois de l'amour pour ses maistres , & que son inclination suiurait en cela son deuoir ; il n'y a point de passion qui s'altère si facilement dans son esprit , que celle cy : & soit ou que ees mœurs du Prince changent & degenerent , ou qu'on les deguise & falsifie aux yeux de ses suiets ; il n'est rien de si aisé que de les faire passer de l'amour au mespris , & du mespris à la haine & à la reuolte. La vie de Henri III. est vn exemple illustre de cette verité , & les inconueniens où il tomba depuis qu'il fust paruenu à la couronne ; nous font voir quel fondement il faut faire sur la volonté du peuple , & sur les inclinations de cette beste , qui s'esmeut comme on la pousse , & qui apres auoir adoré le Duc d'Anjou , persecuta le Roy de France , & osa lui faire la guerre.

D'autre costé on peut dire , qu'il n'y a point d'Empire plus seur ni de puissance mieux estable , que celle qui se fonde sur l'amour , & comme il est certain que les choses se conseruent par les mesmes causes , & avec les mesmes moiens qui les font naistre ; il n'y a point aussi de doute que l'autorité souveraine ne soit plus ferme , lors qu'elle
s'ap-

s'appuie sur la volonté du peuple, d'où elle a pris son origine. En second lieu rien de violent n'est durable, sa propre force le consume, ou quelque autre qui lui résiste, & qui est plus grande. Or il est urai que toute sorte de chaine, fors celle de l'amour, pese à l'esprit humain, & que toute sorte de ioug, sil n'est volontaire, l'accable. En fin vouloir seulement regner par la seuerité, c'est renoncer à la paix de l'esprit: c'est se charger de la passion qu'on veut donner à autrui: c'est s'exposer à vne necessité eternelle de se deffier de tous, & d'auoir pour ennemis ceux de qui on ne veut se laisser aimer de peur qu'on n'en soit assez craint: c'est tomber aux mesmes maux, qui trauaillent les maris jaloux: & pour vouloir trop contraindre ses suiets d'estre fidelles, leur donner la volonté de se rebeller, & d'abandonner l'obeissance qu'on ne veut fier à leur vertu, & à leur inclination.

On peut respondre aux premiers, que la seuerité toute nuë conserue fort mal la puissance d'un Souuerain, & qu'emploier la uiolence contre tous les maux de l'Estat; c'est n'auoir que du poison & du feu contre toutes les maladies du corps, & toute sorte d'vlcères. Que si l'on a quelquefois veu de grands hommes auoir affecté vne humeur austere & dure, & semblé se maintenir par là en autorité; cet effet pourtant est prouenu d'une autre cause: Et d'autant que cette conduite terrible n'a point esté seule, & qu'elle s'est trouuée en la compagnie de plusieurs grandes vertus, qui l'ont temperée; elle n'a point fait le mal, qu'elle a coustume de faire. Cela se

remarque aux vies de Torquatus, de Marius, de Sylla, de Corbulon, & de plusieurs autres des Anciens: & des Modernes en celles du Duc d'Alue, du Marquis de sainte Croix, qui laissa de si cruelles marques de son humeur aux Terceres, du Comte de Fuentes; & du Valfthain d'aujourd'hui, qui a esté si absolu dans les armées qu'il a commandées, & où le nom de l'Empereur n'estoit que l'image du pouuoir souverain qu'il y a exercé. Si ces grands personnages dis- ie n'eussent sceu que faire dresser des gibets, & enuoier des hommes à la mort; ils n'eussent pas esté suivis de leurs soldats aux occasions de la gloire, & ils nous seroient incognus, si ce n'est peuteestre comme exemples du malheur, où la seuerité precipite.

On peut aussi respondre aux seconds, que d'indulgence est vn moien aussi peu seur, qu'il est facile, pour faire regner, ou pour se faire obeïr. Que si les premiers hommes des siècles passéz & des modernes, semblent avoir negligé les voyes seueres & les exemples de rigueur, pour subsister dās l'esprit de leurs suiets ou de leurs soldats; c'est qu'en effet ils auoient des qualitez extraordinaires, & ie ne sçai quoi d'admirable en leur personne, qui passoit iusqu'au visage & à la mine, & inspiroit le respect avec l'amour dans l'ame de ceux qui les approchoient. Tels ont esté Alexandre, Scipion, Cesar, Germanicus. Tels Gastoe de Foix, D. Ian d'Austria, Ferrant Gonzalue, & les deux derniers Ducs de Guyse; dont la seule presence enchantoit le monde: emportoit les volontez malgré la raison, & contraignoit ceux qui leur estoient ennemis,

mais , de changer de passion , ou de la suspendre en les voiant.

De ce discours ie tire deux instructions , qui pourront estre appliquées aux autres matieres de la Politique. La premiere, que pour l'vsage de la douceur & de la seuerité, on ne scauroit establir vne regle generale. Qu'en ceci, comme en toutes les autres actions de prudence; il se faut resoudre dans l'occasion: se conseiller avec la nature des affaires: avec la condition du temps: avec la qualité des personnes, & laisser la disposition de l'euement à la fortune , & aux autres causes qui sont hors de nous. La seconde, qu'encore que la differéce que i'ay apportée des inclinations de diuers peuples, requiere le plus souuent vne application fort diuerse des moiens qu'on emploie pour les gouverner; si est-ce que comme en l'œconomie du corps humain , & en la dispensatiō des humeurs qui le composent; il y en a d'ordinaire vne qui domine , & qui sert de loi à la Medecine , & à la direction de la santé; cela n'empesche pas neantmoins qu'il ne faille quelquefois abaisser cette maistrèsse humeur , & cette qualité dominante : esleuer les autres : alterer cet ordre , & changer de train en certaines occurrences , & selon la nature des maladies qui suruiennent , ou qui menacent. Il en est de mesme de l'humeur des peuples , & de la complexion des Estats. Il y a vne certaine conduite qui leur est comme naturelle; mais elle ne doit pas estre inuiolable : il ne faut pas qu'un Ministre en soit esclaue : il peut la quitter , pourueu qu'il ne l'abandonne pas & qu'il la reprenne, & on est quelquefois contraint de se destourner

ner du grand chemin, pour euitier un mauvais pais ou une embusche. Il y a des peuples qu'il faut contenir avec la rigueur, & dont l'obeissance n'est pas bien seure, que sous un empire severe. Mais cela ne doit pas estre eternal : il est bon quelquefois de les gagner , & non pas tousiours de les dompter : de les plier, & non pas tousiours de les rompre , & il survient des occasions qui veulent necessairement qu'on les flatte, & qu'on les caresse, de peur qu'ils ne s'effarouchent : qu'ils ne prennent le frein aux dents , & n'emportent celui qui les doit mener.

DISCOURS VII.

Qu'un Ministre doit traiter differemment avec les estrangers selon qu'ils sont puissans & libres.

UN Ministre ne doit pas seulement conformer sa conduite à l'inclination des peuples qu'il gouverne, ou avec qui il traite ; mais il a doit encor aiuster à leur puissance, & à leur foiblesse. Il doit imiter le sage Medecin , qui considere autant les forces du malade, que la vertu du remede, & cherche la proportion de ce qui agit , avec ce qui souffre. Des Estats il y en a dont toute la grandeur est en eux mesmes : qui subsistent sur leur propre poids : qui se peuvent passer de tous les autres : qui ont fort peu à craindre de dehors , & ne peuvent presque tomber de leur pesanteur , ni perir que par la corruption du dedans, & par le vice des parties nobles. Telle estoit l'ancienne Republique de Rome, apres que tant de nations lui furent soumises , & qu'il

qu'il ne resta point au monde de quoi remplir l'ambition de ses Citoyens, ni de quoi le faire assez grand sans la ruine de sa partie. Tel est encor aujourd'hui l'Empire des Ottomans dont le corps est si diffus & la puissance si vaste; Qu'il semble qu'il n'y ait que les membres qui doivent faire peur à la teste, ni que ses propres parties qui puissent dissoudre la masse. Il y en a d'autres dont l'estendue véritablement n'est pas petite, ni les forces peu considérables; mais qui ne laissent pas pourtant d'avoir besoin d'appuis étrangers pour se soutenir: de se fortifier d'alliances: de former des ligue: de se servir de diversions, bref de reparer avec l'industrie ce qui leur manque de force, soit pour résister, soit pour entreprendre. Il y a des Princes qui ne subsistent que par la bienveillance de leur pays, & sous le bénéfice de sa situation. Deux grandes puissances entre lesquelles il est enfermé, & à qui il sert de barrière, sont en perpétuelle jalousie, que l'un ou l'autre ne s'en accommode, & il n'y a rien qu'elles ne fassent, pour empêcher qu'il ne change de maître, & ne passe sous une domination qui leur est suspecte. Cette passion d'Estat a été l'origine des grandes guerres qu'on a vues en Piedmont depuis centans, & de tant de sang Espagnol & François qui a été répandu en cette Province. Il y en a qui se sont mis en une dépendance volontaire d'une plus grande puissance, ou à cause de quelque bien-fait reçu, ou pour se délivrer de la dépense de l'inquiétude & du soupçon, qu'apporte le voisinage d'un plus grand lors qu'il n'est pas ami, ce qui n'est guère jamais qu'à son avantage. Aussi est il en que
que

que façon le maistre de ces petits Estats qu'il protege : sans citadelle & sans garnison il les occupe, & il en reçoit quand il en a besoin, de notables subuentions d'argent & d'hommes.

Ily en a d'autres qui sont en vne dependance forcee, & sont deuenus captifs sans y penser : qui ont donné eux-mesmes la matiere de leur chaine, & fourni l'estoffe dont le ioug qui les opprime a esté fait. L'auarice a precipité les Genoïs en ce malheur : cette vilaine passion a forgé leur seruitude : leur bien qu'ils ont mis entre les mains de Espagnols les a trahis, & par vn ordre renuersé les creanciers se sont rangez à la merci de leurs debiteurs. Ils ne peuuent plus s'en dedire : ils leur ont baillé des gages, & qu'ils ne scauroient recouurer, & qu'ils ne veulent laisser perdre : une seule pensée libre ne peut entrer, dans leur esprit : ils n'oseroient accepter l'assistance de ceux qui les voudroient tirer de captivité, & estans esclaves de leur argent, il faut qu'ils le soient necessairement des hommes qui le leur gardent. D'autre costé c'est une plaisante façon de s'asseurer d'un Estat, que celle que les Espagnols ont pratiquée à l'endroit des Genoïs. Il n'en fust jamais à si bon marché : Toutes les autres leur coustent quelque chose. Si le grand Duc est obligé à la defense de l'Estat de Milan ; ils lui ont rendu les fortresses de la Toscane, & donné Sienne. Si le Prince de Parme leur doit fournir des hommes & de l'argent pour le mesme sujet : il en a receu la citadelle de Plaifance. Mais icy ils n'ont fait que tendre les mains, pour prendre l'argent qu'on leur a porté volontairement : ils en jouissent & en sont les maistres ;
en

En laissant aux autres le vain nom de createurs, & si par fois ils leur donnent quelque chose par forme de profit; cela mesme revient à eux, & ressemble l'eau de certaines fontaines, qui s'eslançant par un mouvement contraint hors de son reservoir, y retourne par un mouvement naturel, & par une cheute necessaire. Que cela soit dit en passant.

En fin il y a des Estats qui ne se conservent qu'à cause qu'ils sont foibles, & d'autant qu'ils sont si peu de chose, qu'ils ne merirent par qu'un conquerant viole la justice pour l'amour d'eux, ni rendre son ambition odieuse. Telle est la Republique de Raguse, qui est si petite, qu'elle n'a peu jusqu'icy irriter l'appetit du Turc, & si pauvre, que presque tout son revenu s'en va à repaistre les grands de la Porte, & à servir de curée aux Sangiacs qui lui sont voisins. Vn Ministre donc sçaura que chacune de ces sortes d'Estat, requiert une conduite differente: que l'un ne doit pas servir d'exemple à l'autre pour estre gouverné, & quand on a affaire à eux, qu'il faut aussi traiter differemment selon qu'ils sont puissans, & libres. Pendant que la Republique de Venise estoit brouillée avec Paul V. & que la Chrestienté se divisoit pour cette querelle; la Republique de Genes tomba en un inconvenient presque pareil. Celle-cy pourtant plia sous les volontez du Pape: s'estant jettee dans une honteuse servitude, elle n'avoit garde de ne faire pas une action, qu'elle pouvoit appeller une obeissance legitime, & l'Espagne sans laquelle elle estoit foible, n'estoit que trop portée à l'y disposer, pour en faire un prejudice contre Venise. Au contraire l'autre demeu-

ra in-

ra inflexible en ses pretentions, à cause qu'elle avoit la puissance de les maintenir, & poussa l'affaire jusques au bout, pour ne laisser affoiblir la liberté qu'elle n'avoit receüe que de Dieu, & avec laquelle elle estoit née, Les desseins donc du Pape qui reüssirent pour Genes; furent vains pour Venise, & l'inegalité de ces deux Estats ne peut pas souffrir un mesme remede, quoi qu'ils fussent travaillez d'un mesme mal, & d'un accident semblable.

DISCOURS VIII.

Qu'un Ministre ne doit pas suivre inviolablement ce qui s'est toujours pratiqué dans l'Estat.

IL ne fait pas seulement seur de former sa conduite sur celle des estrangers, ou de traiter esgalement avec deux puissances inegales. Mais un Ministre est bien esloigné de ce qu'il doit estre, si dans l'Estat mesme où il agit; il s'attache servilement à ce qui a esté fait avant lui: s'il n'ose se destourner du chemin battu: s'il n'a pour mire quel l'exemple de ceux qui l'ont precedé: s'il veut tousiours marcher sur leurs pas, & n'adorer que leurs vestiges. Il ne fust iamais de comparaison plus naturelle ni de rapport plus juste, que celui du corps humain & du Politique. L'economie de l'un peut servir de modele à l'autre. Ils sont tous deux suiets aux mesmes accidens & aux mesmes symptomes. Tous deux ont d'ordinaire la naissance foible, le progresz superbe & rapide, la subsistance tremblante, & la cheute precipitée. Et parrant chacun de ces âges exige un regime different, & une conduite toute diuerse. Ces consi-
de-

Alterations mesmes ont lieu en l'Estat Eccle-
 siastique, & au gouvernement des ames , &
 bien que ses fondemens soient eternels , &
 qu'il soit edifié sur une pierre immuable: bien
 que cette Nef ne puisse perir ni faire naufra-
 ge: bien que la doctrine en soit infailible; ce-
 la n'empesche pas qu'en esgard aux mœurs
 des particuliers , il u'y arriue souvent del'al-
 teration : qu'il ne faille s'accommoder au
 temps : changer de voiles selon la nature des
 vents qui regnent : relascher de la seuerité de
 la discipline, & donner beaucoup a l'inclina-
 tion des peuples. Les miracles ont fonde
 l'Eglise, & le S. Esprit ne l'abandonne pas de
 sa protection; mais il veut aussi que la pruden-
 ce des Prelats intervienne pour la gouverner.
 Il n'en bannit pas la raison , pourueu qu'elle
 demeure suiette à la foi , & les veritez qui
 nous ont esté proposees toutes nuës, & avec
 la seule autorité des signes; ne nous sont de-
 clarees dans les Conciles, qu'apres de grandes
 enquestes, & des consultations prealables.

Et partant la prudence requiert qu'en la
 conduite des ames on ne regarde pas tant ce
 qui est le meilleur en soi , que ce qui leur est le
 plus conforme: qu'on ne leur impose pas une
 suiettion violente, & que pour trop appesan-
 tir le ioug, on ne leur donne point la volonté
 de le secouer. Autrefois les armes de l'Eglise
 estoient extremement redoutees , & les
 plus grands Princes trembloient au bruit des
 foudres de Rome. La prudence des Pasteurs
 qui n'en usoient que legitimement , & l'opi-
 nion qu'on avoit de leur sainteté; faisoient
 que ceux qui en estoient menacez se re-
 noient desia pour coupables, & qu'on auoit
 mesme

mesme peur des excommunications iniustes. Mais comme il n'y a rien de si bon dont l'homme n'abuse, ni rien de si saint que la malice ou que fragilité ne corrompent; Il est arriué qu'aux derniers siècles on a veu alterer les mœurs des Pasteurs, & de grands abus en l'usage de leur Iustice. Il n'y a point eu faute de Bonifaces huitiemes, & de Jules seconds, qui ont passé les limites de l'esprit qui enferment leur puissance, & au lieu d'ouvir le Roiaume des Cieux dont Iesus Christ leur a laissé les clefs; ont tasché d'oter les Estats de la terre aux veritables maistres, & aux legitimes possesseurs. Outre cela l'usage trop frequent des excommunications, & l'applications qu'on en a faite en des suiets de neant: Les schismes des Papes qui ont trauaillé l'Eglise, & fait que plusieurs ont pris en main les armes, qui ne deuoient estre gouvernees que par vn seul. Tout cela est cause qu'elles sont maintenât moins respectées qu'il ne faudroit & n'impriment pas assez de terreur sur les ames chrestiennes. En effet il n'y a rien qui conserve tant la reuerence qui est deuë aux choses saintes, que la rareté, ni qui les auilisse davantage, que de les rendre populaires. Celles principalement qui sont d'un ordre superieur au corps, & dont les effets ne sont pas sensibles, & regardent vne autre vie que celle-cy: ont besoin de ces precautions, afin qu'elles soient salutaires.

De sorte que c'est l'entendre mal, que de tirer consequence du temps passé, où la discipline Ecclesiastique estoit en vigueur, & les consciences dociles: où il n'y auoit que chaleur & que flamme parmi les fideles: où l'obeis-

sance

sance estoit generale, & les superieurs n'auoient pas tant besoin d'aiguillon pour exciter à l'amour de la vertu, & à la poursuite du bien, que de bride pour retenir, & pour empêcher qu'on n'allast au delà à force de zele. C'est mal fait disie de tirer consequence de ce temps-là, à celui d'à present, où non seulement les heretiques alterent les veritez receuës, mais les athées attaquent les principes de la foi & les fondemens de la religion. En la dispensation des peines Ecclesiastiques, les Prelats & de le Souuerain chef de l'Eglise ne doiuent iamais s'esloigner de la fin, pour laquelle Dieu leur a laissé la puissance de les imposer. Au lieu d'edifier, ils ne doiuent pas destruire, ni ruiner tout un corps, pour retrancher un membre gasté, & une partie malade. En fin il n'y a rien que les Superieurs soit spirituels, soit temporels doiuent euitier avec tant de soin, ni où ils doiuent estre plus difficiles, qu'à mettre leur autorité en compromis, & à faire des loix qui ne soient pas obseruees. C'est pecher contre la forme de ce qu'ils sont, & il vaut bien mieux souffrir des maux, & tolerer des abus dans un Estat, que de montrer son impuissance en pouuant les corriger, ou de tesmoigner sa foiblesse en contestant trop pour surmonter leur resistance.

Certes depuis que Monsieur le Cardinal est dans l'administration, on ne peut pas dire nique l'exemple des estrangers nous ait esgarez, ni que nous nous soions perdus en suiuant nos predecesseurs, & pour n'auoir osé estre plus hardis qu'eux & plus sages. Ce grand Ministre a si bien cognu la nature
du

du mal qui nous trauailloit & nostre portée, & les remedes ont esté dispensez avec tant de proportion & de iustesse, que ni le defect ne les a pas empeschez d'operer, ni l'excez n'a poit aigri la maladie. La douceur dont le Roy vsa à l'endroit des Rochelois, lors qu'ils n'estoient plus en estat de resister à la force: la grace qui fust accordée à des criminels, qui estoient en la puissance de leur partie, & la clemence qu'il exerça, lors qu'il pouuit exercer la seuerité sans blasme, & faire des exemples de iustice qui n'eussent point eu ni de suite dangereuse, ni de reuanche funeste. D'autre costé le traitement fait à Priuas, & ce lugubre spectacle qui semble auoir esté procuré par quelque cause supérieure, pour suppléer à ce qu'il y auoit peut estre de trop humain au naturel du Roy, & dans l'inclination de ses Ministres. La façon d'entendre aux propositions d'accommodement pour ne desesperer pas les coupables, & de presser la guerre & haster la victoire, pour leur oster le moien d'attendre quelque chose du temps, qui est l'esperance des malheureux. L'industrie que Monsieur le Cardinal a ioustée à la force. L'art avec lequel il a mis la des-vnion, & coulé la defiance parmi les rebelles: il a diuisé leurs interets, & les a rendus foibles, d'autant qu'ils n'ont pas esté conioints. Les efforts de son eloquence, & cette diuine faculté qui a fait que dès qu'on la ouï, toutes les passions qui nourrissoient la reuolte se sont calmées: les plus ardans mouuemens de la defiance qu'on auoit de nous, se sont arrestez: les plus opiniastrés n'ont peu se defendre de consétir à ce qu'on

¶ vouloit, & les plus courageux n'ont osé chercher leur salut dans les armes, mais seulement dans l'obeïssance & dans la suiettion. En outre l'observations scrupuleuses des choses qu'on promettoit, & cette legale & nouvelle procedure, avec laquelle on ne faisoit pas seulement cesser leurs craintes, mais on surmontoit leurs esperances; Tout cela disoit a reconcilié tous les esprits: a rendu la victoire parfaite & seure, en gagnant les volontez des vaincus: a coupé les dernieres racines de la rebellion, & a cheué l'œuvre qui auoit esté tant de fois commencee, & tant de fois ruinée par vne mauuaise fortune, ou par vne mauuaise conduite.

Si le Roy eust voulu croire les vieux Ministres, & ces sages qui auoient gouverné sous d'autres regnes: il n'eust iamais attaqué les Huguenots; il n'eust pas heurté vn parti que son pere auoit crainct, ni touché à cette machine qu'on pensoit ne se pouuoir remuer qu'en esbranlant les colonnes de l'Estat, & les fondemens de la monarchie. Ils falloit disoient-ils souffrir l'insolence, pour euer la felonnie, & user de lenitifs, quand les remedes acres estoient mortels. Ils ne concludoient iamais à la guerre, que lors qu'on la leur faisoit. La fin de nos armes n'estoit pas la victoire, mais la paix. Ils ne s'embarquoient pas pour nauiger, mais pour rentrer au port d'où nous estions sortis: ils ne pouuoient souffrir l'agitation, & fust ce dans vn Esquif, ou dans vn vaisseau eschoué; ils vouloient gagner la terre. Cependant le feu de la reuolte ne s'esteignoit pas: les sources de la desobeïssance demeuroient pleines, & si l'on les

cm

empeschoit pour quelque temps de couler ; elles s'enfioient & devenoient grosses, pour se desbonder plus fortement en un autre. En un mot, le Roy avoyt tousiours des compagnons dans son Royaume, & tout au plus la suiersion de la moitié des François consistoit, à lui laisser le nom de Souverain en partageant sa puissance.

Si l'on n'eust changé les maximes qu'on suivoit durant sa minorité à l'endroit de nos Alliez, ni osé davantage, que quand l'Espagnol despoüilloit le Duc de Sauoye : si nos secours eussent esté aussi languissans & aussi timides qu'ils estoient en ce temps-là, & si nous eussions autant craint trois Puissances coniurees, qu'on faisoit alors vne seule ; que fust devenu Monsieur de Mantouë, & nostre reputation. La liberté du saint Siege seroit affoiblie, & l'Italie à la chaine : on eust bien tost esté sur le fossé de la France, ni ayant plus de dehors à prendre : personne ne se fust plus fié à nous, & nous ne ferions pas aujour d'hui les Protecteurs des foibles, nous serions les Deserteurs des affligez. En fin si Monsieur le Cardinal n'eust eu deuant les yeux que l'exemple de nos peres, & leur sagesse ; le dessein de la navigation ne seroit encor qu'en idee, & nous n'aurions pas veu le progres d'une chose, dont les commencemens aiderent tant à la prise de la Rochelle, & sans laquelle les plus grands Estats ne furent jamais qu'à moitié puissans, ni qu'à demi ti ches.

DISCOURS IX.

Que les conseils des estrangers doivent estre suspects à vn Ministre.

QV'vn Ministre ait pour suspects les conseils qui viendront de dehors, quelque apparence de bien qu'ils portent, & de quelque pretexte de bienueillance qu'ils se courent. Qu'il tienne pour certain que la pluspart des Princes n'ont ni haine ni amitié que par bien-sceance, & qu'ils ne prennent point de passion, que celle quel'intereft leur donne. Et partant qu'il n'y a point d'amitié qui leur soit si chere, que la moindre de leurs affaires, & qu'il n'y a point de Parent qu'ils n'abandonnent s'il leur en reuient de l'vtilité, & n'exposent a vn dernier malheur, si cela les accommode. Ces belles passions ne ressentiment de biens-faits & de recognoissance, ne sont que pour les particuliers, & pour le vulgaire: Elles ne naissent gueres entre les Princes: c'est vn trafic & non pas vn commerce d'amitié, ce qui se pratique parmi eux; les loix de la marchandise entrent bien mieux dans leurs traitez, que celle de la Philosophie: l'intereft est le seul lien qui les serre, & d'autant que la raison d'Estat n'apprend pas à bien faire genereusement; ce n'est pas merueille s'ils ne scauent d'ordinaire ni bien de- uoir, ni bien recognoistre. En vn mot, il n'y aguere de conseil que les estrangers donnent, dont la source ne soit gastee, & qui ne soit corrompu ou par l'ambition des puissans, ou par la ialousie des egaux, ou

H

par la

par la crainte de petits. Les grands ne cherchent qu'à faire leurs affaires aux despens des petits, & ils ne s'interessent d'ordinaire dans leurs querelles, que pour les empieter en les assistant, & garder les gages dont ils se feront saisis, sous couleur de les defendre. Les egaux seront bien aises de s'oster de concurrence: de gagner le dessus, & de n'avoir point de contrepoids dans les forces d'autrui, ni d'obstacle à la grandeur où ils aspirent. Les petits ont rousiours peur des grands quand ils sont ambitieux, & ne les regardent que comme des monstres, de qui ils s'attendent devoir estre devorez. Ils ne scauroient avoir de la bonne volonté pour ceux de qui ils ont de la defiance, & ils ne leur dressent des autels, ni ne leur offrent des sacrifices, que comme faisoient les Anciens à la peste & à la fièvre, pour estre preservez du mal qu'ils en craignent.

Au commencement de nos discordes civiles pour le fait de la religion, & lors que la nouvelle Secte separoit de l'obeïssance du Roy, ceux qu'elle avoit soustraits de celle del'Eglise; Philippe II. fit avertir Catherine de Medecis par Manrique son Ambassadeur, qu'elle se gardast bien de flatter le mal, ni de venir en aucune composition avec lui: que les remedes lenitifs estoient mortels, & qu'ils falloit poursuivre avec le fer & avec le feu, la rebellion & l'heresie. Je ne doute point que le conseil de Philippe n'eust pour fin l'honneur de Dieu, qui estoit offensé par cette nouvelle doctrine, & ne s'excita par l'interest qui lui estoit com-

commun avec tous les autres Princes, de ne souffrir pas la desobeïssance mesmes dans les Estats d'autrui. Mais en l'election des moïens qu'il proposoit pour s'opposer au mal & pour le combattre; il est certain qu'il ne consideroit pas tant l'effect qu'ils produiroient en France, que le bien qu'en receuroient les Pays-bas, où la contagion estoit desia passée. Il nous vouloit faire aualer la Medecine, pour purger ses suiets: Il pensoit estonner les coupables de son poïs, par l'exemple de la Iustice, qui se feroient au nostre, & oster le cœur à l'heresie pour s'y monstrier, quand elle se verroit si mal traitée ailleurs, & estre par tout la haine des Princes, & l'horreur des peuples.

Remarquons icy par occasion, que ce Prince, qu'on a appellé Salomon de son siecle, a empesché autant qu'il a peu que les Flamens ne prissent la religion pour pretexte du soulevement qu'ils meditoient, & del'inquietude qu'ils auoient de remuer. Il voioit que ceux qui auoient si souuent querellé leurs propres Princes, lors qu'ils estoient presens, & n'en auoient iamais peu aimer que la race; auroient bien de la peine à se contenir en leur absence, & à souffrir la domination des Gouverneurs estrangers. Mais il iugeoit aussi d'un autre costé qu'il estoit aisé de ranger les peuples qui se mutinent, lors qu'il n'interessent point Dieu en leur reuolte, & n'opposent pas le commandement de faire leur salut à celui qu'ils ont d'obeïr à leurs Superieurs. Pour euitier donc cela, il leur accorde toutes leurs demandes, bien qu'elles fussent iniu-

ſtes: il oſte les garniſons Eſpagnolles, dont ils ſe diſoient eſtre opprimez: Il conſent que les Gouverneurs des places fortes fuſſent du païs, & nommez par les Eſtats: il renuoie à la franche conte le Cardinal Grantuelle, dont la perſonne leur eſtoit odieuſe, & la conduite inſupportable. Bref, il renuerſe pour l'amour d'eux les fonctions de la ſouueraineté, & aime mieux recevoir en quelque façon la loi de ſes ſuiets Catholiques, qu'eſtre contraint de la donner à des heretiques rebelles.

Mais il cognu trop tard la nature du peuple & ſes maladies, & que comme il eſt quelquefois bon lors qu'il a apaiſé l'appetit de la nouueauté qui le trauailloit, & s'eſt laſſé de ſes propres deſordres, de le ramener avec la douceur: de lui donner moien de ſe retirer du mal avec quelque apparence reputation, & de paroître moins coupable qu'il n'a eſté: qu'il n'y a guere auſſi que la force qui le puiſſe ranger, lors qu'il commence à ſ'esbranler, & qu'il eſt plein des tantaies de l'auenir, & des eſperances du changement. Que c'eſt le perdre, que de le flatter quand il eſt en cette humeur, & c'eſt alors qu'il ſe fait craindre, ſi l'on lui reſimoigne qu'on le craint. La facilité de lui accorder les premieres demandes, lui fournit l'audace d'en faire de nouuelles; on lui accroiſt la volonté du mal, en lui donnant les forces de l'excuter, & on trouue à la fin qu'au lieu d'un mutin ſoible & irreſolu qu'il eſtoit, on ne a fait un ennemi puiſſant, & un perſecuteur irreconciliable. Je traite fort particuliere-
ment

ment cette matiere en la seconde partie de cette œuvre. Tanty a que Philippe est tombé en l'inconuenient qu'il auoit dessein d'euitier. & il a veu perir la religion & rebeller ses suiets des Pays-bas, pour n'auoir pas vsé à propos des remedes qui eussent peut estre operé s'ils eussent esté appliquez en leur saison: pour auoir employé à contre temps la seuerité & la douceur, & pour s'estre serui trop ou trop peu de l'une & de l'autre. Peut-estre aussi qu'il y auoit de la fatalité en l'auenement de cette nouvelle puissance, & que Dieu a permis qu'elle s'eleuast, pour l'opposer à l'ambition d'Espagne, & arrester avec si peu de chose ce torrent qui menaçoit d'inonder tous ses voisins.

Nos Rois aussi sous lesquels l'heresie s'est remuée; ont tout gasté pour auoir suivi des conseils extremes. Il ont tousiours ou trop roidi ou trop relasché, & comme s'ils eussent esté emportez par des vens contraires, ils n'ont iamais sceu prendre le milieu, ni trouuer du temperament entre vne excessiue rigueur, & vne trop lasche indulgence. Les paix honteuses accordées en diuers temps aux Huguenots, & les Edits faits en leur faueur; monstrent clairement quel esprit agissoit en France, & qu'il ne falloit point donner des batailles, ni bruler des villes, pour mettre les choses en l'estat où elles estoient auant la guerre. D'autre part les desseins violens, & les resolutions sanguinaires qu'on a prises mal à propos; ont esté des fruiets du conseil d'Espagne, & des suggestions d'Italie. L'impac-

tience que les vns auoient de voir finir nos maux, en a retardé la guerison pour l'auoir precipitée, & l'esperance que les autres auoient d'en profiter, a esté cause qu'ils les enflammoient tousiours: & preparoient vne longue & nouuelle matiere à nos discordes, qui leur estoient auantageuses.

L'execution de la saint Barthelemy est vn pourage de leur esprit, & ils se glorifient que le Roy y tint particulierement la main, & que le Duc d'Alue la conseilla en son voiage de Bayonne. Je ne veux pas discuter sur la nature de cette action qui a trouué les esprits des Catholiques mesmes diuisez, & leurs opinions differentes, pour l'approuuer ou pour la condamner. L'incertitu le en laquelle on a tousiours esté, de quelle façon le Roy Charles y a concouru, si ça esté par preuention; ou par vn pur dessein, & le ressentiment particulier de quelque Princes, qui s'y est meslé avec le zele du bien public; sont cause qu'on n'en peut faire de iugement, qui ne soit dangereux ou temeraire. Aussi ie suspens le mien pour m'arrester sur l'euenement, qui n'a point esté conforme aux esperances qu'on en auoit eues, & soit ou que nous n'ayons sceu nous seruir de nostre auantage, ou que l'election du Duc d'Anjou pour estre Roy de Pologne, ait perdu le fruit de la victoire qui estoit presté: ou que Dieu n'ait point voulu penir vne action, en la quelle on a presumé que la foi publique, dont il est tousiours garent estoit violee; nous auons veu plus fortement allumer le feu, qu'on pensoit auoir esteint par cette saignée, & donné

donné pretexte à la cruauté pour s'animer contre le sang catholique.

Le Cardinal de Lorraine fit aussi vne grande playe & à l'Estat & à l'Eglise, d'auoir esté le Promoteur du colloque de Poissy, apres auoir esté si contraire aux Ministres Protestans. De produire des gens dont la naissance estoit obscure & la vie chargée de taches, qui auoient esté flestris par quantité de declarations & d'Arrests: qui auoient si souuent fui la lumiere, pour se sauuer dans les tachots & dans les bois: qui deliberoient encor sur la doctrine qu'ils publioient; de produire dis ie ces gens-là à vn iour si esclatrant, comme fit le Cardinal de Lorraine: de les attirer à vn combat si illustre, & les souffrir en vn camp où ils l'auroient pour aduersaire, & le Roy & les Princes pour spectateurs; il faut auoier qu'il enst grand tort, & que c'estoit passer trop dangereusement d'une extremité à l'autre. Il deuoit croire que c'estoit vn moien d'asseurer dans l'erreur ceux qui branloient, & de confirmer ceux qui estoient irresolus: que cet honneur leur enfleroit excessiue-ment le cœur: qu'il leur donneroit vne plus grande opinion qu'ils n'auoient de leur personne & de leur doctrine, & mettroit ces esprits orgueilleux en estat de ne se dedire iamais des propositions, qu'ils auroient si solennellement debatues. Il pouuoit croire qu'il n'y a point de ialousie si violente, que celle que nous prenons pour nos opinions, & qu'en matiere de Secte qui vient au monde, il en faut gagner les auteurs auant qu'ils soient bien declarez; ou bieu il

s'en faut deffaire. Mais depuis qu'ils ont vaincu la premiere resistance qu'ils ont rencontrée, & que l'aprehension que leur donnoit la grandeur de leur entreprise, & l'incertitude de l'euenement a cessé; il faut que la maladie prenne son cours: l'esperance & la crainte sont de foibles remedes contre elle, & l'homme se traueille en vain, si Dieu ne se monstre avec vn bras puissant pour defendre sa propre cause. L'exemple de Luther estoit tout frais, & les causes du miserable schisme de l'Allemagne cognees de tout le monde. Tandis que l'Apostat ne faisoit que hazarder sa doctrine, & qu'il n'auoit autre dessein que de ietter son despit, & vanger le tort qu'il croioit qu'on fit à ceux de son ordre; [*Pour ne leur auoir pas laissé prescher comme ils auoient custume, les indulgences au Duché de Saxe*] il eust esté aisé à reduire. Mais depuis qu'il eust conféré avec le Cardinal Caietan: qu'il eust esté ouï de l'Empereur Charles, & que Leon X. eust fulminé contre lui; il changea de passion: la vanité succeda à la cholere, & l'honneur d'auoir eu à fuir à de si grandes puissances le rendit irreconciliable. En vain par apres le Nonce de Paul III. eslaia d'adoucir cet esprit aigre. En vain lui representa il le mal qu'il y auoit de renuerser la paix du monde pour vne creance douloureuse, & en vain il lui offrit des chapeaux rouges, & les premieres dignitez cel'Eglise, pour le prix de sa conuersion. Tout cela ne le toucha point. Cet homme ambitieux ne pouuoit plus se soumettre, apres auoir contesté contre des Cardinaux, des Empereurs & des

& des Papes, & apres s'estre mis du pair avec eux; il ne se croioit pas assez grand, s'il y auoit quelqu'un au dessus de lui.

Cette digression semblera affectee, mais elle ne laissera pas d'estre utile. Reuenons à nostre suiet. Il est donc vrai, que c'est presque vne necessité ineuitable de recevoir, ou de demander conseil. Mais c'est vne extreme disgrâce de ne sçauoir se résoudre de soi mesme, & distinguer entre l'interest d'autrui & le bien de nos affaires. En voici d'autres exemples. Pierre de Medecis que son imprudence & ses malheurs ont rendu fameux dans l'histoire; s'estoit refugie à Venise, apres auoir esté chassé de Florence. Charles VIII. qui estoit le suiet de sa disgrâce, voulu estre aussi la cause de son reestablissement, & le remettant en sa premiere puissance, s'asseurer des Florentins qui lui estoient si necessaires pour ses desseins d'Italie. Il aduertit donc de ses intentions, & lui offre son assistance pour cet effect. Pierre consulte la Republique, & lui demande ce qu'il deuoit faire. Le Senat à qui le sejour de Charles en Italie estoit suspect: qui ne vouloit pas qu'il y prist racine: qui minutoit desia de le renuoyer de là les monts, & de detacher par consequent Florence, qui estoit la mamelle de son armee, de ses interests; destourne Pierre de se ietter entre les bras du Roy pour obtenir son retour. Il lui represente le danger qu'il y auoit d'employer vn si grand Mediateur. Que cela allumeroit dauantage contre lui la haine de ses compatriotes & qu'ils s'imagineroient que le Roy lui

voudroit vendre la grace qu'il lui procuroit, & l'obliger aux despens de la communeliberté. Ainsi avec ces raisons, dont l'apparence estoit specieuse, & avec des promesses qu'on lui fit de travailler à son rappel; on frustra le dessein de Charles & les esperances de Pierre.

Les Venitiens mesmes qui sont si soigneux de conseiller les autres, & que la reputation de sagesse qu'ils ont acquise dans le monde, a autrefois fait consulter depuis les extremités de l'Asie, n'ont garde de recevoir le conseil d'autrui que par bienveillance, ni autrement que comme vn témoignage de l'affection de ceux qui le donnent. Toutes les puissances de l'Europe s'interessierent en la broüillerie de l'interdit. Les Chrétiens & les Turcs, les Catholiques & les Protestans y prirent part, & il n'y eust point de Prince qui ne fust des offres, ou ne donnast des auis à la Republique. Rien de cela pourtant ne l'esbranla. Elle demeura immobile en ses propres sentimens, & n'esgara iamais son but, quoi qu'on lui proposast au contraire.

Je ne pense pas qu'on puisse dire, que les conseils de dehors ayent agi parmi nous, depuis que Monsieur le Cardinal est dans le ministere, ni que les inspirations estrangeres nous ayent seduits, dequoy qu'il gouverne. Je ne pense pas qu'on puisse reprocher à ce grand Ministre, que l'or de nos voisins lui ait donné dans la veüe, pour lui faire ouvrir le cœur à leurs suggestions, ni que leur subtilité lui fait deslier la langue, pour releuer les desseins du Roy, & les secrets

crêts de l'Estat. Autres fois ils ont presidé dâs nos conseils, bié que sous de tierces personnes, ils y ont proposé leurs opinions par des truchemens François, ne n'estoient que corps assumptifs quelques-uns de nos Ministres, à qui leur esprit donnoit le mouvement & la parole, & d'autant que c'estoient des personnes venales; il ne faut point s'estonner s'ils estoient à qui plus leur donnoit, & par consequent à eux; puis qu'ils n'ont jamais trouvé de prix trop haut, pour achepter la fidelité des sujets des autres Princes. Mais d'attaquer avec ces basses tentations un homme, qui ne se permettoit pas d'user de toutes les voyes justes de devenir riche: qui avoit si souvent refusé de puiser dans les coffres que son maistre lui ouvroit, & mis plusieurs fois tout son bien à l'avanture, pour asséurer le nostre; il n'y avoit point d'apparence.

Outre l'interest qui a tousiours esté puissant en Frâce; la crainte qu'on a long-téps eue d'irriter quelques puissances voisines, a souvent gâlé nos affaires, ou affoibli nostre reputation. De peur de leur déplaire on leur rendoit une complaisance pernicieuse: on escoutoit avec trop de respect leurs propositions: on n'osoit rompre avec la force leurs desseins: on taschoit de les divertir par des traitez & avec des offices, & d'autant que n'avions pas le courage d'agir avec eux en egaux: ils prenoient l'audace de traiter avec nous en superieurs & en maistres. Estrâge maxime qui avoit preoccupé certains esprits, de souffrir au dedans tous les caprices d'une faction muti-

ne. sous couleur que nous manquions de puissance pour la reprimer, & de laisser faire aux Espagnols une partie de ce qu'ils vouloient faire au dehors, pour ne nous brouiller point avec eux, & n'ajouster la haine de cette nation, au despit des mescontans & à l'inquietude des rebelles. C'est sur ce principe qu'on a failli de laisser perir le Duc de Savoye, & allonger les frontieres de l'Estat de Milan jusqu'au pied de nos montagnes. C'est sur ce principe qu'on a laissé recevoir des affronts aux Venitiens, qu'on a laissé triompher de leurs vaisseaux en conquerant, un homme qui les avoit pris en Pirate, & qu'on leur a fait eschapper d'entre les mains Gradisque, & conservé à la maison d'Autriche cette place, apres laquelle ils avoient consumé une partie de leur tresor, & trente mille hommes pour ne la pas prendre. C'est à cause de ce principe encore, que les Huguenots se sont plains (si c'est avec raison ou à tort, ce n'est pas à moi d'en juger) de l'infraction de la paix de Montpellier au prejudice des intentions du Roy, & que ceux qui l'avoient faire pour abatre une autre cabale, qui ne pouvoit subsister que par la continuation de la guerre; l'avoient aussi violee pour s'accommoder à l'humeur d'Italie & d'Espagne, où les uns murmuroient de ce qu'on laissoit respirer un parti, qu'ils s'imaginoient qu'on pouvoit esteindre, & les autres se faschoient de la remise de nos maux, & de l'interruption de nos discordes, qu'ils vouloient rendre continuës. Quoique c'en soit, cette infraction ou veritable

ritable ou pretenduë; a esté l'origine de la plus dangereuse guerre que nous eussions encor eüe dans l'Estat depuis le regne du Roy, & les Ministres qui ont succedé eussent receu (comme c'est la coustume) la honte de la faute de leurs predecesseurs, s'ils n'eussent eu la vertu de la reparer.

Mais Monsieur le Cardinal est venu avec des conseils aussi courageux, que des interreslez. Il a sceu cognoistre la puissance de nos voisins, & les forces de son maistre. Il a compris qu'il n'avoit pas besoin de toutes les siennes contre eux, tant qu'ils tiendroient les leurs partagees en plusieurs endroits, ce qu'ils feront sans doute tousjours, jusques à ce qu'ils cessent d'estre ambitieux, ou deviennent foibles. Et partant sur ce principe infallible; le Roy a mis à bas tout ce qui s'estoit eslevé dans son Roiaume contre son autorité, & empesché les grands de dehors de s'accroistre aux despens des petits, & des Alliez de la France.

D I S C O U R S X.

Comment il faut user des avis qui viennent de Rome, & de l'entremise du Pape.

C E que j'ay dit au discours precedent ne regarde que les Princes manifestement interreslez, & dont les intentions sont suspectes à leurs voisins, à cause de quelque desreglée passion qui les travaille. Il faut faire une consideration à part des avis qui viennent de Rome, & de l'entremise des Papes dans les affaires des autres Princes. Il est certain qu'il n'y a point dans le monde
de

de dignité plus haute que celle de Pape, ni que les Chrestiens doiuent regarder avec plus de veneration. La qualité de Chef de l'Eglise, & de Vicaire de Iesus-Christ merite bien vne recognoissance plus qu'humaine, & des honneurs plus releuez, que ceux qu'on rend aux Monarques. Mais dautant que cette dignité qui ne regarde quel'esprit, & les esperances de l'autre vie; s'est trouuee iointe avec le temps à vne puissance temporelle, avec laquelle elle n'est pas incompatible; il est aussi arriué que ceux qui en ont esté pourueus se sont iettez en d'autres interests que ceux de Dieu, & meslé le zele du salut des ames, avec les passions de la terre. Et comme l'on voit souuent que l'homme se laisse raur aux obiets des sens, & n'agit que selon les facultez animales, bien qu'il en ait de spirituelles & de diuines; de mesme on a quelquefois veu des Papes oublier les fonctions de Chefs des fidelles, pour ne s'adonner qu'à celles des Princes du monde, & colloquer au trosne de la Saincteté, l'ambitiō & l'auarice. Outre cela il s'est trouué des hommes qui par des desleins interesséz, ou avec vne ardeur indiscrete; ont voulu par trop estēdre la grandeur temporelle des Papes, & pour quelques raisons de bien-seance leur attribuer plus de jurisdiction sur les Princes Catholiques, que Dieu ne leur en a donné. Ils ont par là enflé la courage à quelques-uns d'eux: ils leur ont fait prendre des pretentions desmesurees; ils leur ont fait venir l'audace de fouler aux pieds les couronnes des Souuerains, & de marcher sur la teste
de

de ceux, qui ne recognoissent que Dieu au dessus d'eux pour la domination temporelle. Delà sont nées les querelles qu'ils ont eües avec diuers Princes, & principalement avec les Empereurs d'Occident : delà se sont allumees tant de guerres en Allemagne, qui ont passé en Italie, & apporté de la desolation à toute l'Europe. Delà se sont formées ces fameuses factions de Guelphes & de Gibellins : qui ont mis le schisme dans les familles : qui ont diuisé les peres d'avec les enfans : qui ont fait brusler des villes, & saccager des Prouinces, & tenu le monde en combustion pour vne querelle, qui n'estoit pas celle de Iesus-Christ. Les pretentions douteuses ou moins claires, que quelques Papes ont voulu faire passer pour indubitables : ont esté cause que ceux qui estoient interesséz, ont defendu leurs droits avec plus de violence, ou moins de respect qu'ils ne deuoient, & se sont iettez en des extremitez en vne cause, que la moderation eut peu rendre legitime.

C'est bien plus, dés qu'un Pape ou par son propre mouuement, ou par les suggestions des charlatans & des flatteurs, dont ils sont quelquefois inuestis, s'est attribué vn droit qu'il n'auoit pas; bien que son dessein n'ait pas reüssi, & qu'il ait rencontré des barrières qui l'ayent arresté; il se trouue des auteurs indiscrettement zelez, qui alleguent son action comme vn tilre legitime pour remettre dans ce mesme droit les Papes suiuaus, & les rengager en vne querelle ou les premiers ont esté vaincus. De là vient qu'ils sont tres sensibles en ce qu'ils pen-
sent

fent les toucher : qu'il y a tant de seuerité à Rome pource qui les regarde , & quand cette matiere entre dans les affaires qu'on traite avec eux , ou dans les negotiations que leurs Ministres conduisent ; qu'il y faut marcher avec de grandes circonspectiions : auoir l'œil ouuert à toutes choses, & passer sur vn pas si glisliât avec adresse & legereté.

Ie veux mettre icy vne consideration longue , mais vtile, & qui entrera sans violence dans le suiet que ie traite. Los richesses qui ont esté donnees à l'Eglise pour la gloire de Dieu, & pour l'ornement de cette belle Hierarchie , qui compose le corps mistique de I. Christ ; ont eu en plusieurs des membres vn effect contraire à leur fin. Les Souuerains pasteurs mesme , dont la vie est la lampe de l'Euangile qu'on ne cache pas sous le muid ; ont quelquefois donné des exemples scandaleux en cette matiere. Leurs mœurs n'ont esclairé que pour mener dans des precipices : ils ont trahi les liberalitez des gens de bien , & conuerti les monumens de la pieté des Constantins, des Pepins & des Charlemagnes , en instrumens d'ambition, ou de quelque autre passion moins honneste. Et comme tous les mouuemens de l'ame quand ils se desreglent , & que l'imagination les guide au lieu du discours ; entrent en vn champ infini , & ne trouuent point d'obiet qui les borne ni de frein qui les retienne ; De mesme les richesses du saint Siege bien qu'elles soient grandes , ont esté courtes pour remplir les desirs immoderez de quelques Papes, & fournir à l'excez de leurs despenses.

Cela

Cela a obligé quelques vns de leurs Agens qui brusloient d'une passion contraire, de chercher des moiens extraordinaires pour recouurer de l'argent, & d'avoir recours aux rapines & aux sacrileges, ne pouvant par des voyes legitimes satisfaire à la profusion de leurs maistres, ni à leur propre avarice, Ils n'ont pas seulement fait mettre des impos& des subsides sur les choses temporelles, comme font les autres Princes; mais ils ont encore abusé de ce qu'il y a de plus saint dans la religion, ils ont mis à pris les choses qui n'en avoient pas: ils ont trafique du merite de Iesus-Christ, & vendu aux enfans ce qui pouenoit de l'indulgence de leur mere. Outre cela la venalité des offices que quelques Papes ont laissé introduire dans la Cour de Rome, & ce mal qui s'estend si loin, & qu'on ne doit jamais souffrir que lors qu'il est necessaire: l'agrandissement de leur parens que quelques vns ont procuré avec trop d'ardeur: les guerres où ils se sont embarquez mal à propos: les bastimens esclatans & les meubles trop superbes, bref tout cet attirail qu'on voioit à Rome de choses qui n'estoient inventées que pour la vanité ou pour le plaisir, & dont les plus inutiles estoient les plus precieuses. Tout cela dis-je a fait mal penser de la dignité de l'ordre, à plusieurs qui ne le sçauoient pas distinguer de la personne, ni faire difference de ce qui estoit de l'institution de Dieu, d'avec ce qui procedoit de la corruption de l'homme. La face donc de la Cour de Rome si notablement diffamee; a fait que quelques vns l'ont

con-

confonduë avec celle de l'Eglise, bien que ce soient deux choses fort diuerses qu'ils ont appliqué les taches de l'une, à l'autre qui n'en a point du tout, & se sont reuoltez contre le saint Siege, à cause qu'ils ne pouuoient souffrir les vices des Papes.

Les auteurs pourtant de ce grand attentat n'ont pas Peché par ignorance, & ne s'y sont pas portez par vn zele de l'honneur de Dieu. Ils sçauoient bien que la licence des mœurs n'est pas incompatible avec la pureté des opinions : que la volonté peut suiure le mal sans que la raison l'approuue, & que la mesme autorité qui nous defend d'imiter le defreglement des Pasteurs, nous commande d'en respecter la doctrine, & de nous tenir dans le chemin qu'ils nous montrent du borbier où ils sont tombez. Mais ils estoient poussez d'autres mouuemens. L'auarice & le despit les ont animez contra la dignité, pour se vanger des personnes qui la possédoient. Au lieu de s'arrester aux abus qu'elles exerçoient, ils ont attaqué la puissance que Dieu leur auoit donnée : Au lieu d'emonder les branches, ils ont voulu couper le tronc, & ôster la vie à leur prochain ; pour l'empescher de mal faire. Et comme ces animaux qui tirent du poison des fleurs & des simples, dont les hommes font des parfums & des medecines ; au lieu d'admirer les soins que Dieu a de son Eglise, en l'empeschant de se gaster au milieu de la corruption, & de faire naufrage estant si violemment agitée ; ils se sont separez d'elle, & ont tasché de couper la liaison des membres &

bres & du chef, & d'abolir cette diuine dependance qui fait vn corps regulier, comme la dissolution fait vn Monstre.

Aussi Dieu a suscité plusieurs grands personnages, pour combattre les desseins des reuoltez, & pour vanger l'iniure qu'on lui faisoit en destruisant ce qui estoit de son institution à cause du vice des hommes & en reglant la vertu des Sacremens par la bonté des Ministres, & la force de l'œuvre par le merite de celui qui operoit. Mais comme il est mal aisé pue l'esprit humain obserue de la moderation en ce qu'il desire, & qu'il ne s'emporte en la poursuite du bien pour lequel il a de la passion; il est aussi arriué que ceux qui ont acouru au secours du S. Siege, ont veritablement reüssi en cette defense & repoussé l'imposture de ceux qui l'ont attaqué. Mais tous n'en sont pas demeurez là. Quelques-vns ont passé leur but, & pressez d'une trop grande chaleur que l'amour de la verité leur inspiroit; ils n'ont pas seulement appuié la puissance spirituelle du Pape, mais ils lui en ont encore ottribué une temporelle qui a esté incognue aux Apostres, & inouie en la primitive Eglise: qui donne de la jalousie aux autres Princes: qui n'a rien edifié iusques icy: qui a destruit beaucoup, & fait venir le schisme dans les Estats, Pui auoient esté Catholiques l'espace de plusieurs siècles.

Et d'autant que ceux qui sont eleuez à cette supreme dignité, qui les separe du commun des hommes; ne laissent pas d'estre hommes, & d'en auoir quelquefois les communes inclinations; il ne faut point s'estonner

stonner s'il y en a qui sont bien aises de voir estendre leur autorité: de voir qu'on les fait plus puissans qu'ils ne pensoient estre: que la lumière qui les environne est plus grande, & envoie ses rayons plus loïn qu'ils ne s'estoient imaginez, & s'ils se laissent facilement persuader en une chose qui est si conforme à leurs desirs, & au plus violent appetit de la nature raisonnable, qui est celui de dominer. De sorte qu'il n'est pas seulement vrai, que le changement de fortune est d'ordinaire suivi du changemēt des mœurs, mais qu'il l'est encore quelquefois de celui des opinions: qu'il desregle toutes les puissances de l'ame: qu'il altere la disposition de l'entendement; apres qu'elle a alteré celle de la volonté, & l'on a veu des Papes qui ont iugé plus favorablement de la grandeur du saint Siege, quand ils y sont paruenus, qu'ils ne faisoient auparavant lors qu'ils n'estoient que simples Cardinaux, ou en quelque dignité plus basse. C'est pourquoi aux suiets qui regardent ou directement, ou obliquement le saint Siege; vn Ministre doit estre extremement circonspect. Il doit glisser sur ce pas, s'il faut qu'il le passe: s'il est contraint de toucher à des parties si delicates, que ce soit d'une main subtile & legere, & qu'il n'enfonce pas s'il est possible une matiere, où il est mal-aisé qu'il ne soit offensé s'il n'offense. Sur tout qu'il demeure tousiours dās les termes de la raison & entre les bornes de la iustice: qu'il n'oste rien à autrui, mais qu'il ne souffre pas qu'on oste à son maître: que son imprudence, ou sa mollesse ne

ne fassent point à l'auenir quelque preiugé contre son Estat, & qu'il se souuienne de la procedure de Charles-le-Quint, quand il vint en Italie pour estre couronne Empereur. Les Legats qui le furent receuoir, le prierent qu'il iurast de ne faire point de tort aux libertez de l'Eglise, ni d'iniure à l'espouse de Iesus-Christ. Il respondit qu'il iuroit de n'alterer ni les droits de l'Eglise, ni les pretentions de l'Empire. *Cela regardoit les villes de Plaisance & de Parme, que l'Empereur pretendoit estre fiefs de l'Empire, & le Pape du saint Siege.*

Certes Monsieur le Cardinal s'est tellement comporté aux occurrences de cette nature; qu'les droits de la couronne & la dignité du saint Siege ont esté inuiolables entre ses mains. Qu'il n'y a eu que la iustice qui ait tenu la balance: qu'il a rendu à Dieu, & à Cesar ce qui leur appartenoit, & soustenu esgallement la qualité de Ministre de l'Estat, & de Prince de l'Eglise. Il n'ignore pas le temperament, qui doit estre vn zeile auengle, & une licence peu Catholique. Il cognoist le chemin qu'il faut tenir entre ces deux precipices: Il scait nauiger sans heurter contre ces escueils: Il ne peut s'esgarer à faute de clarté; Il a vne tres profonde cognoissance des choses saintes & des choses du monde; & la Sorbonne l'a admiré comme son ornement, auparauant qu'elle l'ait reueré comme son bien, fauteur & son apui. C'est pourquoy il n'a garde de ne voir que par les yeux d'autrui, comme d'autres ont fait. ni de ne s'esmouuoir que par vne passion estrangere. Aussi il n'y a
guerres

guerres jamais eu d'ame moins preoccu-
pée que la sienne, ni plus droite en ses sen-
timens. Il n'y a rien desreglé aux fon-
ctions de ses puissances, & hors le commerce
de la foi qui est tousiours privilégiée; la
volonté n'y donne point les opinions à l'en-
tendement, mais elle reçoit sa chaleur & ses
affectations de son discours & de ses lumieres.

C'est pourquoy il est aisé à iuger com-
bien fust imprudente la calomnie de ceux
qui l'attaquerent durant la negotiation du
Cardinal Barberin, ou vne peu apres. Rome
ne s'en est pas plainte: & le saint Pere sca-
uoit bien que les necessitez d'un Estat, & les
causes occultes de sa conduite, ne souffrent
pas qu'on donne tousiours au zele des gens
de bien tout ce qu'ils voudroient. Il n'y a
donc que les mauvais François qui en ayent
murmure, ou que les estrangers qui nous
haïssent, & à qui les pretextes sont bons;
quand les causes leur manquent pour nous
descrier, qui s'en soient indignez. Aussi ces
noirs manifestes, & ces escrits violens &
acres que la France a vus; n'ont rien fait
contre la reputation de ce grand Ministre.
Ils ont ressemblé ces puantes vapeurs qui
s'exhalent des marets, qui tesmoignent
bien la corruption du lieu d'où elles sor-
tent, mais qui n'infestent pas le Soleil con-
tre lequel elles s'eleuent. Ils ont esté de-
mentis par les choses qui sont arrivées: Le
temps les a renuersez contre leurs antheurs.
Ils ont veu ce fauteur de Huguenots atta-
ché inuariablement à la ruine de tout ce
qu'il y auoit de rebelle dans ce parti. Ils ont
veu tomber la Rochelle en partie par les
soins

Soins de ce Cardinal Rochelois. Ils ont veu,
 humilier l'heresie à ce Chrestien politique
 & reduire sous le droit commun & l'obeis-
 sance generale, celle qui s'estoit fait vne
 obeissance, aussi bien que des opinions à
 sa mode. Ils ont veu ce qu'il a fait en l'af-
 faire de Monsieur de Mantouë: ce qu'il a
 entrepris pour aiseurer liberte du saint
 Siege, & à quoi il s'est expose pour l'amour
 de cette Rome qu'on lui imputoit d'auoir
 mesprisee. Ils ont veu que ni la force ouuer-
 te des estrangeres coniuerez: ni la resistance
 secrette des François mal intentionnez: ni
 la sterilité ni la peste; n'ont peu empescher
 le Roy d'estre le liberateur de l'Italie, com-
 me il a esté le restaurateur de la France.

Mais combien a esclaté la prudence de
 ce grand Ministre en la dispute de l'autho-
 rité du Pape, qu'on auoit resueillée il a
 quelques années parmi nous? Combien a-
 il esté adroit au maniment d'une matiere
 si funeste? Combien a-il esté heureux à as-
 soupir cette querelle, qui sera tousiours fa-
 tale à la religion, & qu'on ne peut deterrer
 sans ouurir la porte au schisme? Lui seul a
 trouué le moien d'apaiser la Sorbonne qui
 estoit en tumulte pour ce suiet: de reioin-
 dre ce corps qui se deschiroit en partis, de
 ramener les opinions trop esgarées: de cō-
 tenter le Pape, & de sauuer nos libertez &
 les droits de la couronne. Cette actiō estoit
 si necessaire, que sans elle nos affaires n'eus-
 sent iamais pris vn cours si avantageux
 qu'elles l'ont eu, & si difficile: que i'oye as-
 seurer qu'elle ne pouuoit estre faite, que par
 vn principal Ministre de l'Estat: par vn Prin-
 ce de

ce de l'Eglise : par un grand Theologien, & par un excellent Politique tout ensemble.

DISCOURS XI.

Considerations sur le discours precedent.

C E que j'ay dit au discours precedent, n'est pas pour condamner les richesses qui sont dans l'Eglise, mais pour blasmer ceux qui en abusent : ni pour conclure qu'elle ne soit pas tousiours la mesme, encore qu'elle soit née pauvre, & qu'elle soit maintenant riche : que la charité y soit diminuee : que les mœurs de la pluspart des particuliers ayent degeneré, & que leur vie soit l'enuers de celle des premiers fideles. C'est tousiours le mesme visage, bien que l'embonpoint ne soit pas le mesme, & que la couleur se passe. La figure demeure : les traits & les lineamens ne s'en vont pas & c'est tousiours la mesme ame qui la viuifie. C'est tousiours le mesme fleuve, encor que son eau soit quelquefois trouble & quelquefois claire, qu'elle s'enfle vne fois, ou s'abaisse vne autre. Le Canal en est permanent : la source en est fixe, & son cours rend tousiours à la mer, qui est sa premiere origine. Il y a dans la religion des choses immuables & d'une subsistance eternelle, & il y en a qui peuvent souffrir du changement & de l'alteration. Et comme les commencemens de ce que fait la nature sont tousiours foibles, & la perfection vient par degrez dans ses ouurages ; au contraire ce qui sort purement de la main de Dieu est d'ordinaire parfait, & s'il ne persiste en cet

est estat : c'est la fragilité de l'homme qui l'altère, & la nécessité de sa condition qui le fait changer.

Puis que Dieu meditoit ce grand dessein du rachat des hommes, & qu'il vouloit estre lui mesme la fin & le moyen de leur félicité ; Il estoit à propos que l'Eglise qu'il devoit fonder nasquist pauvre, & afin que le monde cognust que c'estoit son œuvre, il falloit qu'elle s'levast par des moïens contraires aux apparences, qu'elle triomphast des richesses dans la pauvreté : des grandeurs dans les mespris, & de la sagesse du siècle dans l'ignorance des choses humaines. Autrement certes s'il fust venu dans l'abondance : si son entrée dans le monde eust esté environnée de gloire, & la doctrine qu'il portoit persuadée avec les ornemens de la Rhetorique, & les subtilitez de la Philosophie ; elle nous seroit suspecte. Personne ne s'estonneroit des progres qu'elle a faits en peu de temps, & qu'estant sortie d'un coing de la Palestine ; elle eust passé en moins de rien aux extrémités de la terre, & penetré jusqu'à un monde séparé du nostre. Nul ne trouveroit estrange que les avari ceux eussent couru apres les biens ; que l'ambicion eust suivi l'esclat, & que l'eloquence se fust iouïe de la credulité des simples. Ce fameux imposteur qui a trouvé tant de suivans, & de qui les erreurs occupent encor aujourdhui les deux tiers de nostre monde ; eust esté seul, s'il eust esté pauvre, & n'eust jamais trompé les peuples, s'il ne les eust subjugués. Il estoit donc nécessaire qu'une religion

ligion vraiment diuine eut des marques du principed'où elle procede: qu'elle vint contre les regles de la prudence, & s'establit par ce qui la deuoit destruire.

Mais comme elle a pour sa fin l'amour de Dieu & la charité enuers le prochain, & puis que celle-cy doit distinguer les disciples de Ies. Christ d'avec le reste des hommes; il est delà arriué que les premiers Chrestiens portoient leurs biens aux pieds des Apostres, & se despoüilloient de la propriété de ce qui leur appartenoit, pour le rendre commun avec leurs freres. On ne faisoit pas pourtant vn fond permanent de ces offrandes. Elles ne faisoient que passer, & se partageoient à mesure qu'elle estoient receuës, & à proportion que les fideles en auoient besoin. Du depuis les flammes de la charité croissant par le nombre des conuertis, & les biens qu'on offroit tous les iours à l'Eglise, s'estant extrêmement augmentez par cette multiplicatiõ; on iugea qu'il estoit expedient d'en garder le fonds, & que la distribution du reuenu suffiroit à l'entretien des Pasteurs, & à la necessité des pauvres. Ce reglement fust introduit du temps mesme des Apostres, comme nous en auons des coniectures, ou vn peu apres. En fin ce fonds que ne faisoit qu'une masse fust despecé, & les portions assignées à ceux qui seruoient l'Eglise, & appliquées à d'autres vsages inuariablement, & sans qu'elles deussent plus se mesler ni se confondre. Cet ordre a duré iusques à nous, & quelque saint ou illicite qu'ait esté l'usage des biens de l'Eglise entre
les

les main des particuliers; il est pour le moins indubitable, que la charité de ceux qui les ont donnez a esté precieuse devant Dieu, & leur zele extremement meritoire. Mais outre cela je dis qu'apres le siecle d'or du Christianisme, & cetemps bien heureux où l'on ne sçavoit que Iesus Christ crucifié, & où de la pauvreté, & de l'abiection des fideles, on voioit sortir des miracles; il n'a point esté inconvenient que l'Eglise fust riche. Et puis qu'à l'avenir les moiens surnaturels qui l'ont fondee, devoient estre rares parmi les hommes; Dieu a aussi consenti qu'elle tirast des choses de dehors, des avantages qui la rédissent plus venerable, & tinissent le peuple qui ne regardegueres que l'exterieur, & ne se touche que des obiets des sens, dans le respect qui lui estoit deu.

Mais avec les richesses, dit on, mille maux sont passéz dans l'Eglise: la vanité & les delices s'y sont mises au trosne de la vertu: la charité de nos peres est l'aliment de la profusion des nepueux, & les pauvres meurent de faim, pendant que ceux qui deuroiét mettre leur vie pour eux, ne leur laissent pas leur substance. A cela je respons qu'encore qu'il y ait des Ecclesiastiques vicieux à cause qu'ils sont riches, & qu'en plusieurs la licence des mœurs naisse de l'abondance des biens; il ne s'ensuit pas pourtant qu'il en faille despoüiller l'Eglise. Que cela leur est commun avec toutes les bonnes choses, d'estre exposez à de mauvais usages entre les mains des meschans. Qu'on n'abolit point les Sacremens à cause qu'il y en a qui commettent des sacrile-

ges. Que Dieu n'efface point la beauté de la nature, d'autant qu'elle sert d'occasion de pecher au infirmes, & personne n'est obligé de s'arracher les yeux, lors qu'ils ne sont pas chastes, & qu'ils se laissent ravir aux obiets defendus & aux curiositez des honnestes. Il y a des Ecclesiastiques gastez qui seroient gens de bien s'il n'estoit point riches: & il y en a dont la vie est pleine d'edification & la charité exemplaire, de qui la vertu demeureroit cachée dans la pauvreté, & la sainteté inutile. La pauvreté, & les richesses sont d'elles memes vne matiere sans forme: elles sont susceptibles d'impressions contraires: elles peuvent recevoir la figure du bien & du mal, & l'une ni l'autre des ces choses n'a point de merite si la charité ne le fait.

Mais le nombre, dit on encore, est plus grand de ceux qui abusent des richesses dās l'Eglise, que de ceux qui s'en seruent bien, & l'intention de ceux qui les ont données est plus souvent pervertie, qu'elle n'est exécutée. A cela ie responds encore, que supposé qu'il soit ainsi, il ne s'ensuit pas qu'il faille rendre l'Eglise pauvre. Que Dieu souffre l'iniquité des pecheurs, & les vices du monde: pour quelques actions de vertu qu'on y exerce: qu'il fait luire son Soleil sur la multitude des meschans, pour vn petit nombre de gens de bien qui le seruent: qu'il eust pardonné à six mille coupables, s'il eust rencontré trois Innocens dans Sodome & Gomorre, & dans le deluge qui abisma le monde s'il y eust eu dix familles iustes; il n'eust pas peut-estre fait voir

voir ce grand exemple de sa Justice. Ainsi & l'ordre des choses & la conduite de la providence nous persuadent, qu'on ne doit pas bannir les richesses de l'Eglise pour les abus à la naissance desquels elles seruent d'occasion; puis qu'elles sont la cause de quantité de bonnes actions qui s'y font: qu'elles seruent à la meilleure de toutes les vertus qui est la charité, & qu'il est certain que retournât entre les mains des seculiers, elles feroient plus dangereusement employées, & causeroient plus de mal & moins de bien, qu'en celles des Ecclesiastiques.

Pour ce qui est de purifier l'ordre Ecclesiastique, & de le rendre à sa premiere beauté & à son innocence originelle; c'est vne chose qui est plus aisée à desirer qu'à faire, & qui n'est point ni l'ouurage d'un peu de temps, ni de la force commune des hommes. Ce seroit sauter d'une extrémité à l'autre, que de passer tout d'un coup à cette seuerre reformation: ce seroit mettre du vin nouveau dans de vieilles peaux, & coudre du drap neuf à vne orbe déchirée, suivant la Parabole de nostre Seigneur: & pour chasser des vieux maux, & à qui l'accoustumance qu'on a de les voir, a osté ce qu'ils auoient de plus facheux, qui est le scandale; en introduire de plus grands en remplissant les esprits d'aigreur, & le monde de tumulte. L'alteration est si generale: les interets des Princes temporels sont tellement confondus avec ceux de l'Eglise, & la plupart des hommes si attachez à l'Estat où ils se trouuent; qu'ils cousteroit moins à Dieu de resusciter les morts, que de redui-

re ces choses à l'estat de leur naissance, & ramener tous les Chrestiens sous l'ancienne discipline. Il suffit qu'en quelque estat que l'Eglise se trouue, chacun y peut faire son salut s'il vent, & que hors d'elle nul ne peut euit sa perte. Il est pourtant vrai, que comme il est à propos que les miracles qui l'ont fondée se renouvellent quelquefois, & que la creance des choses passées se confirme par quelque signe présent ; De mesme bien que l'ordre Ecclesiastique ait receu des taches, & perdu sa pureté en quelques-vns de ses membres ; Dieu suscite tousiours des bonnes ames qui sans se detacher de l'Eglise se separent de la corruption des particuliers, & expriment en leur vie l'image de cette grande vertu, qui a paru à la naissance du Christianisme, & qui estoit commune aux premiers fidelles.

DISCOURS XII.

Considerations sur les mœurs des Papes, & de leurs Agens, qui serviront de precautions aux Ministres des autres Princes qui auront à traiter avec eux.

Bien que les discours suiuaus fussent entrez plus commodement dans la seconde partie de cette œuvre, où ie monstre fort au long comment vn Ministre doit agir avec les estrangers ; Neantmoins pour ne detacher pas les matières qui sont mieux entéduës lors qu'elles sont ioinctes, & n'affoiblir pas la lumiere qu'elles tirent l'une de l'autre ; ie mettrai icy tout d'un train ce que i'auois à dire sur le suiet des Papes, & sur les precautions avec lesquelles

ON

on doit receuoir leurs auis , & traiter avec eux & avec leurs Ministres.

Je dis donc qu'encore que les Papes des premiers siecles n'ayent eu que des sentimens fort purs , & des affections de peres enuers les Princes qui estoient leurs enfans; neantmoins de puis qu'ils ont pris vne autre qualite , que celle par laquelle ils representent Iesus-Christ : qu'ils ont meslé les interets de l'Eglise avec ceux du monde , & que la couronne qu'ils portent a autant de Diamans que d'Espines ; ils'en est trouué qui ont vn zele fort dissemblable de celui des premiers : qui ont suivi d'autres mouuemens , que ceux de cette vertu qui ne fait point acception de personnes : qui ont brulé des passions de la terre : qui de Pasteurs qu'ils deuoient estre se sont changez en loups , & ont quelquefois fait monter l'abomination iusques dans le sanctuaire. Et sans sortir des deux derniers siecles , Alexandre VI. fit il iamais voir au monde autre passion , que celle d'agrandir ces enfans ? y eust-il moien qu'il acceptast pour paruenir à cette fin ? n'abusa-il point pour l'amour d'elle des choses prophanes & des diuines ? ne viola-il point toutes les loix du Christianisme : toutes celles de la nature , & tous les droits de la societé humaine , pour faire regner son second fils. Bref , les trahisons, les meurtres secrets , les empoisonnemens & les pariures , furent ses mœurs & ses habitudes , s'il en faut croire les Historiens. Passons à Iules II. second successeur d'Alexandre. Sa vie veritablement n'a point esté si noire , ni sa conduite si criminelle

nelle que celle del'autre. Il a neantmoins esté agité d'un si furieux appetit de faire la guerre, & d'un desir si violent d'estendre le domaine Ecclesiastique ; qu'il n'a gueres laissé en repos l'Italie, ni les autres Princes ; & lui mesme n'a jamais peu trouver cette paix que Dieu donne , & que le monde ne donne pas, puis qu'il la cherchoit au milieu des armes, parmi l'ambition & dans le tumulte. L'ardeur avec laquelle il persecuta Louys XII. & le pretexte qu'il fournit à Ferdinand de Castille pour vsurper la Navarre ; rendront à jamais son nom de mauvaise augure aux François & sa memoire odieuse.

Leon X. eut iusques dans l'excez la passion pour ses parens , dont plusieurs Papes ont esté malades. Les profusions dont il usa en leur endroit : les biens de l'Eglise qu'il ne leur donnoit pas, mais qu'il leur versoit à pleines mains & leur respandoit sans mesure, & le present qu'il fit à sa sœur du profit des Indulgences qui se preschoient au Duché de Saxe : furent le pretexte de l'apostasie de Luther , & la matiere du schisme de l'Allemagne, & du feu qui a brulé le Septentrion. Que ne fit Clement VII. pour la grandeur de sa maison , & pour assieurer l'Estat de Florence en la famille de Medici ? combien de fois quitta-il pour ce dessein cet esprit indifferant & libre , que les Papes doivent avoir ? & combien se rendit il complaisant à l'ambition de Charles-le-Quint, pour faire entrer son nepveu en son alliance, & le faire Duc de Toscane ? à quoi ne se porta-il pas pour l'amour du mariage de

de sa niepce Catherine de Medicis avec le Duc d'Orleans ? De sorte que si la vie a esté infortunée, & batuës de grandes tempêtes ; on peut au moins dire que les derniers iours en ont esté serains & beaux : qu'il est arriué au port en triomphe, & quil est mort assouui des prosperitez de sa maison qu'il auoit tant desirées. On a encor remarqué le mesme defaut en la vie de Paul III. & sa vertu qui estoit d'ailleurs fort pure a eu cette tache, qu'il a procuré avec trop de violence l'agrandissement de la maison de Farnesé d'où il estoit sorti, & s'est trop accommodé à l'humeur de l'Empereur Charles, pour mettre ses nepveux en possession des Estats de Plaisance & de Parme, & surmonter la resistance que l'autre y apportoit pour les pretentions de l'Empire.

Mais quand les intentions des Papes seroient tousiours bonnes, & leur volonté en une droiture inuiolable : quand leur zele n'auroit point d'autre chaleur que celle que le deuoir inspire, & que l'amour de la iustice communique ; leur entendement peut estre preoccupé : ils peuuent faire mal de bonne foi : ils peuuent s'esgarer pensans estre sur le bon chemin, & satisfaire aux passions de leurs parens, croians satisfaire à leur charge. L'Estat Ecclesiastique est à cette heure gouuerné de telle sorte, que les Papes se deschargent de la pluspart des affaires sur les soins de leurs nepveux. Les Cardinaux qui hors du Concile semblent estre les membres naturels de cette teste, & qui deuroit aider à soustenir le faix de sa Monarchie ne sont presque plus que pour

1 s

accroi-

accroistre la Maïesté du saint Siege. La cognoissance des affaires leur est presque interdite, & si l'on les propose quelquefois au Conclauë ; c'est plustost pour donner de l'autorité par leur approbation à ce qui se fait, que pour le resoudre par leurs suffrages.

Cette procédure qui semble d'abord estrange n'est pas sans fondement, & sans apparence de raison. Entre les Cardinaux les uns sont suiets naturels des Princes, à qui outre le devoir de la naissance ils doivent encore leur fortune, & leur promotiõ mesme, & l'esclat de cette pourpre qui les couvre, est un lustre qui ne vient à eux que par reflexoin, & que leurs maistres ont emprunté du S. Siege pour le leur communiquer. Et par consequent il ne faut point s'estonner s'ils ne sont attachez qu'à leurs interets: s'ils ne suivent que leurs inclinations, & ne travaillent que pour leur gloir & le bien de leurs affaires. Ou bien ils sont enfans de quelque petit Souverain, & partant pleins des humeurs de leur maison: du desir de l'agrandir, & en la mesme dependance qu'elle. En fin la plus grande partie de ceux qui d'une naissance mediocre ou basse, paruiennent à cette haute dignité; dependent des grandes puissances temporelles, ou par des biensfaits receus, ou par des pensions qu'on leur donne, ou gar des esperances avec lesquelles on les tient pris. Il n'y a que la seule Republique de Venise qui ne s'est jamais adonnée à cette pratique, & qui a tousiours negligé de se rendre puissant dans le Conclauë. Elle ne fait point de la despenſe pour gagner des

des Cardinaux, & se contente de commander à ceux de ses Estats, qui ne sont jamais que deux à la fois, & passent d'ordinaire dans des interets separez des siens, quos que non pas contraires. Ces passions donc, & ces dependances alterent les volonte, du Pape à l'endroit des Cardinaux: lui rendent su spect's tous leurs offices, & font reduire la resolution des affaires entre lui & ses parens, ou quelque sienne creature dont il a esprouvé la fidelite & estime la suffisance.

Mais cette grande autorité que les Papes resigent à leurs nepueux, & la puissance du sainct Siege, dont ils leur laissent le plus souuent la disposition entiere & libre; ne sont pas tousiours gouvernees par des mains pures. Il est mal-aisé, bié, qu'il ne soit pas impossible, que le zele du bien general occupe entierement ceux qui ne sont personnes publiques que par participation: il est mal-aisé qu'on oublie ce qu'on est, pour n'avoir que les sentimens de ce qu'on n'est pas: il est mal-aisé qu'on trahisse l'amour propre, & qu'on se separe tout à fait de soi-mesme, & on a beau fermer les grands chemins aux desseins interessiez, & aux fins particulieres; elle arriueront chez nous, si nous ne sommes infiniment vertueux, par quelque sentier desrobé, ou par vne auenuë secrette. Les intentions du Pape seront saintes, mais celles des nepueux seront peut-estre alterées. Et si cela est, quel moien que la contagion s'arreste à eux, & quel ne passe iusques à lui? quel moien de se defendre d'un mal contre lequel on n'a

point de preseruatifs; de respondre de ce qu'on voit, si l'on ne voit que par les yeux d'autrui: d'aparcevoir une chose comme elle est, si on lui a desguisé le dehors: si on lui a changé les apparences, & si les vendeurs de fard & de plastre, qui sont espais dans les grandes cours, l'ont preparée auparavant qu'on la monstre? Or pour gagner quelquefois les nepueux, & corrompre les Ministres qu'ils emploient dans les differens des Princes, le chemin est ouuert à ceux qui peuuent faire du bien, & promettre des recompenses. Car depuis qu'un Pape est monté en ce trosne qui l'approche si fort de Dieu, & le met si fort au dessus des autres hommes; il semble à la plupart des parens, qu'ils ne peuuent avec de la bien-seance demeurer parmi la foule, ni dans l'obscurité des particuliers, pendant que l'oncle ou le frere est enuironné de la plus grande lumiere du monde. Et partant il y en a qui sont prenables par tout ce qui peut fonder la grandeur de leur maison, & qui peut les esleuer à l'Estat où ils aspirent.

Les Espagnols entendent mieux que gens du monde ces pratiques, & ont plus de moïens de les exercer que nulle autre nation. Les pensions qu'ils distribuent sans mesure: les benefices qu'ils ont à conferer dans leurs Estats d'Italie, & à la bien-seance de ceux qui agissent à la Cour de Rome: le moïen d'auancer leurs parens & aux offices de la paix, & aux charges de la guerre: les Estats qu'ils leurs donnent quelquefois, ou dont ils leurs facilitent les achaps, & les mariages auantageux & riches qu'ils leur pro-

procurent; sont d'estranges machines pour esbranler la probité des Italiens, si elle n'est bien confirmée. Le mariage de l'heritiere de la maison Iesualde des plus illustres du Roiaume de Naples, contre les clauses expressées du testament du pere, dont Gregoire XV. dispésa en faueur d'un de ses nepveux; donna l'entree aux Espagnols dans la Valtoline: les rendit maistres de cette vallee sous le nom d'une autre puissance: fit cette grande playe à l'Italie, & les armes de saint Pietre aiderent alors à auancer l'ambition d'Espagne, & à affoiblir la liberté d'une prouince, où elles sont adorees.

C'est bien plus quand l'esperance est foible pour tirer qu'elqu'un dans leur parti; ils y aioustent la crainte. Il n'est pas possible que l'une ou l'autre de ces deux passions n'opere, & ceux qui resisteroient à leurs dons & à leurs promesses pour entrer dans leurs interets; s'empeschent pour le moins de les choquer. pour eiter les tempestes qu'ils esmeuent, & les persecutions qu'ils suscitent. Outre la restance qu'ils apportent à ceux qui aspirent au Pontificat, quand ils sont d'inclination contraire; ils ont encore d'autres moiens de se faire craindre. Je ne veux pas croire qu'ils furent la principale cause de la fin malheureuse des Caraffes. [*Ils passerent tous trois par la main du Bourreau.*] Les deportemens avec lesquels ceux-cy abuserent de l'autorité de leur oncle: les maux où ils plongerent la Chrestienté par leur effrenée ambition: le feu qu'ils allumerent dans l'Estat Ecclesiastique & qu'il faillit de le de-

uorer

vorer : bref tout ce que peut produire de funeste une grande puissance qui est munie d'impunité ; ne laisserent que trop de fondement à la Justice , pour faire un si grand exemple. Mais il est vrai aussi que les brigues d'Espagne , & les ardues poursuites que ses Agens firent contre-eux ; n'adoucirent pas l'esprit des Juges, ni la rigueur de la sentence.

Mais sans cela , la persecution avec laquelle ils ont agité le Cardinal Aldobrandin apres la mort de Clement V I I I , & le peu de feuereté qu'il eut mesme pour sa personne, jusqu'à ce qu'il les eust flechis en implorant leur assistance ; monstrent clairement combien il fait dangereux de leur avoir esté contraire ou de n'avoir esté pour eux, ce qui est presque la mesme chose. Incontinent apres l'avenement au Pontificat de Paul V. ce Cardinal se sentit heurté de tant d'endroits, & vit tant de pieges autour de lui , & tant de complots formez pour le perdre ; qu'il fust contraint de quitter Rome, & de se retirer à Rauenne dont il estoit Archeuesque. Là mesme, il ne trouua pas le repos qu'il y cherchoit . & les orages inopinés qui s'y esleverent , le contraignirent d'abandonner le lieu où il estoit obligé de resider, & de pourvoir à son salut par la fuite. Il se retira dans Piedmont : où le Duc de Savoye qui cognoissoit & l'origine de son mal , & le remede qui le pouvoit guerir, qui sçavoit de quel endroit venoient les vents de la persecution , & le moien de les appaiser ; lui conseilla de se ietter entre les bras du Roy d'Espagne , & d'employer son
entre-

entremise pour le reconcilier avec le Pape.

Personne n'ignore la guerre qu'ils ont fait au Cardinal Baronius, & avec quelle obstination ils l'ont combattu, pour avoir esclairci les droits que le saint Siege a sur la Sicile, & publié vne verité qu'ils veulent estre cachee. Au traité où ce docte Cardinal tasche de prouuer que le corps de S. Jacques n'est pas à Compostelle de Galice; ils ont certes respondu avec des raisons & des preuues qui affoiblissent fort son opinion: qui rendent la leur fort vray semblable; qui appuient la creance des nations Chrestiennes, & meritent d'estre scenes pour la satisfaction publique, Mais au traité de la Sicile ils ont reparti avec le feu, d'autant que peut-estre les raisons leur ont manqué, & fait brusler par la main du Bourreau le quatrieme volume des Annales de ce grand homme, pour declarer criminelle la doctrine qu'il contenoit, à cause qu'elle ne leur estoit pas fauorable. Certes il faut rendre ce tesmoignage, & donner cette loüange aux Espagnols; qu'il n'y a point de nation au monde qui ait vne si violente ialousie qu'eux pour les interets de leur Estat, & pour la dignité de leur couronne, & il faut encore dire à la honte de la nostre, qu'il n'y en a point qui soit si fort travaillee d'une passion contraire que la plupart des François. Je rapporterai les causes de l'un & de l'autre en la seconde partie.

Outre cela que ne firent les Espagnols aux Conclauues où les suffrages inclinoient du costé de Baronius pour l'esslire Pape? Avec quels artifices n'attaquerét-ils pas cette promo-

promotion ? quels efforts n'emploierent-ils pas pour la rompre, & quelles machines ne firent-ils point joüir pour la renuerfer ? Le Cardinal de Sourdis eust beau tempester & faire du bruit contre leurs pratiques la plupart des gens de bien eurent beau s'en scandaliser, & desirer que l'Eglise fust gouvernee par vn homme qui auoit tant merité d'elle ; les souhaits des gens de bien furent inutiles : ils soupirerent en vain apres une si sainte election : les ennemis de Baronius l'emporterent, & l'interest general de la Chrestienté ceda au particulier d'Espagne. Ces exemples & plusieurs autres estonnent ceux qui n'ont pas d'ailleurs de l'inclination pour cette nation, & la crainte que chacun a de se procurer du mal, fait que plusieurs sont divertis de faire la bien qu'ils voudroient, si la liberté n'estoit interdite, & la generosité combattue par ces moïens odieux, & par ces façons violentes. Je traiterai en la seconde partie si les Princes Chrestiens se peuuent mesler en conscience de la promotion des Papes, & comment.

DISCOURS XIII.

Que l'entremise des Papes est fort utile dans les differens des Princes Chrestiens, & dans les affaires de la Chrestienté.

IL n'entends pas inferer du discours precedent, qu'il faille se priver de l'entremise des Papes, ni reietter leurs offices lors que la Chrestienté est agitée, & que ses Princes sont en discorde. Je serois un mau-
uais

vais Logicien de tirer des consequences si maliointes, & ce seroit agir contre toutes les maximes de la Morale, & contre tous les principes de la raison, de defendre l'usage des bonnes choses, pour l'amour de ceux qui en abusent: d'empescher les bons superieurs de faire leur charge, à cause des meschans qui ne la font pas, & de ne vouloir jouir de la beauté du Soleil, ni des biens de sa lumiere, à cause des eclipses qui interviennent quelquefois, & la desrobent au monde. Il est vrai qu'il y a eu des Papes meschans, & qui ont esté la honte du saint Siege, & le scandale de la Religion. Il y en a eu qui ne se sont ingerez dans les affaires des Princes, que pour les brouïller: qui n'ont apporté que du poison & du feu contre leur maladies, & qui ont gasté de leur malice & de leur venin tout ce qu'ils touchoient. Mais tous ne sont pas de cette nature, tous ne sont pas conduits de cet esprit. Il y en a de forts gens de bien: qui sont pleins de l'esprit de Dieu: qui ne brûlent que d'un saint zele, & qui estans montez à cette supreme dignité ont renoncé à toutes les affections du sang, pour ne prendre que celles de peres communs des Chrestiens, & d'arbitres incorruptibles aux affaires qui leur sont soumises. Et comme ils ont le cœur fort sain, & la volonté libre de toute passion desreglée; il y en a qui ont encore la veüe nette, & l'entendement fort illuminé: qui ont une grande intelligence des choses du monde, & que la bonté de leur esprit, & les emplois qu'ils ont eus sous d'autres Papes; ont mis en estat de n'estre
ni

ni trompez par les artifices de leurs parens, ni enchantez d'illusions estrangeres. La corruption aussi de leurs parens & de leurs Ministres, n'est pas si vniuerselle : qu'il n'y en ait plusieurs qui en soient exempts, & qui ne messent rien de particulier avec le zele du repos public, ni rien d'estranger avec les instructions de leur maistre.

Et sans considerer que le saint Siege est le fondement sur lequel la Religion s'appuie, & qu'il n'y a point de salut pour les membres qui abandonnent cette teste; il en reüssit encore ce bien pour les Princes qui sont ses enfans; qu'ils respectent fort son autorité quand elle interuient dans leurs affaires, & que ces offices sont fort puissans, ou fort propres pour terminer leurs querelles. Quand le feu se met entre les deux grandes couronnes, & que la France & l'Espagne se font la guerre; quelle puissance ou assez haute, ou assez des-interessée interuiendroit pour l'esteindre ? qui auroit assez de force pour retenir ces deux machines lors qu'elles s'esbranlent, & pour arrester des mouuemens si impetueux & si rapides que les leurs, si ce n'est le saint Siege ? Outre que l'Empire a demeuré long temps sans sa premiere gloire, & sans auoir rien de son ancienne Maiesté, que le nom & les armes; qui ne sçait qu'il est dependant de l'Espagne, ou en communauté d'interests avec elle ? qui ne sçait qu'elle l'a retiré du precipice où il tomboit ? qu'il ne se soustient que par ses subuentions & par ses secours, & que Charles-le-Quint n'a point laissé de plus forte recommandation
à son

à son fils, que d'estre tousiours bien avec ses
cousins, deut-il acheter fort cherement leur
amitié, ou la conseruer à vn prix excessif,
& avec des conditions immoderees.

Pour ce qui est de la couronne d'Angle-
terre, qui estoit autrefois le contrepoids
des deux autres, & l'arbitre de leurs diffé-
rens; elle n'est plus si propre qu'elle a esté
pour agir dans leurs discordes. L'heresie qui
l'a gastee ne lui peut laisser de fort bonnes
intentions pour les Catholiques: ayant ce
venin sur le cœur; elle ne peut regarder a-
uec des yeux entierement purs leur pro-
sperité: leur bonne intelligence lui doit es-
tre suspecte, & si elle s'auance tantost vers
l'Espagne, & tantost vers la France, cela du-
re si peu, & se fait avec des mouuemens si
languissans & vn retour si soudain; qu'on
voit bien que ce n'est pas vne parfaite ami-
tié qu'elle medite, mais vn fantosme de
bienueillance qui disparoit promptement,
& vn auorton d'affection qui est produit
par quelque cause passagere. Quant à la Re-
publique de Venise, elle auroit veritablemēt
assez de sagesse & de grandeur pour trauail-
ler dans les querelles des deux couronnes.
Mais elle est si fort ialouse de la puissance
del'vne, & si fort ennemie de son ambi-
tion; que ses soins ne lui seroient pas moins
suspects, que les offices d'un ennemi decla-
ré. Pour ce qui est des autres Princes d'Ita-
lie & d'Allemagne, ils sont si petits ou si
dependans ou si esloignez d'inclination de
l'Espagne ou de la France; qu'elles ne vou-
droient point quitter leur animosité pour
l'amour d'eux, ni se rendent à leurs offices.

Il n'y.

Il n'y a donc que le Pape qui reste pour estre le Mediateur de leurs broüilleries. La qualité d'enfans de l'Eglise que les Princes Catholiques font gloire de porter; les oblige de respecer celui qui en represente le Chef, & quelque jalousie d'honneur qui les travaille, ils ne font point tort à leur courage ni à leur ambition, de se soumettre à celui qui est au dessus d'eux, & qui les conjure de la part de Iesus Christ par lequel ils regnent, de ne mespriser pas la paix qu'il a tant recommandee. Ces Princes mesmes qui sont quelquefois las de se quereller, & à qui les maux de la guerre font horreur, & la misere de leurs suiets donne de la pitié; sont bien aises d'estre inuitez au repos par une autorité si puissante. On ne peut nier que la paix de Veruins si necessaire à l'Espagne, & utile à la France; n'ait esté l'ouvrage de Clement VIII. & que Henry le Grand, & Philippe II. eussent bien eu de la peine à quitter les armes qui pe-soiét à l'un & à l'autre, sans un si grand entremetteur. L'ay dit quand ces Princes sont las de se quereller, & espuisez d'argent & d'hommes; ou qu'ils ont ailleurs des occupations plus importantes, auxquelles ils ne peuvent vaquer qu'en abandonnant les premieres. Autrement certes quand l'ambition est soustenuë par la force, & quand l'appetit de conquerir est irrité par l'espoir de la victoire; il est mal aisé de l'esteindre avec des traitez, ou de l'apaiser par offices. Il arrive à la pluspart de Princes qui se font la guerre, le mesme qu'ax plaideurs opiniastres, qui ne cessent pas de plaider par
ele

election, mais par impuissance : qui doivent leur repos à la pauvreté, & non pas à la moderation de leur esprit, & qui ne s'arrestent pas en marchant, mais qui dem eurent en chemin pour n'avoir pas la force de passer outre.

Outre l'experience que nous venons d'en faire en ces derniers mouvemens d'Italie, nous en avons des exemples memorables aux vies de Charles-le Quint, & de François I. L'Estat de Milan fust l'amour de ces deux Princes, & le plus violent objet de leur ambition : ils bruslerent tous deux d'une esgale ardeur de le posséder, & l'animosité qu'ils conceurent pour ce sujet l'un contre l'autre fust si grande, que jamais le temps ni les hommes ne la sceurent vaincre. Les Papes d'alors s'y emploierent avec soin : Paul III. n'espargna point sa propre personne, & l'exposa à de longs voïages pour travailler à une reconciliation si necessaire. Les inondations que le Turc faisoit de tous costez sur les Chrestiens y sollicitoient assez l'Empereur. Et neantmoins rien de cela ne les peut fleschir : ils resisterent aux prieres des Papes : l'Estat miserable de la Chrestienté ne les toucha point, & cette fatale obstination lui cousta, outre le sang de ses enfans, la perte de Rhodes, & de la plus belle portion de la Hongrie.

Les Papes n'ont pas seulement pressé leurs soins à la Chrestienté, pour terminer les querelles de ses Princes, mais ils ont encore souvent aidé à la sauver de la ruine qui la menaçoit, ou à vanger ses affrons, & à recouvrer ses pertes. Sans leurs sub-

ven-

ventions & leurs offices, les Protestans auroient acheué de la defigurer, ou les Turcs l'auroient subjuguée, & Dieu qui les a choisis pour estre les chefs visibles de son Eglise; a aussi voulu qu'ils fussent quelquefois les libérateurs des païs où elle se conserue, & les instrumens du salut temporel de peuples qui la recognoissent. La plus fameuse ligue que le monde ait iamis ueüe se forma au Concile de Clermont à la sollicitation de Pierre l'Hermite, & par l'autorité d'Urbain II. Quatre cens mille combatans se rangerent sous la conduite de Godefroy de Buillon pour la conqueste de la terre Sainte. Iamais la Chrestienté ne s'est si largement desbordée qu'elle fit alors: iamais elle n'a obtenu des succez si esclatans, & iamais vn si grand nombre d'Auanturiers & de Soldats volontaires, ne furent si long temps ensemble pour vn mesme dessein, & avec tant de con corde.

Mais sans sortir du siecle passé, & des choses arrivées du temps de nos peres; qui ne sçait que Paul I I I. fust l'autheur de la ligue qui se fit entre les Venitiens & Charles-le-Quint, pour repousser Soliman qui menaçoit l'Italie, & chastier Barberoussé qui en rauageoit les costes. Que si les Chrestiens laisserent eschapper la victoire, qu'ils auoient entre leurs mains s'ils l'eussent voulu prendre: si la puissance maritime du Turc ne fust abatuë de ce coup: si Barberoussé ne fust opprimé à la Preuese, comme il le pouuoit estre; il en faut attribuer la cause à la perfidie d'André Doria, comme j'ay dit ailleurs. Il sembloit que ces
deux

deux Corsaires eussent partagé l'Empire de la mer, & l'un ne vouloit pas la ruine de l'autre, de peur d'estre moins considerable à son maistre, quand il l'auroit defait d'ennemis, & de manquer de credit, quand il manqueroit d'exercice. Aussi Barberousse paya la courtoisie, & rendit la revanche à Doria aupres de Ville-franche, où il ne voulut point l'acheuer, comme il lui estoit aisé apres vn naufrage, ni poursuiure ses vaisseaux, que la tempeste auoit escartez. Peut estre aussi qu'il y auoit quelque cause occulte, & quelque motif caché du costé de l'Empereur, pour lequel il ne cherchoit pas la victoire en la ligue dont nous parlons, mais la retraite des ennemis, & la cessation de la guerre. J'apporterai cette cause en la seconde partie au traité des ligues.

Pie IV. ietta les fondemens de la ligue pour secourir Chypre, qui se conclut sous Pie V. Que si elle ne fust assez heureuse: si les esperances, qu'on en conceut manquerent de leur principale fin, & si Chypre se perdit pour n'estre point secourue; les longueurs que les Espagnols apportent en tout ce qu'ils entreprennent: les tourmentes qui furent frequentes cette année sur la mer: la peste qui rangea les vaisseaux des Venitiens, & vne secrette dispositiõ du ciel qui vouloit affliger leur Republique; furent la cause de cette disgrâce. La ligue pourtant ne laissa pas d'estre vtile, & les siecles passez, ni toute la puissance des anciens n'ont rien produit de si memorable sur la mer du Leuant, que la bataille de Curfolari.

Que si les Chrestiens ne se fussent trahis

eux

eux mesmes: s'ils eussent voulu vser de la victoire, & suivre la fortune qui leur offroit Constantinople & le Levant; nous nousussions largement reparez des pertes qui nous venions de faire: nous estions les maistres de la mer Mediteranée: le Turc estoit reduit à la terre ferme, & la vertu de D. Ian d'Austria pouuoit faire esperer à l'Espagne, de n'enuier pas à la, France la gloire de son Godefroy, ni le bon-heur de ses armes. Mais la desiance que les Venitiens eurent des Espagnols, l'experience qu'ils auoient faite sous Charles le-Quint en la prise de Chasteau-neuf, combien ils estoient iniustes obseruateurs des conuentions des ligues. D'autre costé la ialousie que les Espagnols prirent de voir que la ruine du Turc estoit l'agrandissement des Venitiens: qu'ils deuoient recueillir les meilleures pieces de son debris, & le principal fruiet de la guerre: que n'ayant plus à craindre les forces du Turc, il considereroient moins celles d'Espagne, & deuenans plus puissans, ils les pourroient dauantage trauerser en leurs desseins d'Italie. Cela dis-je corrompt la victoire, & frustra les esperances de la Chrestienté, & l'attente du monde. Ceux qui scauent quelle est l'humer des Princes: quelles sont les raisons d'Estat, & quelle est la nature des ligues; ne trouueront pas estrange ce qui ie viens de dire.

Quoi que c'en soit, nous auons tiré deux notables auantages de la victoire de Lepanthe. L'un est que si nous u'auons esté assez sages pour profiter du bien qui nous estoit offert; nous auons esté assez heureux pour

pour euitier les maux qui nous estoient as-
seurez, si l'on n'eust froissé les forces du
Turc, & dissipé cette formidable flotte, qui
eust couuert de Croissans tout le Golphe
de Venise, & la mer basse d'Italie. L'autre
auantage est, que nous lui auons fait co-
gnoistre; que si les forces sont plus grandes
que celles d'un seul de nos Princes; elles
sont inferieures à celles de la Chrestienté
vnie, & que si par vn dessein digne du nom
qu'ils portent, ils venoient tous à coniurer
contre lui; on verroit en peu de temps sa
grandeur humiliee: le Croissant brisé, &
lui renuoié au fonds de la Scytie, d'où il a
pris son origine.

La continuation de la ligue, & le bon-
heur de la Chrestienté manqua avec la vie
de Pie V. & si son successeur eust autant de
zele que lui pour la maintenir; il ne fust pas
aussi heureux pour le pouoir faire, & il
eust ce desplaisir d'apprendre que les Ve-
nitienens l'auoient violée, & s'estoient accor-
dez avec Selin sans le sceu de leurs confe-
derez. S'ils eurent raison ou non i'en discour-
rai en la seconde partie, où i'examine-
rai les causes du traité de Monçon, que
nous fismes il y a quelques années pour le
fait de la Valtoline.

Pour ce qui est des guerres de terre, on
sçait assez ce que les Papes ont fait contre
le commun ennemi des Chrestiens, & con-
tre les Heretiques. En la seconde expedi-
tion de Soliman contre Vienne, & dans
l'ardeur qui l'agitoit de purger la honte de
la premiere il falloit que la Chrestienté fit
vn effort: qu'elle iouast de son reste, & op-
posast

posast sa plus grande puissance à un conquérant, que le despit & l'ambition animoient à sa ruine. Il faut auoüer qu'en cette occasion Charles-le-Quint fust véritablement le Cesar des Chrestiens, & qu'il combatit pour la Religion, en defendant son patrimoine. Mais aussi il faut confesser, que les soins du Pape furent tres ardens pour lui enuoier des forces: pour lui en solliciter de toutes parts, & pour le mettre en estat de receuoir ce formidable aduersaire. Aussi Soliman tout puissant qu'il estoit n'osa s'auancer vers lui: il n'osa mettre sa gloire en compromis avec elle de Charles, & quelque Religieux qu'il fust, il viola le serment qu'il auoit fait, de ne r'entrer iamais dans Constantinopole, que triomphant de Vienne, & chargé des despoüilles de l'Austriche.

Dés que l'heresie de Luther se fust multipliee, & qu'elle se sentit puissante; Elle se monstra rebelle. Presque tour le Septentrion coniura contre l'Empereur: il ne se vit iamais rien de plus orgueilleux que cette ligue, à cause qu'elle estoit extremement forte: les enseignes des Chefs n'estoient chargees que de deuises superbes, & de mots de menaces: & deux grands hommes l'un pour la guerre, & l'autre pour l'intrigue qui estoient le Duc de Saxe, & de Lantgraue de Hesse; en estoient l'ame, & lui donnoient le mouuement. Apparemment l'Empereur douoit estre opprimé de la tempeste qui le suprenoit, & la Religion acheuer de faire naufrage en Allemagne. Aussi certes cela fust arriué si le Pape n'eust
accou-

accouru à son secours. Les forces que Paul III. enuoia sous la conduite de son nepueu, furent le nerf de l'armee de Charles-le-Quint:& avec ce réfort qui fut de dix mille hommes choisis, ce grand amas d'hommes cōiurez fust dissipé: le Duc de Saxe demeuraprisonnier apres auoir esté vaincu: les villes rebelles ouurirēt les portes au victorieux, & la victoire fust au point où le Pape la desiroit, qui apprehendoit pour l'interest de la Religion les grogrez des armes protestantes, & la trop grande prosperité de l'Empereur, pour l'interest de l'Italie.

Ces annees passées quand l'heresie s'estoit desbordée à la Diete de Vormes, & qu'elle se proposoit de changer par tout la Religion, avec la face des Estats; presque toute l'Allemagne conspiroit à ce dessein: & les forces qui deuoient estre employées contre le Turc, & au recouurement de la Hongrie; estoient tournees contre la maison d'Austrie, à cause qu'elle estoit Catholique, ou estoit trop ambitieuse. La reuolte de la Boheme, & l'eliction du Comte Palatin: la monstre de ses-premieres armes, & la foiblesse de l'Empereur faisoient peur aux autres Catholiques, & esleuoient le courage aux autres Protestans de l'Europe. L'Italie estoit desia menacée: on deuoroit desia Rome par esperance: il falloit, disoit-on, purger cette Babyloue, & celle qui a esté si long temps le principal Siege de la Religion, deuoit estre le principal siege de l'heresie. En cette publique consternation des Catholiques, & en la crainte de plus tragiques euenemens; il faut ren-

dre ce tesmoignage au saint Siege, qu'il en est venu de notables secours contre les maux qui estoient arriuez & contre ceux qu'on craignoit, & que la ligue Catholique d'Allemagne a esté principalement vn effect de l'autorité du Pape & de son zele. Aussi certes elle a esté quelque temps si heureuse, & Dieu s'est déclaré si visiblement en sa faueur, que nous aurions peine de croire les prosperitez qui lui sont arriuees si nous ne les auions veuës, & iamais rien n'est venu de plus contraire au discours humain & l'apparence des choses, que la ruine du Palatin & la ressource de l'Empereur.

DISCOURS XIV.

De la conduite qu'il faut observer en traitant avec les Ministres du Pape, & s'il est loisible d'user de dissimulation, & comment..

Bien qu'il soit aisé à inferer du discours precedent, combien il est necessaire que le Pape interuienne dans les querelles des Princes, & qu'il soit presque tousiours le Mediateur de leurs broüilleries; il est aussi aisé à conclure avec quelle circonspection on doit agir avec ses Ministres.

Vn autre Ministre donc traitant avec eux, ne sera iamais despourueu de la defiance, qui assure les affaires: qui destourne les pieges: qui defend des surprises, & ne laisse aux trompeurs que la volonté de tromper. Qu'il tienne pour certain que ce sont gens qui apportent de l'art en tout ce qu'ils font, & ne descendent iamais à l'action que bien preparez; qui sont ennemis de

de l'impetuosité, & n'ont point d'ordinaire de passion violente, qui confonde le discours & esbloüisse la raison : que de toutes les humeurs dont le corps est composé, ils n'en estiment aucune tant que le flegme : ni de toutes les vertus qui entrent dans les affaires, aucune tant que la patience. Il doit sçauoir qu'ils ne perdent rien, & profitent de tout : qu'ils reculent quelquefois pour auancer dauantage : que la dernière chose qu'ils descouurent est leur première intention : qu'ils tournent le dos au lieu où ils veulent aborder, comme font ceux qui nauigent, & bien que les lignes droites soient les plus courtes : qu'ils aiment mieux les obliques pour paruenir à leur fin, & au but qu'ils se proposent.

Il sera donc préparé contre leur art, & contre toutes leurs souplesses. Mais il reglera de telle sorte sa conduite & se mesnagera avec vn tel temperament; qu'il ne descourra iamais sa deliance : qu'il fera voir vn exterieur fort ouuert : que la monstre de dehors ne respirera que franchise. Il munira les entrees des conferences de l'opinion qu'il a de l'integrité de celui avec qui il traite : de la droiture de ses intentions, & de la pureté de son zele pour le bien public. Il lui fera pourtant sentir quelle est l'inclination de son maistre, s'il nous est ami, afin qu'il la suiue : ou celle de sa famille, si elle a de la passion pour nous, afin qu'il ne s'en departe pas. De cette action ouuerte, & de cette procedure despoüillée en apparence de dessein & d'artifice; il en réussira de trois choses l'vne. Ou l'on fera

impression sur sa volonté: on entrera dans son ame: on s'insinura dans ses inclinations, qui seroit vn preiugé pour nous du bon succez de l'affaire. C'est vn point où ceux qui negocient doiuent tousiours viser: & ils peuvent s'asseurer que dès qu'ils se seront emparez de la volonté d'une personne, ils seront maistres de sa raison & de son entendement. Cela est estrange de ce que peut la seconde faculté de nostre ame, qui n'est a bien dire que chaleur & qu'affection, sur la premiere qui est lumiere & intelligence. Quand il lui plaist elle entraine celle-cy de qui elle deuroit estre guidée: elle la fait aller apres ses desirs, bien qu'elle ne deuit s'esbranler que par ses discours: elle lui fait desguiser sous l'apparence du vrai ie mensonge qu'elle veut suiure: Elle lui fait trouuer du fard & des embellissemens pour les choses laides quelle veut aimer. Cette regle donc doit estre inuiolablement obseruée en toute sorte de negotiations afin qu'elles soient heureuses, qu'elles ne soient point conduires par des personnes qui se haïssent, ou qui ayent de l'aersion l'une del'autre. La seconde chose est, que si celui a qui on a affaire demeure ferme, & ne se laisse point esbranler à cette sorte de franchise & de complaisance: s'il resiste à ce charme, & ne se prend point à cette amorce; il en sera moins sur ses gardes quand rien ne lui sera suspect: il sera plus aisé à taster: il exhalera quelque parole qui manifestera ses sentimens, & lui arriuera comme aux places fortes & bien pourueüs, qui se perdent quelquefois par une

vne trop grande confiance, qu'on a en leur force, & par le peu de soin qu'on apporte à les conseruer, croiant qu'il n'en soit pas besoin. En fin si l'on ne tiere quelque notable bien de cette conduite, on euitera au moins les maux qui suiuent vne desfiance ouuerte, qui est tousiours iniurieuse à celui à l'endroit duquel on l'exerce: qui exciteroit en lui des sentimens aigres contre nous: qui attireroit les inconueniens que nous voulons euitier, ou destourneroit les succez que nous croirions ne deuoir pas à la bonne volonté d'autrui ni à son iudustrie, mais à nostre subtilité & à nostre adresse.

Il faut encor se souuenir de deux choses, l'vne que l'Art que ie cōseille n'est pas Art s'il n'est caché, & qu'il fait vn effect contraire à celui qu'on se propose, si tost qu'on l'eunte. Il faut donc tesmoigner cette confiance si salutaire sans affectation & sans excez. Autrement certes lors qu'elle esclate & est desreglée: lors qu'elle hausse sa voix & rend son action trop mouuante; elle est suspecte de quelque dessein: elle engendre la desfiance, & fait croire le contraire de ce qu'on veut persuader. Et en ceci particulièrement il faut auoir deuant les yeux cette excellente regle de la Logique, que *qui prouue trop, ne prouue rien*, ou ce bon mot des Anciens, *querien ne le soit par trop*, ou c'est auertissement de S. Paul, *d'estre sages par eobrieté & avec mesur*. L'excez des compliemens dont la Cour est infectée, & le desreglement de la caiolerie qui ni reçoit ni exception ni bornes; sont vne preuve certaine de ce que ie viens de dire. Aussi

il n'y a que les fors & les nouveaux-venus qui s'y laissent prendre. Les habiles gens croient d'ordinaire le contraire, & cherchent la verité des intentions dans la partie contradictoire des paroles.

L'autre chose qu'il faut particulièrement observer, est de n'emploier pas cet Art indifferemment, & à tous les usages auxquels il est propre: de ne s'en servir pas pour attaquer, mais pour se defendre: pour tromper, mais pour se garentir de la tromperie, & de ne faire pas vn poison, de ce qui ne doit estre qu'un preseruatif. Selon ce sens, il est encor vrai que la dissimulation est permise, & que *qui ne scait dissimuler, ne scait pas regner*. Le fondement de cette opinion est, qu'encore que le mensonge soit defendu, & que ce soit vne chose indigne del'homme, & vne vilaine perspective en sa conduite, que le dehors contredise son interieur: que la langue demente le cœur, & que la parole trahisse la pensee, dont elle est l'image & le caractere; si est-ce que personne n'est obligé de manifester tousiours ses sentimens: d'estaler tout ce qu'il a dans l'ame: de faire du premier venu son Confesseur & son Iuge; & il est certain que Dieu nous a aussi bien recommandé le silence pour taire les veritez dangereuses, qu'il nous a donné le parler pour publier les necessaires.

La dissimulation qui tend à la ruine du prochain, & sert de couverture à l'injustice, doit estre fuyee des honestes gens: & quelque gain qu'elle propose, & de quelque espoir de recompense qu'elle soit attie-

rec;

ree ; elle ne ſçauroit reparer le mal qu'il y a de rompre le lien de foi publique , & de renuerſer le fondement de l'humaine ſocieté. C'eſt vne fauſſe prudence que les Anciens ont condamnée : que la lumiere de la nature deteſte : qui oſte le credit à un homme , & rend ſuſpectes les actions meſmes qui ſont bonnes. En un mot elle perd d'ordinaire ceux qui ſ'en ſeruent , & l'on voit ſouvent ces eſprits doubles & ces ſubtils malicieux, tomber dans les pieges qu'ils ont dreſſez aux autres , & dans le precipice qu'ils leur ont creuſé. Ceux qui enseignent cette doctrine, & qui ſont vne ſcience de la fourberie; propoſent des exemples qui ſont capables d'en deſtourner : & les fins tragiques dont elle eſt ſuiuie , ſont voir que quand la Juſtice des hommes manque, Dieu ne manque pas pour le moins de faire interuenir la ſienne: d'attraper les ſages en leurs fineſſes , & les cauteleux en leur malice. La conduite de Cefar Borgia, qui a eſté le modele de Prince de Machiavel, & ce villain original dont il a fait vne ſi dangereuſe copie; euſt au commencement quelque ſucces conſiderable. Mais Dieu qui auoit laiſſé naiſtre cet homme en ſa cholere , & pour vanger les pechez de l'Italie, & eſtre le ſceau de ceux qui eſtoient moins meſchans que lui; l'abandonna en fin à ſa Juſtice: lui oſta le iugement pour le perdre : permit qu'à celui qui auoit ſi ſouuent abuſé de la foi , la foi ne fuſt point obſeruee : que celui qui eſtoit ſi deſiant deuint credule, & qu'il donnaſt auenglement dans les filets , que le grand Capitaine lui auoit tendus.

L'Italie comme elle est le theatre des grands vices & des grandes vertus, fit voir vn peu auparauant vn autre grand exemple de cette nature. Ludouic Sforce se croioit estre le plus fin homme de son temps ; ses peintures & ses deuises auoient tousiours quelque marque de cette vanité, & tous ses entretiens estoient enflés de cette folie. Il faisoit profession de mener les grands de l'Europe où il vouloit : d'auoir entre ses mains la paix & la guerre des autres nations , & d'estre plus puissant avec son esprit & avec son adresse , que ne sont les conquerans avec la force & avec les armées : il arriva en fin que celui qui auoit renuersé la paix où l'Italie reposoit , pour assouuir son ambition: qui auoit si souuent violé ses confederations & ses alliances, & s'estoit ouuert le chemin à la souueraineté avec le poison & les parricides ; que celui-là dis-ie outre les grandes disgraces dont sa vie fust agitée ; fust trahi à Nauarre par les Suisses qui le seruoient : vendu aux François qui lui faisoient la guerre : confiné à la Tour de Loches , & qu'il seruit dix ans durant de spectacle à toute l'Europe de la fragilité des grandeurs , & de l'inconstance des choses du monde.

Nostre histoire n'est pas despourueüe d'exemplee illustres en cette matiere. Ce Charles de Nauarre qui n'ayoit ni foi ni religion, qui fust le boute-feu de la France, & le perturbateur continuel de son repos: qui se iouia tant de fois avec son eloquence de la facilité du peuple , & abusa si souvent des dons de l'esprit qui estoient en lui

lui admirables , pour affliger ce Roiaume ; de combien de maux ce vit-il pour lui ? Sa qualité de Prince ne l'exempta point de la pauvreté ni de la prison ; il fust mangé de maladies longues & aiguës , & le feu en fin le consuma par l'imprudence d'un valet dans un drap frotté d'eau de vie. Le Cónestable de S. Paul subsista long temps par la dissimulation qu'il prattiquoit parfaitement. Mais à la longue son Art le ruina , & voulant en mesme temps servir deux partis contraires ; il fust abandonné de l'un & sacrifié à l'autre. Certes quand la tromperie & ces malignes voyes ne seroient pas comme elle sont suiettes à des accidens si violens , & à des conclusions si funestes ; les hommes sont frappez d'une estrange ou ignorance ou corruption , d'aller mandier de la malice les moiens de regner & de faire leurs affaires , qu'il peuvent trouver plus seurs & plus honorables avec la prudence & avec le discours, Quelle pitié que tant d'experiences qui ont precedé ne puissent leur faire comprendre , que si la vertu est quelquefois malheureuse ; elle est tousiours estimée : qu'elle se releue plus souuent que la malice , lors qu'elle tombe , & que le bon-heur de celle-cy ne consiste pas en l'ame de ceux qui l'exercent , mais en l'opinion de ceux qui ne voient que l'exterieur qui la couure , & la superficie qui l'environne.

DISCOURS XV.

S'il est loisible de faire la guerre au Pape, & la procedure qu'observa Philippe II. en cela qu'il lui fit est louée, & celle de Charles-le-Quint condanée.

Pour bien resoudre cette matiere, & lui donner un plein iour & une clarté parfaite; il est necessaire de se servir des abstractions Metaphysiques, & de desmeller avec l'esprit les choses qui sont effectivement conioinctes: mais qui sont véritablement diuerses, & n'ont rien de commun que le sujet qui les tient, & le tronc sur lequel elles sont entées. Il ne faut donc pas maintenant considerer les Papes comme Vicaires Iesus-Christ, qui a protesté que son Roiaume n'estoit pas de ce monde; mais comme Princes de la terre, & seigneurs de quelques Estats d'Italie, & de Comté de Prouence.

Cela supposé ie dis en premier lieu, qu'il semble que ceux qui ont donné ces Estats à l'Eglise, ne peuvent les auoir transferez qu'avec les mesmes conditions qu'ils les possédoient, & sujets aux mesmes inconueniens qu'ils estoient entre leurs mains; Et partant que les Papes qui en iouissent, ne sont pas exemps du droit des Gens, non plus que les premiers maistres de ces Estats, & qu'ils se doiuent proposer, outre que l'injustice est plus odieuse qu'elle n'est aux autres, en ceux qui ne doiuent agir que par la charité; qu'il est permis aux autres souverains de se faire iustice eux-mesmes, quand ils ne

ils ne peuuent l'obtenir d'eux, & qu'ils abusent à la ruine des hommes, de la puissance temporelles qu'ils ont receuë des hommes. Ainsi quand Paul IV. declara la guerre à Philippe II. & lui uoulut oster le Roiaume de Naples pour le donner à vn sien nepueu; L'auis des plus celebres Theologiens d'Espagne & de Flandres, & entre autres de Melchior Canus ports, qu'il ne deuoit pas seulement attendre dans ses Estats les armes du Pape, & les repoussier: mais qu'il pouuoit encor en conscience entrer dans les terres de l'Eglise par forme de diuersion, & pour preuenir l'orage qui se formoit contre les siennes.

Je dis neantmoins qu'il faut icy vser de distinction, & qu'il est fort vrai-semblable. qu'on ne peut pas seulement mediter vne guerre purement offensue contre le Pape, qu'il n'y a point de tiltre de iuste guerre, ni consideration d'Estat qui puisse dispenser vn Prince de retenir en conscience, ce qu'il aura occupé avec iustice sur le saint Siege, & qu'il ne faut point tirer consequence de ce qui interuient au commerce des Princes purement temporels, & dans les querelles qu'ils ont ensemble; à ce qui regarde le bien de l'Eglise, & le domaine de saint Pierre. La raison est, dautant qu'entre les premiers il suffit que la guerre soit probablement iuste, pour autoriser les conquestes qui se font, & rendre valable la possession de ce qui se gagne, ce qui n'arriue pas en celle qu'on fait aux Papes. Il importe pour monstrier cette difference; de nous arrester vn peu sur ceste funeste
matiere

matière, & de descendre iusqu'à la racine de cette iustice. & à la dernière cause qui rend la guerre legitime.

Les souverains qui n'ont point de supérieurs en terre: qui ne tiennent à Dieu que par eux-mêmes, & qui sont independans de tout le reste des hommes; ne le sont pas de la iustice. Et partant toutes les fois qu'ils uiolent cette vertu, & rompent ce divin lien qui soustient l'ordre du monde; un autre Prince qui sera offensé se peut reparer du tort qu'il souffre & se satisfaire par ses propres mains. Et en ceci la conscience est à couuert, & les guerres qui se font pour repousser la violence sont agreables à Dieu, & le sang qui s'y respand est un sacrifice de bonne odeur deuant sa diuine Maiesté. C'est pourquoy en l'ancienne loi il a souvent excité son peuple à s'armer & à combattre, & lui-mesme n'a pas desdaigné de prendre parmi ses plus magnifiques qualitez, & ses tiltres les plus augustes, celui de Dieu des armées.

Ceci semble d'abord estrange, à cause de l'inclination que l'homme deuroit auoir à la douceur & à la paix: Et puis qu'on ne voit point les bestes alterees du sang de leurs semblables, ni les Tygres estre cruels contre les Tygres; il y a de quoi s'estonner que les hommes soient si ingenieux à se perdre, & si ardans à destruire leur propre espece: que la plus pompeuse des vertus soit la vaillance, & le plus illustre de tous les arts, celui de faire la guerre? Que la gloire d'Alexandre & de Cesar ait eu besoin de deux millions de vies, pour estre si grande qu'elle

qu'elle est, & que l'ancienne Rome n'ait permis le triomphe qu'aux meurtriers de presque toute vne nation, & à ceux qui auoient de peuplé tout vn pais de la fleur de ses habitans, & versé le plus noble sang d'un Prouince? Cela certes seroit estrange s'il estoit fait par vn instinct de cruauté: s'il procedoit d'un enuie aueugle de boire le sang humain, & estoit conduit d'autre esprit que de celui de la Iustice,

Que si nous ne faisons point de difficulté de prendre des medecines, de souffrir des saignées, & d'vser mesme du poison & du feu pour guerir nos corps; combien moins en deuons nous faire d'employer les remeds violens, quand les doux sont inutiles, & qu'on ne scauroit autrement pouruoir aux desreglemens des Princes & des peuples, ni maintenir la Iustice qui est la santé des Estats, & l'ame du corps politique. Que si celle que les souuerains prattiquent en la personne de leurs sujets, & les exemples qu'ils font de leurs crimes, sont agreables à Dieu, & necessaires au monde; combien plus le doit estre celle qu'ils exercent contre les autres souuerains, qui est de fautes plus generales, & qui regardent toutes les nations de la terre pour la consequence, & vne infinité de particuliers pour leurs interest priué. Ils seroit bien à desirer que de deux parties qui composent la distributine: le monde ne cognust que celle qui donne des couronnes à la vertu, & des recompenses au merite. Mais puis que la nature gastee incline plus au mal qu'au bien, & que les obiets de

la

la vertu ne sont pas si frequens ni si actifs ; que ceux du vice ; cette partie de la iustice qui distribuë les peines , a par consequent un v'sage plus necessaire & plus estendu que l'autre, & les souverains n'en doiuent non plus estre exemps que les particuliers , puis qu'ils sont fautifs aussi bien qu'eux , & plus dangereusement coupables . C'est pourquoy Dieu leur a mis l'espée à la main , & a voulu qu'ils n'eussent pas seulement droit de punir les criminels de leurs Estats, mais encor de vanger leurs propres iniures , & tirer raison eux-mesmes des autres souverains dont ils seront offencez , puis qu'ils n'ont pas des superieurs comme les particuliers qui la leur facent.

Je parle icy des torts que l'un souverain fait à l'autre, Car pour ce qui est de souverain à sujet ; c'est vn fait où les autres souverains n'ont que voir ; qui n'est soumis à la jurisdiction de personne , & que Dieu a réservé à son seul Tribunal & à sa iustice . Quand la puissance est legitime, l'usage en peut estre violent , sans qu'il soit loisible à qui que ce soit de le changer avec la force . les peuples mesmes qui en sont opprimez , n'ont que les prieres pour le destourne , ou la patience pour le souffrir : hors de là il n'y a point de resistance qui soit iuste, ni d'exception qui soit receuable. Leur deuoir ne regarde pas la personne des Princes, mais l'autorité que Dieu y a mise : les meschans la possèdent aussi bien que les bons , & parant il veut que nous les recognoissions esgalement, & reuerions comme l'image de la puissance, ceux qu nous ne pouuons aimer.

aimer commel' image de sa bonté,

Selon ce que ie viens de dire il resulte,
qu'vn souuerain peut quelquefois despoüil-
ler vn autre souuerain sans iniustice: que
les Estats de l'vn peuuent estre le pris & la
matiere de la reparation d'vn autre qui au-
ra esté offencé, ou de la despense qu'il aura
faite en la poursuiuant, & qu'il n'y a rien
contre l'ordre des choses; Que les suiets
innocens souffrent pour les fautes de leur
maistre: qu'ils participent à ses maux com-
me à ses biens, & reçoient aussi bien les
mauuaises que les bonnes influences de la
teste dont ils sont les membres. Mais pour
ce qui est des Papes, & des Estats du saint
Siege; La consideration est fort diuerse. Il
ont des priuileges qui ne sôt pas communs
aux autres Princes ni aux autres Estats Il
s'espand sur ceux-cy vne certaine proprie-
té à cause de Iesus-Christ pour l'amour
duquel ils ont esté donnez, qui les rend
inalienables: qui ne les laisse vsurper sans
sacrilege, & qui est au dessus du droit des
Gens, & de ces loix vniuerselles, auxquelles
toutes les nations ont consenti pour le bien
general du monde. Et il n'est pas tousiours
vrai que les choses qui changent de mai-
stre; ne puissent pas changer de condition,
& prendre des qualitez avec le dernier pos-
sesseur, qu'elles n'auoient pas avec le pre-
mier. Si les eaux attirent les vertus de mi-
nieres par où elles passent: si la bonté d'vn
terroir se communique aux plantes que
l'on y porte, & leur donne vn temperamēt
qu'elles n'auoient pas en vn autre: si les
proprietiez d'vne couronne descendent sur
les

les membres qui lui sont vns , & si la Bretagne est sujette à la loi Salique , depuis qu'elle est incorporée de la France ; pourquoy la dignité du saint Siege n'influera-elle quelque chose de particulier aux Estats qui lui sont donnez ? pourquoy demeurera-t-elle stérile ? pourquoy sera-t-elle sans vertu & sans action pour ce regard ? pourquoy les choses sacrées n'auront-elles quelque exemption, que n'ont pas les prophanes, & la réflexion qui se fait vers Iesus Christ n'obtiendra des Princes Chrestiens quelque respect qu'ils ne se rendent point entre-eux, & quelque speciale deference ?

Je dis en troisieme lieu, que quand le Pape quitte les fonctions de sa charge, & que de pere qu'il deuroit estre, il devient ennemi de ses enfans : quand il rompt iniustement le calme de la Chrestienté, & porte la guerre dans les Estats des autres Princes ; on peut se preparer à la defensive, & se servir de l'offensive par forme de diuersion, & de la prevention mesme, pourueu que l'un ni l'autre ne tende pas à conquerir, mais seulement à conseruer, & ne passe pas le dessein d'une legitime defense. C'est ainsi que le prattique le Duc d'Alue en la guerre qu'il fit à Paul I V. Il n'attendit pas pour rendre sa defense iuste, que les armées Ecclesiastique & Françoisse fussent jointes, & qu'elles fissent progres sur les terres de son maistre. Il se mit à la campagne pendant que les autres se preparoiét : entra dans les terres de l'Eglise ; prit quantité de places : donna de la terreur à Rome, & s'il eust voulu pousser la victoire iusques où
il

il eust peu ; il l'eust veüe couronnee de la prise de la premiere ville du monde. Mais son dessein estoit d'effrayer le Pape, & non pas de lui nuire : de montrer des esclairs, & de retenir la foudre : de contraindre celui qu'il n'auoit peu flechir , & de ramener avec la force à son deuoir celui qui s'en esloignoït volontairement. Aussi apres que nous eusmes receu des affrons deuant Ciuitella, & deuant d'autres places par la faulte des Caraffes; apres que nostre armee fust contrainte de reculer , & qu'elle pouuoit estre deffaite, si le Duc d'Alue eust esté d'humeur à gagner des victoires sanglantes, & de ne preparer pas des ponts aux ennemis qui se retiroient; il s'accommoda avec Paul, & fit vn accord que ie prefere à la plus grande victoire que l'Espagne ait iamais gaignee. Il rendit toutes les places qu'il auoit prises : il declara qu'il auoit eu tort : il fust à Rome faire des soumissions au Pape : il demanda pardon de la chose qu'il n'auoit pas commise. Aussi Rome le receut comme en triomphe : il eust l'honneur de manger avec sa Sainteté , & merita de sa bouche cette loüange , d'auoir esté defendeur du saint Siege, pendant qu'il lui faisoit la guerre. Et du depuis quand apres soixante ans de seruice, & pour vn suiet de neant, comme i'ay dit ailleurs, Philippe II. l'enuoia prisonnier en vne sienne maison des champs ; Gregoire XIII. interceda pour lui, & tascha de lui procurer la liberte en representant à Philippe les longs & grands seruices qu'il auoit rendus à l'Espagne, & à l'Eglise, & particulièrement la moderation
dont

de spectacle au mode de la Justice de Dieu, & de l'impieté des hommes; apres que le Pape fust assiegé dans le Chasteau de saint Ange; pourquoy est-ce que l'Empereur ne fit cesser le scandale à la premiere nouvelle qu'il en eust? Pourquoi ne deliura-il Rome de cette garnison heretique, qui abusoit des choses saintes: qui prophana les plus augustes mysteres de nostre Religion, & ajouta à tous les genres de la cruauté toutes les especes du sacrilege? pourquoy souffrit-il que le Pape fust mis à rançon: qu'il se redimast avec de l'argent de la vexation des Heretiques victorieux, & qu'Ostia & les autres forteresses de l'Estat Ecclesiastique, fussent le prix de sa liberté, & les argumens de la servitude?

Je sçai bien qu'on peut respondre en sa faveur, & pour sa descharge qu'il est permis de se prevaloir des avantages que nous n'avons pas recerchez, mais que la fortune nous a offerts: qu'il est loisible de tirer du bien du mal qui arrive contre nostre intention: que c'est le destin des choses du monde, que la prosperité des uns se face du malheur des autres, & que les affaires de l'Estat sont comme celles de la marchandise, où le plus secret est sçavoir bien user du temps, & employer les occasions de profiter quand elles viennent. A cela je respons premierement que les maux que je viens de raconter, & ces funestes aventures dont je parle; estoient les suites de l'infractions de plusieurs traitez faits avec Clement, & de la foi publique violee en sa personne. Et partant que les effets ne pou-

pouuoient deuenir legitimes, dont les causes estoient si notoirement iniustes : que le ruisseau ne peut estre bien sain si la source est empoisonnee , que les conclusions retiennent tousiours les conditions des principes d'où elles sortent, & attirent leurs taches & leurs foiblesses, & que ceux qui ont esté les Promoteurs de quelque mal, ou ne l'ont pas destourné estans obligé de le faire ; sont tenus de le reparer, & doiuent estre garens des mauuaises suites qu'il traine. En second lieu ie respons que la personne du Pape, & les Estats du saint Siege sont des choses priuilegiees, & qu'elles ne sont pas suiettes de droit à tous les inconueniens & à toutes les disgraces, auxquelles la personne & les Estats des autres Princes sont exposez, pour les raisons que j'ay apportees cydessus, & que ie ne veux pas repeter icy.

Pour ce qui est de l'affliction que l'Empereur sembla tesmoigner à la nouuelle de cet accident, & des demonstrations qu'il fit d'une douleur eclatante. Pour ce dueil dont il s'habilla pour rendre visible son desplaisir. Pour les processions qu'il fit faire pour ce suiet, & les resiouissances publiques de la naissance de son fils, qu'il fit cesser pour pleurer le malheur du Pape ; tout cela n'estoit qu'illusion, & que comedie. Aussi certes cette fausse tristesse disparut promptement, & cette vaine apparence de douleur fust bien tost dementie par la procedure que j'ay racontee. C'est bien plus, François I. lui reprocha en vn deses Manifestes, qu'il auoit osé penser d'enuoier Clement

ment en Espagne , & conceu cette monstrueuse vanité, de vouloir auoir en mesme temps entre ses mains les deux premiers hommes du monde , & deux si grands prisonniers qu'un Pape, & qu'un Roy de France. Los Espagnols respondent que si Charles eust eu cette volonté , qui eust peu l'empescher de l'executer ? & qui eust esté assez fort pour s'opposer à ses desseins , en un temps où la fortune ne refusoit rien à ses desirs ? où ses prosperitez faisoient peur à l'Angleterre , & l'Italie estoit estourdie du coup qu'elle venoit de recevoir. Où la France estoit mortifiée pour la prison de son Roy , & les Heretiques d'Allemagne faisoient gloire d'auoir purgé de Rome de ses abominations , & abaissé la Papauté sous l'autorité d'un Empereur Catholique.

Acela on peut respondre avec François, que Charles fust destourné de ce dessein , par l'horreur qu'en fit la proposition à toute l'Espagne. Que le peuple murmura , & le Clergé fremit , quand il ouït parler de mener en triomphe le Vicaire de Iesus-Christ , & de tenir captif le Chef de l'Eglise. Bien qu'il soit mal-aisé de iustifier la verité de ce fait, & d'esclaircir vne matiere si sombre ; il vaut mieux la laisser dans les tenebres , & suspendre en ceci sa creance pour l'honneur d'un Prince , qui a beaucoup merité de l'Eglise en certaines occasions , & à qui on ne peut refuser la gloire d'auoir repoussé Soliman , & assésuré toute la Chrestienté , en defendant son patrimoine & les Estats de son frere. Pour le moins il est certain que s'il a esté pecheur , il a esté penitent ,

têt, & qu'il a lavé sa faute avec les larmes de trois ans, qu'il versa en la retraite qu'il fit du monde, avant que la mort l'en retirast.

D'autres exagereroient cette faute par les malheurs dont la fortune a interrompu ses prosperitez, & par les divers visages qu'elle a monstrez à ceux de sa race. Ils mettoient en avant les disgraces de son frere: la defroute de ses armées à Ezechio & à Bude, & les autres victoires que la vaillance n'a pas tant donnees au Turc, que la mauvaise fortune de Ferdinand, & la lascheté de ses Capitaines. Ils ne tairoient pas les occasions où lui-mesme a veu renuerser ses desseins, & sa propre personne en peril. Le debris de sa flore au port d'Alger, & cette espouvantable perte, qui n'a esté esgalee par nulle autre perte qu'ayent fait les Chrestiens sur la mer, que par celle que fit son fils en la manche d'Angleterre. Ils representoiét les succez qu'eut contre lui la seconde ligue d'Allemagne: la chaste que lui donna Maurice Duc de Saxe, & la necessité où il se trouva reduit, de se sauver de nuit, & lui sixieme d'Ispruch, & de consentir à la paix de Passau si injurieuse à la Religion, & si peu digne de l'Empire. Ils adiousteroient en fin le mauvais evenement de l'entreprise de Provence, & la honte du siege de Metz, qui fust la dernière tromperie que la fortune fit à l'Empereur, & l'achevement du dessein qu'il medioit de se mettre hors de sa puissance, en abandonnant le monde où elle est si souveraine.

Je ne veux pas asseurer que tous ces mal-

malheurs soient arriuez pour vanger le sac
de Rome , & l'affront fait au sainct Siege.
Il se peut faire que Dieu les a enuoiez
ou permis pour ce suiet ; & il se peut faire
aussi qu'ils sont venus d'ailleurs, & ont esté
les effets d'une autre cause. De sorte qu'aux
iugemens qui se font sur cette matiere , &
aux exemples qu'on allegue de ceux que
Dieu a punis pour auoir heurté les Papes;
il y a plus d'opinion que de science , & de
coniecture que de certitude. Car qui a es-
té de son Conseil ? qui est entré dans les
abismes de sa sagesse ? qui a percé les te-
nebres où il se cache ? & a qui a il descou-
uert les secrets de sa prouidence, & les cau-
ses occultes de la conduite du monde ?
[*Tenebra latibulum eius.*] La mort mes-
mee Bourbon qui est des premieres alle-
gues , n'est pas vn exemple si concluant ni
si demonstratif qu'on croit , contre ce que
ie viens de dire. Je ne nie point que Dieu
ne puisse l'auoir permise , comme la peine
du sacrilege qu'il commettoit en forçant
Rome : ou comme la vengeance de l'in-
fraction d'un traité , sur lequel Clement se
reposoit, & dont on lui auoit plusieurs fois
reitéré la confirmation pour le surprendre,
mais ie nesçai aussi que la fin violente de
ce Prince , peut auoir esté vn cas purement
fortuit, & des fruits ordinaires d'un mestier
qui d'espargne personne , & où les mous-
quetades ne distinguent point entre les
simples Soldats & les Generaux d'armee. Il
se peut faire encore , que si la Iustice de
Dieu s'est particulierement meslee en cet-
te mort ; ç'a esté pour chastier vn homme,

L

dont

dont la revolte a fait tant de mal à son Roy & tant cousté à sa patrie. Ou bien plus vraisemblablement pour vanger la Lombardie qu'il auoit laissée diffamer de cruautéz & de rapines, & ne laisser point impuni le parjure qu'il auoit commis, quand il promit à la ville de Milan de la descharge de la garnison qui la mangeoit, pour tirer d'elle volontairement les dernières gouttes de son sang, & ce qui lui estoit de subsistance.

DISCOURS XVI.

Defence de Gaston de Foix contre ceux qui disent que Dieu l'a puni pour auoir fait la guerre à Jules II. Avec la comparaison de ce Prince & du grand Capitaine.

I E suis marri qu'on face entrer Gaston de Foix parmi les exemples de ceux qu'on dit que Dieu a punis, pour auoir fait la guerre au Pape. Le respect que ie porte à la vertu de ce Prince: la grandeur des choses qu'il a faites en une grande ieunesse, & la consideration en laquelle me sont quelques Seigneurs de France, qui sont de son sang, & qui ont avec lui une commune origine, sont cause que ie veux defendre icy de la calomnie, & la plus belle mort, & la plus digne vie pource qu'elle a duré, que l'histoire nous face voir, ou que la renommée ait publicée.

Il est certain que Gaston faisoit la guerre en vn temps, où les sentimens des Princes Chrestiens estoient fort confus, & leurs passions fort diuerses pource qui regardoit du

du S. Siege. Iules II. qui l'occupoit alors, sembloit avoir oublié ce qu'il estoit, & renoncé à la qualité de Pere commun, pour se rendre Chef de parti, ou au moins membre d'une ligue formée contre la France. La jalouſie qu'il avoit de nous voir au cœur de l'Italie: la haine implacable qu'il portoit au Roy, & ſes effets qu'il lui avoit fait ſentir en la perſonne du Roy de Navarre, dont il avoit mis le Roiaume en interdit, obligerent Louys XII. de ſe preparer contre la tempeſte qui le menaçoit: d'uſer du droit de nature: d'oppoſer la force à la force, & d'avoir recours au Concile, pour ſ'empêcher d'eſtre opprimé des armes du S. Siege, que Iules avoit en main, non pas pour guerir, mais pour tuer: ni pour edifier, mais pour deſtruire.

En cette occurrence, où le bon droit eſtoit apparemment du coſté de Louys; Gaſton eut le commandement de l'armée d'Italie. Et bien que le ſujet ne doive point raiſonner ſur les deſſeins de ſon maîſtre: qu'il doive ſuivre ſans ſçavoir où il va: & que la loi qui veut eſtre obſervée, n'explique pas toujours les motifs de ce qu'elle ordonne; Gaſton executa les ordres du Roy en une cauſe evidemment legitime, à qui il eſtoit obligé d'obeïr en celles meſmes dont le droit euſt eſté ambigu, & la juſtice douteuſe. Que ſ'il fuſt tué à la bataille de Ravenne, & ſ'il perit en une occaſion, où l'on ne va point pour ne pas mourir, mais pour vaincre, comme il fit; le fort des armes l'a porté ainſi, & ſa mort a eſté d'autant, plus honneſte, qu'elle ſ'eſt

rencontree avec son deuoir, & dans l'exercice de sa charge.

Il ne parle pas à present des autres circonstances, qui rendent cette mort glorieuse. Mourir en l'âge de vingt & deux ans apres auoir esté presque aussitost Capitaine que soldat: apres auoir quasi en ce mesme temps-monstré les fleurs, & donné le fruit: apres un nombre de victoires dont il n'y en auoit point de petite, & dont la moindre pouuoit fonder la reputation d'un homme illustre, & au milieu d'une prosperité si continuelle, qu'il ne fust iamais au pouuoir de la fortune de l'interrompre, & si soudaine & impetueuse, que d'ordinaire les derniers succez touchoient les premiers sans milieu, & les nouuelles se suiuoient sans se lasser de l'interualle. Aioustez à cela l'estime en laquelle estoit sa vertu lors qu'il mourut: la crainte & l'esperance qu'elle causoit diuersement dans le monde, & les passions contraires qu'elle produisoit en pareil degré en l'ame des amis; & en celle des ennemis. Elle estoit telle que les François ne peurent se resiouir de la bataille qu'ils auoient gagnée, d'autant que ce Prince y estoit demeuré: que Louys XII. souhaita de semblables victoires à ses ennemis pour les ruiner, & ce que l'y trouue de plus esclatant & de plus remarquable, qu'elle obligea Ferdinand de Castille à se reconcilier avec le grand Capitaine, & de le retirer de la solitude où une ialousie d'Estat l'auoit confiné, pour le renuoyer à Naples, & l'opposer à Gaston s'il eust vescu dauantage: qu'elle contraignit

VA VI.

vn vieillard & vn souuerain , de caler vne passion si imperieuse , & de vouloir remettre dās l'emploi vn sien suiet, dont la grandeur lui estoit suspecte. Mourir dans certe haute reputation , & sortir du monde auant qu'y auoir esprouué les reuolutions que le temps y cause ; si c'est vn coup de la vangeance du Ciel , & le prix de quelque grand crime ; que les ames genereuses , & qui ont le goust de la gloire , & quelque sentiment pour l'honneur , le iugent.

Puis que nous venons de dire que Gonsalue deuoit passer en Italie pour s'opposer à Gaston , & que Ferdinand lui auoit destiné ce grand aduersaire , s'il eust suruescu à la iournee de Rauenne ; Voions vn peu à qui fust demeuré l'auantage en cette guerre , & de quel costé eust panché la victoire en vn different , où les parties estoient si esgales. Il ne sera pas peut-estre mal fait de destourner le lecteur avec plaisir , & de mettre hors d'œuure vne piece qui ne lui sera pas des agreable. Tite Liue en a quelquefois vsé ainsi parmi les Anciens , & Plutarque entre les Modernes , & ie ne scaurois estre beaucoup blasmé de les auoir imitez ni d'auoir failli apres deux si grands exemples. Il est vrai que le suiet que ie vai traiter , est extremement ambigu & la matiere fort trouble , s'il est neantmoins permis de fonder quelque iugement sur l'auenir, & de porter sa veüe sur les choses reculees ; il est probable que la vertu de Gonsalue eust cedé à celle du Gaston : qu'elle lui eust quitté le champ, & que la fortune n'eust pas abandonné vn ieune seruiteur qui scauoit

ylér de ses faueurs , pour un homme qui se passoit, & qui auoit esté contraint de se retirer au milieu de la iouissance. Le long-temps qu'il y auoit que Gonsalue n'auoit fait la guerre, & vne grande cession en un mestier, où l'on peut tousiours apprendre ; l'auoit sans doute beaucoup changé de ce qu'il estoit, & comme le fer se rouille quand il n'est point manié, & l'air qui est long-temps enfermé se corrompt & se putrifie ; Ainsi l'art de faire la guerre se desapprend, si on le discontinue, & la suffisance militaire s'affoiblit, si l'on ne l'exerce.

Secondement l'âge qui a cette propriété d'acheuer le bon sens, & de meurir la prudence ; a aussi ce défaut de glacer le sang & les esprits, & d'abatre les qualitez actiues qui sont les derniers principes de l'exécution, & les causes prochaines des victoires. De sorte que la froideur de la vieillesse si elle n'a que l'expérience, empesche bien quelquefois de faire des fautes, mais non pas tousiours de souffrir des pertes, & n'est pas capable des entreprises qui ne sont heureuses qu'à cause qu'elles sont hardies, ni de certains desseins, où l'on a moins besoin de circonspection, que de courage. Aussi nous auons veu quantité de grands hommes, à qui la vieillesse a osté la reputation, & dont la gloire a esté effacée par la longue vie. Nous n'auons point d'exemple de cette verité plus visible que celui de Marius. Sa vaillance suiuit tousiours la disposition de son temperament : elle s'entretint avec ses belles années, & tomba dans le panchant du corps, & en de-

cadance de l'âge. On a encore remarqué que la plupart des conquerans & des vainqueurs des nations, ne sont pas arriuez au terme de soixante ans, & que plusieurs ont acheué leurs iours bien long au de ça, soit par vne mort naturelle, soit par vne fin précipitée & violente. Cesar, Charles le Quint, François l'Henri le Grand, & le dernier Prince d'Orange; ont manqué entre les cinquante & les soixante. Et l'un de ceux ci n'attendit pas d'abandonner les affaires, lors qu'il n'eust plus esté en estat de les retenir, ni de laisser ses grandeurs, quand la mort les lui eust ostées. Mais par vne prudence plus haute que celle du monde, & par des mouemens plus genereux que ceux qui l'auoient tant fait entreprendre; il quitta les fonctions de l'Empire, pour ne faire que celles de l'homme, & aima mieux terminer sa vie dans l'humilité d'un Religieux, qu'avec l'ambition d'un Monarque. Le Prince de Parme qui a eu l'honneur de ressusceiter la discipline militaire des Anciens, & d'auancer ce bel ouurage, que feu le Prince d'Orange a acheué; mourut à l'âge de quarante huit ans. Et il est vrai que sa gloire commençoit à decliner: que les affaires ne lui obeïssent plus comme elles faisoient auparavant, & que ses derniers desseins n'ont pas eu ni le bon heur de l'euénement, ni la grace de l'exécution, qu'auoient les premiers. Alexandre Germanicus, le Marquis de Precaire, & D. Jean d'Autria; ont rencontré vn mesme terme de vie, & vne mort presque semblable. Tous quatre n'ont

point passé l'âge de trente trois ans, & tous quatre sont tombez plustost par la malice d'autrui, & avec de grands indices de poison; que par le vice de leur complexion, ou par vne force ouuerte.

Cette regle neantmoins n'est pas si generale, qu'elle ne souffre des exceptions, & il y a des vaillances qui resistent à la ruine du corps, & aux iniures de l'âge. Elles se maintiennent contre le temps, d'autant que ce n'est pas le sang qui les eschauffe, mais la raison qui les viuifie. Et sans parler du siecle present, le passé a porté vn Connestable de Montmorancy & vn Duc d'Alue, qui ont conserué vne entiere reputation iusqu' à l'extreme vieillesse: dont les dernieres actions ont esté la couronne des premieres, & la conclusion de la vie, la gloire de tout le reste. Cela pourtant est fort rare, & il est d'ailleurs vrai, que la fortune s'est tousiours pleuë à fauoriser les ieunes Capitaines quand ils sont sages, contre les vieux qui n'ont pas le courage si actif, ni la vertu si violente. Et par consequent il y a de l'apparence qu'elle se fust declaree pour Gaston, & eust esté de son parti contre le grand Capitaine.

Troisiemement le grand Capitaine venoit au gouuernement d'une armee, dont il ne cognoissoit presque ni les officiers ni les soldats: ni elle autre chose de lui que sa reputation & sa gloire. De sorte que c'est à deuiner, s'il y eust eu de la sympatie au moins d'abord, entre la teste: & les membres si leurs mœurs eussent conuenü, & si la proportion eust esté iuste. du commandement & de l'obeïssance. Quatriemement il venoit

noit à commander vne armee de biffée , & des troupes malheureuses , & il auoit en mesme temps à combattre le desespoir des siens , & la hardiesse des ennemis.

Au contraire Gaston estoit en exercice & en haleine , & la guerre qu'il eust porte au Roiaume de Naples , n'eust esté qu'une suite de sa bonne fortune , & la continuation de celle qu'il venoit d'acheuer heureusement en la Romaine. Il exerçoit vne autorité souueraine dans son armee : il auoit le cœur de tous les soldats : ils l'aimoient comme leur compagnon , & ils le respectoient cōme leur General. Sa beauté & sa bonne mine , & les autres graces du corps qui rendent la vertu plus belle , & en vn âge où elles font plus d'impression , & ont vne action plus viue. Sa liberalité qui estoit extreme & juste : qui n'estoit ni confuse ni retenuë : qui scauoit donner beaucoup , & distinguer les personnes : qui obligeoit les honnestes gens , & contentoit les auares. Sa courtoisie qui eust contrainst ses propres ennemis de changer de passion , & de lui vouloir du bien en le prattiquant. L'eloquence avec laquelle il enchantoit les esprits : il preparoit les courages comme il vouloit , & apportoit la moderatiō aux impetueux , & la hardiesse aux timides. Toutes ces qualitez dis-ie ensemble lui pouuoient faire esperer de mener son armee iusqu' où l'humaine vaillance peut aller , & il ne se deuoit rien proposer de difficile , que les choses impossibles. En fin l'opinion que les soldats auoient de sa fortune & de sa vertu , & l'experience qu'ils auoient si sou-

uent faire de l'une, & l'exemple qu'il leur auoit donné de l'autre; leur faisoient tout oser sous vn Chef si vaillant, & tout esperer d'un Chef si heureux.

De toutes ces coniectures ie conclus fort raisonnablement, que la mort de Gaston, a esté la bonne fortune de Gonsalue: que celui-cy a merité d'estre comparé à Scipion, que nostre Heros s'il eust encore vescu longtemps, eust merité d'estre preferé à l'un & à l'autre, & s'il faut iuger de la grandeur des choses qu'il deuoit faire par celles qu'il auoit faites; que nul des anciens Capitaines ne l'eust surpassé en la gloire des armes, & qu'il eust surpassé tous les Modernes.

CONSIDERATIONS

sur les principales choses que le Roy a faites depuis la descente des Anglois en l'Isle de Rhé, qui declareront quelques conditions qui sont necessaires à un Ministre.

DISCOURS I.

Combien le soin & la vigilance sont necessaires à un Ministre, & qu'il ne faut rien negliger, & principalement à la guerre.

LIVRE TROISIEME.

LE soin, le trauail, & la vigilance ne sont pas des choses purement spirituelles. Le corps y semble auoir la meilleure part, & si elles tirent leur origine de l'esprit: elles finissent dans la matiere, & les obiers sensibles les
bor-

bornent. Ce sont les prochaines causes de l'exécution, & sans elles vn Ministre pourra bien peut-estre estresage, mais il ne pourra iamaïs estre heureux. Au contraire il n'y a point de difficulté qu'on ne surmonte avec elles, ni de résistance qu'on ne force: Avec elles on cōtraint la fortune de suivre on assure les bons conseils: on corrige les mauvais: on appuie & on renuerse, & on donne presque aux affaires la forme qu'on se propose. Il importe donc extrêmement de ne rien negliger, pour peu qu'il nous soit vtile: qu'il n'y ait point d'accident qui nous semble petit, s'il nous peut incommoder: qu'il n'y ait point de momēt qui ne nous soit precieux, s'il nous est nécessaire, & qu'on se souuienne de cette maxime de la Morale: *Que le mal se fait du moindre defaut qui est aux choses, & que le bien pour estre tel, requiert qu'il n'y ait point de partie qui ne soit entiere & saine.*

Sur tout aux grands malheurs, & dans la violence de la fortune; qu'il n'y ait rien qu'on n'escoute, ni rien qu'on ne tente s'il ne nous paroist impossible. Car alors il faut hazarder beaucoup, pourueu que ce ne soit pas le gros de l'affaire, si nous n'y sommes contraints, & si nous ne nous pouuons sauuer qu'en courant fortune de nous perdre. Hors delà il faut imiter les sages Medecins, qui n'ordonneront iamaïs des remedes dangereux, & dont l'opération leur soit suspecte; mais ils en essaieront plusieurs de la bonté desquels ils ne feront pas veritablement assurez, mais ils seront bien assurez qu'ils ne tueront pas s'ils ne guerif-

sent, & ne rendront pas le mal pire s'ils ne le soulagent. En vn mot on ne sçauroit croire qu'elles grands & incroyables effectz ont esté produits par vn exacte soin: par vne assiduité continuelle: par vne contention fatigable, & par cette prudente inquietude qui agit tousiours: qui n'oublie rien: qui ne se relasche iamais: & qui arrache en fin ce qui tient trop, & entraine ce qui ne veut suiure.

Cesara esté incomparable en ces qualitez icy, aussi bien qu'en toutes les autres qui forment vn grand Capitaine. Iamais homme n'a plus trauaillé à la guerre que lui: iamais homme n'a fait plus de fondions tout ensemble dans son armee; Iamais homme n'a dauantage voulu estre present à toutes choses, & iamais homme ne s'est plus obstiné à venir à bout de ce qu'il auoit resolu: à ne reculer point quand il s'estoit vne fois mis en chemin, & à ne demeurer pas court au milieu d'vne entreprise. Il est vrai qu'il deliberoit beaucoup auant que rien entreprendre, & ne se iettoit pas aueuglement en quelque dessein. Il ne se preparoit pas à faire la guerre apres auoir commencé à la faire: les prouisions correspondoient tousiours au temps qu'il auoit preu qu'elle dureroit, & iamais l'execution ne trompa sa preuoiance. Mais apres cela il ne perdoit pas vn moment de temps, ni vne occasion de profiter, & ne remettoit iamais au lendemain ce qu'il pouoit faire le mesme iour. Il ne se fioit gueres qu'à ses yeux & qu'à son iugemét, & il alloit le plus souuét en personne. *reconnoistre les païs*

païs qu'il vouloit attaquer. & les ennemis qu'il deuoit combattre. Quand l'occasion pressoit, il faisoit des couruees incroyables: il passoit les riuieres à nage pour ne se destourner pas à chercher des pôts: il trauersoit la mer sur de petits vaisseaux pour faire plus de diligence, & aimoit mieux nauiger pendant l'orage, que laisser courir risque à ses affaires, & mettre sa persône en hazard, que sa fortune. Aussi il ne faut point s'estonner si son mestier il a laissé tous les hommes du mode en arriere: Et si l'on a douré à qui fust demeuree la victoire, si Alexandre eust fait la guerre à la Republique naissante; on ne peut pas douter qu'il ne soit inferieur à Cesar, qui l'a destruite en son âge le plus vigoureux, & en l'excez de sa force: qui l'a fait tomber du faiste de sa grandeur & du comble de sa puissance.

Au cōtraire la raisõ pour laquelle on voit la reputation de tant d'hommes se passer avec le temps. & leur gloire s'esteindre; est la diminution du trauail & le defaut de la vigilance. Cette diminution & ce defaut procedent de plusieurs causes. La premiere est dautant que comme en la condition des particuliers la fortune d'un homme ne s'auance pas tousiours d'un pas egal, & avec vn progres vniforme: qu'elle s'arreste en fin ou valentement, & bien qu'elle soit venuee avec impetuositè & vitesse; dautant que celui qui au commencement brusloit d'impatience de quitter la pauureté, & trauiilloit avec ardeur pour deuenir riche; dès que son desir est rempli, & qu'il se voit dans l'abondance; il se relasche de ses soins.

&c.

& veut iouir en repos des fruits de son industrie. De mesme vn homme qui s'est mis dans l'esprit la passion de la gloire, & qui medite les grandes actions qui la font venir, apres qu'il est arriué à son but: qu'il a rempli le monde du bruit de sa vertu, & qu'il s'est formé en lui-mesme vne grande opinion de lui-mesme; la faim de l'honneur qui le pressoit au commencement se modere, & par consequent sa premiere contention s'affoiblit, & sa vigilance ordinaire se diminue.

Vne seconde cause de cette diminution est l'âge, & ce n'est pas merueille si le corps qui se destruit engrauel l'ame, & si elle n'opere plus avec la mesme vigueur qu'elle faisoit, quand les organes se gastent, & les instrumens dont elle se sert pour agir, s'y sent. Cette regle pourtant n'est pas absolument vraie, & elle a ses exceptions comme i'ay dit ailleurs. Vne troisieme cause sont les maladies, qui produisent les mesmes effets & plus dangereusement que la vieillesse, d'autant qu'elles les produisent plus soudainement & avec plus de violence, & il n'est pas possible que dans les douleurs du corps & l'affoiblissement de la nature; vn homme puisse vacquer aux choses qui sont hors de lui, & contester en mesme temps avec le mal & les affaires. Outre ce que nous auons dit ailleurs de Philippe II. les Espagnols ont encore remarqué que leurs affaires des Pays-bas declinerent avec la santé du Prince de Parme, & commencerent à s'alterer, quand il commença à estre malade. Et neantmoins
comme

comme il auoit l'esprit extremement vaste, & l'humeur active; il ne vouloit rien relâcher de ses occupations accoustumées: il vouloit faire plus qu'il ne pouuoit: il vouloit retenir la mesme autorité sur les affaires, que quand il se portoit bien: il ne pouuoit s'en descharger sur les soins d'un autre, & il lui sembloit qu'il n'y auoit rien de bien fait que par ses ordres. Lors qu'il fust blessé deuant Caudebec; il mit le commandement de l'armée entre les mains de son fils, & d'autant que c'estoit vn ieune Prince, & à qui l'experience manquoit, & cette sorte de capacité qui ne vient ni de l'estude ni de la nature; il en voulut suppleer le defaut par ses conseils. L'armée estoit à Iuetot, & le pere à Caudebec où il se faisoit traier de sa blessure: là il vouloit estre consulté en toutes les occurrences, & qu'on vint querir d'un lieuë loin l'ordre de ce qu'il falloit faire. Cependant le temps se passoit en alées & venues: l'estat de la guerre changeoit de face: il arriuoit de nouveaux accidents, qui demandoient de nouveaux conseils, & les Espagnols perdirent de belles occasions de nous incommoder pendant qu'ils en alloient demander la permission, & nous ne profitâmes pas peu du desordre d'un corps, qui estoit si detaché de la teste qui le gouernoit.

Mais pour mieux faire voir l'utilité de la vigilance, & l'operation de cette aspre vertu & de cette prudence inquiète, qui agit tousiours: qui profite de tout: qui ne laisse rien eschapper & particulierement à la guerre, où les occasions n'arrestent point,

&c.

& ne reuiennent iamais lors qu'elles s'en sont enſuies: demonſtrons le avec des exemples oppoſez. Quand Gaſto de Foix vint ſecourir Bouloigne contre l'armée de la ligue qui la tenoit aſſiégée: ſi d'abord qu'il fuſt entré dans la ville il fuſt ſorti pour charger les ennemis; il les ſurprenoit: il deſaiſoit ſans reſiſtance ceux qui n'eſtoient pas ſur leurs gardes, d'autant qu'ils ne ſe deſioiét de rien, & le retardement d'une nuit qu'il donna aux prieres de ſes Capitaines pour laiſſer repoſer les ſoldats; nous raut vne victoire qui auoit pour prix toute l'Italie, & nous couſta bié toſt apres la vie de ce Prince qui valoit mieux que toute l'Italie. Le ſoir auât la bataille d'Iury le feu Roy auoit pris ſon logis à Nenoncour. Le Mareſchal de la Chastre l'y fuſt recognoiſtre, & remarqua que ſon armée eſtoit foible & eſtonnée. Mōſieur du Maine pourtant ne voulut point donner ce ſoir-là pour faire delaiſſer la ſienne, qui eſtoit haraſſée du trauail du chemin & des couruées qu'elle auoit faites. Cependant trois mille hommes de pied & huit cens cheuaux arriuerent la nuit au Roy, qui rendirent aux ſiens avec le courage l'eſperance de la victoire, & lui donnerent par apres le gain de la bataille, qu'il couroit fortune de perdre le iour auparauant.

Pour des victoires importantes que le ſoin & la diligence ont fait venir, & comme arrachées de force des mains de la deſtinée: i'en remarque trois fameuſes entre les modernes, & qui meritent d'eſtre regardées avec vne particuliere attention. La deſſaite de François I. deuant Paue, eſt
ſans

sans doute vn ouurage de la fortune de
 l'Empereur , & de la vertu du Marquis de
 Pescaire , qui estoit vn des Chefs de son ar-
 mée ; mais elle doit principalement estre
 attribuée à l'industrie de celui cy & à cette
 infatigable & ardent humeur qui ne lui
 donnoit iamais de repos : qui le tenoit en
 vne action perpetuelle : quil'agitoit iour
 & nuit , & forçoit les affaires de lui obeïr,
 & de venir au point qu'il s'estoit proposé .
 C'est cōme cela qu'il nous vainquit contre
 toute sorte d'apparence , & qu'il vint à bout
 de nous , bien que nous n'eussions alors be-
 soïn que de la patience pour vaincre : que
 nous n'eussions qu'à nous parer , & à nous
 empescher d'estre deffaits pour le deffai-
 re. Il enleua premierement les forts qui
 couuroient nostre armée , & rendoient ses
 auenuës seures : il s'auança vers nous sans
 perdre temps ni prendre relasche , & sans
 que nous le vissions presque uenir : il fust
 chercher le Roy iusques dans son logement ,
 & le contraignit de donner bataille , & de
 mettre à l'auanture ce qu'il auoit asseuré ,
 s'il eust gardé son auantage. Au contraire
 il n'y a point lieu d'excuser François , ni
 de pallier son aueuglement , & cette stūpi-
 de negligence avec laquelle il estoit au
 milieu de son armée , sans en sçauoir l'estat
 ni le nombre qui la composoit que sur le
 raport de ses Capitaines : sans auoir sçeu le
 dessein des ennemis que lors qu'il ne fust
 plus en estat de le rompre , & sans estre pré-
 paré que fort tard pour les soutenir , les
 croiant trop foibles pour l'attaquer. Faute
 notable à la guerre , où il ne faut iamais se
 laisser

laisser reduire à la necessité de combattre ; & d'agir au gré de ses ennemis : où l'on ne les doit iomais mespriser ni estimer foibles : où il faut auoir l'œil à tout & ne rien negliger , & où de petits accidens sont d'ordinaire les principes de grandes reuolutions, & l'origine du bon, succez ou du malheur des entreprises. Le second exemple est du dernier Duc de Guise, lors qu'il deffit l'armée des Reistres , qui estoient venus inonder la France sous la conduite du Duc de Boissillon & du Baron d'Auneau. Depuis qu'il l'eust recognuë il ne la laissa iamaïs en repos, & ne predit pas vne occasion de l'incommoder. Il lui donnoit des allarmes continuelles pour la fatiguer: il la tenoit en ceruelle lors qu'elle marchoit: il la trouailloit dans ses logemens : il lui coupoit le chemin des viures de tous costez , & il la dissipa en fin en trois rencontres, à Vimor-ry , à Auneau , & à Montbeliarr.

Le troisieme exemple est le secours de l'Isle de Rhé. Il faut auoüer que la gloire de cet euenement , qui paroistra quelque iour vn miracle dans la vie du Roy, ou vne fable dans l'histoire; est vn effect de la pieté de ce Prince, & vn argument visible del'inclination que le ciel a pour lui. Mais il faut aussi aduoüer que ce bon-heur ne lui a pas esté enuoïé gratuitement , & qu'il a presté ses mains à celles de Dieu pour operer cette merueille. Les sieurs ne faisoient que le quitter si sa guerison estoit encore chancelante , il falloit que son courage acheuast de soustenir son corps, quand il se mit en chemin pour aller trouuer les Anglois .

Ce

Ce qu'il fit en vne occasion apparemment deplorée; on le peut iuger parce qu'il a coustume de faire en celles qui ne sont que difficiles. Et bien que les actions des Princes ressemblent aux essences, qui contiennent vne grande vertu en vne petite quantité, & que pour peu que ceux-cy fassent, ils operent beaucoup à cause de la force de l'exemple; si est-ce que le Roy ne croiroit pas auoir satisfait à sa charge s'il ne faisoit plus que les autres: s'il ne faisoit que les mettre en chemin pour les laisser aller par apres: s'il ne leur seruoit tousiours de guide: s'il ne les esclairoit sans cesse, & s'il n'estoit le dernier à quitter le travail, & à se retirer del'action. Outre cela il faut confesser encore, que si en l'affaire dont nous parlons il n'a rien oublié du deuoir d'une Prince actif & laborieux; qu'il y a aussi esté parfaitement bien serui, & que les instrumens qu'il y a employez n'ont pas trahi la vertu de la cause principale. Monsieur son frere y a réduit ses premieres armes fort remarquables, & les rayons de cette valeur naissante ont esté si vifs & si purs, qu'on a bien veu qu'ils ne pouuoient partir que d'une source extrêmement belle, & qu'on ne pouuoit attendre de plus grands commencemens d'un fils de Henri le Grand & d'un frere de Louys le Juste. Pour Monsieur le Cardinal il est certain qu'il y a apporté vne contention extraordinaire de corps & d'esprit, & que les soins & la diligence dont il a usé en cette occasion, sont aussi incroyables que l'effect qui en a reüssi. Il l'a mesnagé de la mesme sorte qu'on

traite

traite un malade à qui il reste si peu de vie, que le moindre sinistre accident qui lui arrive l'emporte, & la moindre chose qu'on oublie de ce qui lui peut estre salutaire le fait mourir. Deux-cens courriers despezchez en moins de deux mois: tant d'ordres donnez dans le Roiaume & au dehors: nul avis negligé qui eust quelque apparence de bien: tant de vaisseaux assemblez en si peu de temps, & tant de provisions faites pour le retaillement de la place assiegee. Bref tout ce que l'industrie humaine a d'invention: tout ce que la prudence a de conduite & d'ordre: tout ce que la diligence a d'activité, & tout ce que le courage a de hardiesse employé en cette occurrée; sont les preuves infailibles de ce que ie viens de dire.

Or pour agir de la sorte, il importe qu'une ame soit extremement libre, & qu'elle n'ait point de passion que pour son deuoir: qu'elle ne soit point partagee, & ce n'est pas trop qu'elle emploie toutes ses forces en des occasions où l'on n'en sçauroit apporter assez, & où les affaires ne se font qu'imparfaitement, si quelque autre inclination les diuise. Que si l'on a veu des grands hommes, comme Cesar, auoir brulé d'amour & d'ambition, & fait des choses incroyables: s'il a vacqué eux plaisirs des sens, & à la conqueste du monde; c'a esté que ces deux passions n'ont jamais entré en concurrence dans son esprit, ni dispute de la victoire, & que lors que la dernière se monstroir, la première lui quittoir la place, & lui laissoit le champ libre. Encore n'est-il pas possible qu'elles ne se ressen-

rent de cette proximité, & que la contagion de l'une ne nuise à l'autre. Cela est arrivé au mesme Cesar tout incomparable qu'il estoit, & l'amour de Cleopatra faillit vne fois de le perdre, & de lui couster avec la viel' Empire du monde, s'il n'eust passé le Nil à nage pour se sauuer. Or que Monsieur le Cardinal ait cette liberté d'ame dont nous parlons, iel'ay demonstté ailleurs sans qu'il soit besoin de le repeter icy.

DISCOURS II.

Que le veritable exercice de la prudence Politique, consiste à scauoir comparer les choses entre elles, & choisir les plus grands biens, & eviter les plus grands maux, & à scauoir si le conseil que Monsieur le Cardinal donna de passer en l'Isle de Rhé, estoit fondé sur les regles de la prudence, & si le Roy fit bien de rebrousser en Languedoc apres la prise de Suze.

C'Est vne estrange auanture & une dure necessité, d'estre enfermé entre deux extremités fascheuses, & de deux maux qui se presentent contraint à choisir le moindre. Ce dernier certes est une chose que tout le monde desire faire, & pour laquelle la nature nous a imprimé un instinct violent & aspre. Les petits maux paroissent un bien quand ils sont le preservatif des plus grands, & les medicines sont bonnes à cause des maladies contre lesquelles on les ordonne. Mais de scauoir faire bien à propos vne comparaison si funeste: de scauoir tenir la balance droite qui est chargée de drogues v caimeuses, & dont l'odeur

cute-

enteste ceux qui la tiennent , & discernes entre les choses dont la qualité estonne les sens , & confond le iugement s'il n'est accompagné de courage ; ce n'est pas l'effect d'une prudence ordinaire. Elle n'est pas moins difficilement occupée , quoi qu'elle le soit plus agreablement , quand il lui faut comparer les biens entre eux , & en reconnoistre la difference : quand il faut distinguer les specieux d'avec les vtiles , & ceux qui brillent d'avec ceux qui pesent : quand il faut se mesnager parmi les caresses de la fortune , & parmi les faueurs qu'elle nous offre , s'arrester à la plus grande.

J'ay remarqué deux endroits entre plusieurs autres en la vie du Roy : où il me semble qu'il a diuinement reussi en ces deux genres de prudence , & qu'il a fait des elections extraordinairement sages sur les conseils qui ont esté proposez. L'une est sur le conseil que donna Monsieur le Cardinal de passer une partie de l'armée en l'Isle de Rhé , pour y combatre les Anglois qui en estoient sans cela les maistres. Exposer d'un costé ces braues troupes & l'eslite de nos soldats : sacrifier tant de noblesse parmi laquelle il y auoit des Princes : enuoier de malheureux bateaux contre une flotte de Remberges ; il semble certes que c'estoit hazarder beaucoup , & donner trop à la fortune. Mais aussi d'un autre costé qui considerrea que la perte de nos troupes n'estoit pas infailible , mais que la perte de l'Isle l'estoit si elles ne passioient pas : que le remede estoit dangereux , mais qu'il n'y auoit que celui-là qui peut guerir la maladie , &

die, & qu'une partie de l'Estat s'alloit partager entre la rebellion domestique & la domination estrangere, si l'Isle n'eust pas esté secourüe; qui considerera dis-je cela, confessera que ce cōseil n'a pas esté moins loüable en sa source, qu'en sa suite: s'il a esté extremement hardi, qu'il estoit entierement necessaire, & que non seulement on ne pouuoit pas faire mieux, mais qu'on ne pouuoit pas faire bien, si l'on eust fait autrement.

L'autre remarque est pour le conseil que Monsieur le Cardinal donna de rebrousser en Languedoc apres la prise de Suze, Veritablement il faut confesser qu'il lui falloit alors se defendre du plus subtil appas, & de la plus fine apparence de bien, qui eust peu seduire son esprit, s'il n'eust esté extremement fort pour y resister. D'un costé l'Estat de Milan estoit en proye, & ce beau país qui a autrefois donné tant d'amour & de ialousie à deux grands Princes: [*A Francois I. & à Charles le Quint.*] qui a cousté tant de sang à la France & à l'Espagne, & mis si souuent la Chrestienté en combustion pour sçauoir à qui il demeureroit: estoit à nous sans resistance Apparemment il ne tenoit qu'au Roy de s'en rendre mainre, & de prendre la revanche des affronts que nous y auons receus, & des cinq fois qu'on nous en a chafsez par force. Il estoit desgarni de gens de guerre, & il n'y auoit que quelques miserables trouples qui auoient eschappé au Siege de Casal, & que le seul bruit de nos armes auoit vaincüs. Tous les Princes d'Italie

d'Italie nous tédoient les bras, & croioient que l'heure fatale estoit arriuee qui leur osteroit les ceps des pieds, & deliureroit leur païs d'un ioug qui ne lui est pas naturel, & de cette violente domination, dont l'ombre est funeste à tous ses voisins, & en affoiblit la liberté si elle ne l'opprime, L'Empereur estoit diverti contre le Roy de Dannemarc, & il ne pouuoit tourner ses armes ailleurs sans abandonner ses victoires, & sans trahir sa bonne fortune. L'Espagne n'auoit ni argent ni hommes : elle estoit estourdie de la perte de la flotte qu'elle venoit de faire : elle voioit de puissants preparatifs en Hollande, qui menaçoient les Pays-bas, & une tempeste toute formee qu'elle ne pouuoit coniurer. Et un mor Milan perdu elle ne pouuoit conseruer Naples, & la Flandre se perdoit d'elle mesme en lui fermant ce passage, d'où elle receoit ses principales subuentions pour faire la guerre. Et partant cette grande puissance qui fait peur à tant de puissances : qui est formidable iusque aux Turcs & aux Barbares d'Afrique : qui est fatale au repos des nations Chrestiennes : qui les oblige toutes d'estre avec elle ou contre elle ; eust esté de ce seul coup abatuë, & nous n'eussions eu rien plus à craindre au dedans, apres auoir tari au dehors les sources de nos broüilleries : apres auoir brisé les instruments qui font ou nourrissent nos diuisions, & humilié les auteurs ou les promoteurs de nos discordes ciuiles. C'estoient les pensées qui occupoient en ce temps-là les esprits de beaucoup de gens, & particulièrement des

des Italiens , & comme c'est la coustume des hommes d'accommoder leurs sentimens à leurs interests , & à ce qu'ils desirerent ; ils s'imaginoient que les nostres seroient semblables aux leurs , bien qu'en ce point nos interests soient dissemblables.

Mais aussi d'autre part qui considerera , qu'il ne faut point s'amuser à aiuster les cheveux & à faire les ongles , quand le cœur & le cerueau sont malades : que les grands Estats ne perissent iamais par vne violence estrangere , tant que l'interieur se porte bien , & que les entrailles sont saines , & qu'ils se ruinent d'eux mesmes quand la corruption est au dedans , & que le mal s'est emparé des parties nobles : qu'on ne doit iamais s'embarquer au dehors à de longues guerres , quand la diuersion est toujours preste au dedans , & qu'il y a vne faction formée au milieu de l'Estat , qui ne manquera pas de brouiller pour se preualoir de l'occasion : que res mescontans fomenteront s'ils ne l'osent ouuertement assister , & à qui les estrangers donneront chaleur ou forces , pour nous occuper par nous mesmes : pour nous consumer à peu de frais , & nous affoiblir toujours soit par la perte , soit par la victoire. Qui considerera dis-ie ces choses , auouera , que le retour du Roy en Languedoc a esté vn coup de partie , & la decision de nos affaires domestiques , & le bon-heur des estrangers

En outre nous pouuoit-il arriuer vn plus grand malheur , que de perdre l'occasion d'acheuer la ruine d'un parti qui tenoit la France en langueur il y a plus de soixan-

M

te ans,

te ans , & l'auoit reduit en vn estat pareil à celui de certaines personnes , qui ne scauent que c'est que sante, mais qui sont toujours occupez ou à guerir les maux qu'ils souffrent , ou à preuenir ceux qu'ils craignent. La conioncture passée, il y auoit apparence qu'elle ne fust reuenue de long-temps, & qu'on eust eu beau l'esperer & beau l'attendre. Elle estoit si contraire à ce parti , qu'il ne pouuoit estre secouru de l'Allemagne, qui estoit en trauail elle mesme pour defendre sa propre liberté: que l'Angleterre s'estoit lassée à proteger vne mauuaise cause: que les Hollandois n'osoient irriter la France à descouuert à cause du besoin qu'ils en ont, & qu'ils ont appris à regler leur charité par leurs intereste, & le zele de la Religion par le zele de l'Estat: que les Espagnols auoient plus d'occupation qu'il ne leur en falloit en Flandres & en Italie, & nepouuoient agir contre nous qu'avec quelque peu d'argent & avec de vaines promesses.

En troisieme lieu la reputation des armes du Roy estoit incroiables: elle pouuoit toute seule faire des conquestes: sans combattre il pouuoit vaincre , & iamais Prince ne fust mieux serui des siens , ni plus craint de ses ennemis. Nos soldats estoient en chaleur & pleins d'esperance: les victoires passées leur estoient des argumens certains de celles de l'aucunir, & apres auoir pris la Rochelle & forcé Suze: surmonté ce qui estoit defendu de la mer & couuert des montagnes; ils ne se deuoient rien figurer impossible , ni rien qui fust difficile.

C'estoit

C'estoit donc l'vnique saison qui estoit propre pour abatre ce parti, que Monsieur le Cardinal a tres-iudicieusement remarquée, & que le Roy a diuinement bien choisie. Si l'on eust differé plus long temps cette expedition; la seule peste estoit capable de nous chasser du Languedoc, & de deffaire nos armées, & si l'on se fust engagé dans l'Italie, que n'eust pas fait Monsieur de Rohan avec l'assistance des estrangers qui ne lui ont point manquée? si les Espagnols qui promettent tousiours de bonne heure, & sans ptesque deliberer: qui tiennent tard & apres de longues consultations, mais qui n'espargnent rien depuis qu'ils ont bien embarqué vne affaire, & mis ceux qui les y seruent en estat de ne s'en pouuoir rtpentir, ou de ne s'en pouuoir desdire; si les Espagnoles dis- ie eussent accompli les conditions du traité qu'ils auoient fait avec lui, & fourni l'argent qu'ils auoient promis: si les forces de Sauoye eussent passé en Dauphiné pour le ioindre commela resolution en estoit prise: si les nostres eussent esté partagées dedans & dehors le Roiaume, & si l'esperoir du changement & l'attente d'vne meilleure fortune, eussent retiré de leur deuoir ceux de ce parti que la crainte y retenoit. Il eust sans doute rompu tous nos desseins; puis que destitué de ces auantages: frustré des promesses des estrangers: abandonné de la plus saine & plus considerable partie des Huguenots: dans la pauvreté de tous ceux qui l'assistoient, & parmi la des fiance des vns & l'irresolution des autres; dans quel-

ques coins d'une province où il commandoit ; il nous a fait tant de peine, & on a eu besoin de la présence du Roy, & de six armées pour le réduire.

D'ailleurs c'est un grand discours que de parler de la conquête de Milan, & de renouveler delà les Monts les prétentions de nos peres. C'est un dessein qui merite bien d'estre considéré auparavant qu'on le tente, & qui requiert une autre conjoncture que celle où nous nous sommes trouvez. Car qui ignore que ce n'est pas le bien de la France ni l'intérêt de l'Italie, que le Roy soit Duc de Milan ? qui ne sçait que nos conquêtes si nous les retenions donneroient plus de jalousie aux Princes de ce pays-là, que la domination dont ils se plaignent : qu'ils nous tiennent plus mauvais maîtres & plus dangereux voisins que les Espagnols, & que les mœurs & le temperament de ceux-cy se conforment bien mieux à leur flegme & à leur severité, que nostre chaleur & nostre licence : qu'ils croient que nous sommes un plus certain & assuré contre-poids à l'ambition des autres, qu'ils ne le seroient à la nostre : que la facilité que nous avons d'y faire descendre nos armées, & l'abondance d'homme pour les rafraischir : nous feroient venir l'envie d'entreprendre & d'usurper : que l'occasion remue les plus paresseux, & resveille les plus endormis : que les objets presens sollicitent davantage les puissances : & que la commodité & la bienveillance irritent l'appetit de conquérir, qui est d'ailleurs modéré & tiède. Et bien que l'ambition des Es-

spa-

Espagnols n'ait ni moderation ni bornes :
 qu'ils desirerent ardemment , & desirerent
 beaucoup de choses : que dans l'ordre de
 leur conseil qui ne change ni ne meurt , ils
 ayent declaré la guerre à toutes les nations
 qui ne tiennent point à eux par la suiet-
 tion ou par dependance : bien que cette fin
 soit immobile , & qu'ils ne soient en peine
 que de trouver des moïens iustes pour y
 parvenir , & qu'ils prennent quelquefois
 ceux qui ne le sont pas quand les autres
 manquent. Bien qu'ils facent de puis vn si
 long-temps l'amour à l'Italie : qu'ils n'a-
 yent pu dissimuler leur passion : qu'ils a-
 yent leué le masque depuis quelques an-
 nées , & fait cognoistre qu'il faut qu'ils l'a-
 yent & en iouissent quand ils la deuroient
 ravir. Bien qu'ils ne soient plus si pauvres
 d'hommes qu'ils ont esté , depuis que l'Al-
 lemagne est pour eux , & qu'ils ont à leur
 deuotion cette grande source de gens de
 guerre. Si est-ce que les Italiens voient
 bien que les victoires de l'Empereur n'ont
 pas les racines profondes : que ses prosperi-
 tez chancelent encore : que ceux qu'il tient
 font de grands efforts pour lui eschapper :
 que le Turc lui fera peut-estre vn iour la-
 scher prise s'il s'accorde avec le Per-
 san ou quelque puissance Chrestienne : que
 sa ruine ne seroit pas si estrange que la
 grandeur où il est parvenu , & qu'il n'y au-
 roit pas tant de merueille en sa cheute,
 qu'il y en a eu en son ascendant. Bref qu'il
 ne peut pas viure tousiours : que l'Empire
 peut passer en vn autre maison qui sera
 contraire à la sienne : qui haira les Espa-
 gnols :

gnols : qui voudra purger l'Allemagne de leurs garnisons, & au bout du conte que ceux-cy n'auront fait qu'agrandir la puissance qui finalement les deuorera. De sorte que les Italiens seront tousiours bien aises que nous ayons vne porte ouuerte en leur pais, non pas pour y aller demeurer, mais pour les aller secourir si l'on les attaque, & si l'on les touche à ce peu de liberté qui leur reste. Ils veulent bien que nous en aimions la promenade, mais non pas le sejour : que nous en soions les riuaux, mais non pas les maistres, & que nous en ayons de la ialousie non pas pour le posséder, mais pour empescher que d'autres ne le possèdent. Hors delà il ne faut pas espérer qu'ils nous fauorisent, ou qu'ils ne nous soient contraires, & nous trauaillerôs en vain si nous ne trauaillons pour eux, & ne leur laissons nos conquestes.

Encore ne serions nous pas venus si aisément à bout de l'Estat de Milan qu'on se figure. Quantité de bonnes places eussent retardé nos progresz, & donné loisir aux Espagnols d'y enuoier de grands secours de Flandres & d'Allemagne. Que s'ils ont abandonné les Pays-bas pour vne partie du Monterrat, & exposé ces belles provinces aux Hollandois, pour vne petite bien-seance qui regarde l'Estat de Milan : si l'Empereur a fait vne paix honteuse avec le Roy de Dannemare pour vacquer à cette affaire: s'il a laissé pour ce suiet ses victoires imparfaites, & allé de forces aux ennemis de l'Empire pour renouïer la querelle, & lui faire de la peine ; que n'auroient ils fait si l'on

l'on eust attaqué l'Estat de Milan? n'estoit il pas probable qu'ils eussent ioué de leur res-
te pour le sauuer? qu'ils eussent remué toutes les mauuaises humeurs de la France pour nous diuertir? que nos frontieres de Champagne & de Bourgogne eussent esté mal seures en ceste guerre, & qu'au lieu que nous attaquions, on nous eust peut-estre mis aux termes de nous defendre? Tellement que nous nous exposions à vne despense presente & certaine, pour vn profit incertain & esloigné, & pour vne affaire où l'apparence du dommage que nous encourions, estoit plus grande quel'esperance du gain que nous pouuions faire. Et quand bien tout nous euss' reüssi: que nous eussions eu vent & marée, & que l'euene-
ment de la guerre n'eust point trompé nos desirs ni frustré nos esperances, le fruit de la victoire, & ce qui nous fust reuenu de nos peines; n'eust esté tout au plus que d'auoir affoibli les Espagnols en nous imposant vne eternelle necessité d'auoir querelle avec eux, & de consumer la France pour conseruer les conquestes qui ne seroient pas nostres, & pour asséurer aux Italiens le bien que nous leur auions fait.

De tout cela ie conclus, que iamais la prudence de Monsieur le Cardinal n'a patu plus hautement, qu'au conseil qu'il donna de quitter l'esperance de la conqueste de Milan, pour la reduction certaine du Languedoc, & qu'il n'appartenoit qu'à des yeux faits comme les siens, & qu'à vne sagesse extraordinaire, de ne s'estre point laissé esbloüir à cette apparence de bien

258 *Le Ministre d'Estat,*
que la fortune nous offroit , & d'auoir pre-
ferué le Roy d'une embusche si specieuse.

DISCOURS III.

*Qu'il ne faut point observer une mesme
conduite a la guerre.*

ON peut encore remarquer en cette
courageuse resolution que le Roy
prit pour secourir Rhé, que l'art de fai-
re la guerre n'a pas vne forme immobile ,
& qu'il se doit diuersifier selon l'estat des
occurrences. Ceux qui ne veulent rien
commettre à la fortune, ni tenter d'entre-
prise dont l'euénement ne leur paroisse in-
faillible : qui ne trauaillent qu'à consumer
leurs ennemis en temporisant : qu'à profi-
ter de leurs fautes, & à attendre l'occasion
de les ietter dans les filets : ceux-là dis-je
font quelquefois de grandes choses, & ob-
seruent vne conduite meilleure que ceux
qui ont coustume de hasarder : qui ne tas-
chent qu'à venir aux mains : qui veulent
deuoir leurs victoires seulement à leur
courage, & qui cherchent les dangers pour
vaincre avec plus de gloire. Mais comme
les premiers ne reçoient gueres de nota-
bles dommages, ni de grandes pertes par
leur faute ; aussi ils laissent souvent d'ob-
tenir de grands succez par leur timidité, &
d'estre heureux par trop de sagesse. Tels
ont esté entre les modernes, Prosper Co-
lomna qui nous osta l'Estat de Milan, & ce-
lui de Genes. Tel François de la Rouere
Duc d'Urbain, qui fust si long temps Gene-
ral des Venitiens, & de qui ils conseruent
encor

encor aujour d'hui la memoire avec honneur, & les portraits avec veneration. Mais plus que les deux autres le Duc d'Alue, preferoit tousiours les moïens lents quand ils estoient seurs, aux prompts qui estoient suspects & tant soit peu dangereux: qui estoit grand mesnager du sang des siens, bien qu'il eut l'humeur fort sanguinaire: qui ne iettoit iamais les ennemis dans le desesper quand il leur auoit osté le courage, & qui a souuent refusé des auantages que la fortuna lui a offerts, dautant qu'il ne les pouuoit receuoir sans quelque peril & qu'il se deffoit de quelque embusche. Tel eust encor esté parmi les nostres l'Admiral de Coligny, s'il eust esté absolu sur les armées qu'il commandoit, & s'il n'eust eu à gouverner des gens qui estoient indociles, dautant qu'ils estoient mal paieez, ou qu'ils estoient volontaires.

Il y a pourtant quelques considerations à faire en cette matiere, & certaines regles à obseruer. Vn Prince qui n'a qu'une armée qui est le nerf de sa puissance, & toute la force de son Estat: qui n'a de quoi en remettre vne autre sur pied quand la premiere sera deffaite, ne la doit iamais hazarder, ni en donner le commandement à vn Chef d'humeur ardente, ou qui ait l'esprit agité d'un excessif desir de gloire. Les Venitiens se plaignent encor aujour d'hui de l'Aluiane & de son courage: sa conduite leur fust fatale pour auoir esté hardie: elle leur fit perdre d'un seul coup toute la terre ferme, & les mit vne autrefois sur le bord de leur ruine. [*A la bataille*

M s

de

de la Giragade, & à celle de Vicence.] Et neantmoins tous les Historiens demeurèrent d'accord que cet homme eust fait merueilles sous vn Prince qui eust peu hazarder beaucoup : que sa vertu estoit digne de la fortune d'un conquerant, & qu'à la journée de Marignan son arriuée avec cinq cens cheuaux mit en desordre les Suisses, & fit tomber de nostre costé la balance où la victoire estoit suspendue. En la foiblesse où se sont trouuez les Hollandois, & dans le peu de moien qu'ils ont eu de renoueller leurs armées ; le feu Prince d'Orange à tousiours esté fort retenu à donner bataille. Celle mesme de Nieuport qu'il gagna, n'a point esté sans quelque tache & sans quelque ombre d'imprudence, & on l'a blasmé de s'estre laissé forcer à combattre, & conduire à vne necessité, où il y auoit à craindre plus de mal en perdant, qu'à esperer de bien en obtenant la victoire. Mais quoi ? il y a fort peu d'hommes qui ayent esté long-temps en ce mestier, qui n'ayent fait quelque faute ou ne soient tombez en quelque malheur.

Vne autre occasion où cette conduite lente est extremement vtile, & où il faut vaincre sans combattre s'il est possible, & attendre la victoire sans la forcer de venir ; est quand on a affaire à des ennemis bouillans & precipiteux. Mais en ce cas là, il faut aussi que ceux à qui on commande soient capables d'une grande patience : qu'on ait de quoi les faire subsister long-temps, & que le manquement des prouisions necessaires ne les oblige pas à se desbander. C'estoit

étoit l'avantage qu'auoit le Duc d'Alue aux
 guerres qu'il a gouvernées , & si François
 I. eust voulu apporter un peu moins de
 chaleur & de précipitation qu'il ne fit de-
 vant Pauie , & laisser consumer l'armée
 Imperiale, qui ne se soustenoit que sur l'es-
 perance d'une bataille ; il n'eust pas soulé
 la vengeance d'un sien suiet , ni acheué de
 former dans l'esprit del'Empereur le des-
 sein de la Monarchie. Avec les armées aussi
 tumultuaires , qui n'ont qu'à estre fort peu
 à la campagne ; qui ne font que passer, & le
 fondent & escoulent promptement ; il faut
 s'empescher de venir aux mains: il leur faut
 donner passage : il faut faire comme on fait
 aux torrens , qu'on laisse courir sans resi-
 stance, & à qui on ne s'oppose point quand
 ils s'enflent & se desbordent. Telles ont
 autrefois esté les armées des Suisses , lors
 que cette nation mesprisoit toutes les au-
 tres, & se vantoit de ne sortir iamais de son
 pais que pour reprimer les excez des Prin-
 ces, & pour defendre les foibles de la vio-
 lence des puissants & des desseins des am-
 bitieux. Les autres nations ont eu en ceci
 mauuaise opinion de la nostre , & creu que
 nous n'estions capables ni de patience ni
 d'ordre. Mais s'il en faut croire le Mare-
 schal de Montluc , & ce qui se voit tous les
 iours en Hollande , & qui s'est veu depuis
 quelque temps en France & en Italie ; nos
 soldats sont capables de tout quand ils sont
 sous de bons Chefs , & il n'y a point de na-
 tion qui prenne plustost que la nostre , les
 vices & les vertus de ceux qui comman-
 dent.

Quoi que c'en soit, vn grand Capitaine doit tousiours estre maistre de son art, & au dessus de toutes les façons de faire la guerre sans estre suiet de nulle. Il doit les changer selon les occasions, & sçauoir diuers moiens & plusieurs chemins pour paruenir à sa fin & arriuer à la victoire. C'est par là que Cesar s'est rédu admirable à tous les peuples à tous les âges. Il diuersifioit mieux qu'homme du monde sa conduite: il ne donnoit pas à tous ses desseins vne mesme forme & le mesme trait de visage: l'industrie & le courage, la patience & la force lui seruoient esgalement. Tantost il attaquoit les ennemis avec des retranchemens & des forts: il ne traualloit qu'à prendre l'auantage des lieux, & à se saisir des postes commodés: il leur coupoit les sources des viures & des autres choses nécessaires, & les reduisoit en fin à la nécessité de se rendre, leur ayant osté le moien de se retirer & l'esperance de combattre. Il vint à bout comme cela de Petreius & d'Aphranius qu'il assiegea au milieu d'une campagne, & a qui il ferma si bien tous les passages & toutes les auenuës; qu'estans à demi lieuë d'une riuere, ils mouroient de soif, & furent vaincus par le manquement d'une chose dont il y a abondance presque partout. Tantost il emportoit ses ennemis de viue force: il les abatoit sans les miner: ses victoires estoient infames de carnage & de sang, & le plus clement de tous les hommes sembloit n'estre venu au monde que pour le deserter, & n'estre né qu'à la ruine de ses semblables. Le feu Roy auoit conduit

conduit à vne extremité presque pareille le Prince de Parme à Iuetot, & tous croioient infailliblement qu'il lui falloit mourir de faim & de soif, ou se rendre à discretion, ou estre deffait en donnant bataille. Mais le dessein du Roy n'eust pas l'euenement conforme à celui de Cesar, non plus que la vigilance de ses Capitaines ne fust pas semblable à celle de l'autre. Le Prince de Parme les trompa & leur bailla le change: il fortifia le lieu qu'il vouloit abandonner, afin qu'on creut qu'il se vouloit defendre, & son armée eust passé la riuiera & fait sa retraite, auant que la premiere nouuelle en vint à la nostre. Fatale & inouïe negligence pour vne armée qui touchoit l'autre & l'auoit inuestie, & qui a esté soubçonnée de dessein en quelque vn des Chefs qui la gouuernoient.

Entre les modernes ie n'en voi point qui ayent surpassé Ferrant Gonsalue, ni de plus vniuersel que lui en l'art de faire la guerre. Ie n'en voi point qui ait employé la force plus à propos, où mieux vsé de la patience? Avec ces deux qualitez il nous a tousiours vaincus, & il nous a osté vn Roiaume: il nous a fait autant de mal en souffrant qu'en agissant, & il nous a consumez quand il n'a pas esté assez fort pour nous deffaire. Il ne felit gueres rien de pareil à la resolution qu'il resmoigna à la Cinture, où nous l'auions reduit à vn dernier point de misere. Il estoit inuesti de nos troupes: il auoit la peste & la famine parmi les siennes: il estoit inondé de pluies continuelles: plongé dans les bouës, exposé à toutes les iniures d'un

d'un rude hyer: Bref il auoit contre lui les elemens & les hommes. Et neantmoins à la longue nous nous lassâmes plustost de l'incommoder que lui de souffrir, & il nous destruisit par la voie que nous auions choisie pour le ruiner. Mais quand il a fallu employer la force ouuerte, & mettre en œuvre la veritable vaillance, qui l'a iamais fait ni plus courageusement ni plus iudicieusement que lui? a-on iamais ouï sortir vne voix plus genereuse de la bouche d'un capitaine que la response qu'il fit à Cirignolle, à celui qui lui conseilloit de reculer, & d'abandonner un poste qu'il ne pouuoit cōserver sans peril. *Il aimoit mieux, dit-il, trouuer la mort & son tembeau cent pas au delà, que d'allonger sa vie de plusieurs années en reculant dix pas, & tournant le dos aux ennemis.* Et auant la bataille de Garillan, il respondit à celui qui le vouloit destourner de combattre & de la donner, & qui lui representoit qu'il estoit foible au prix de nous, & la partie mal faite de son armée à la nostre. *Qu'il scauoit de quelle importance estoit cette journée aux affaires de son maistre, & qu'il estoit resolu de perir ce iour là ou de vaincre.*

Il est donc vrai qu'il y a des occurrences où il faut donner quelque chose à la fortune: où il faut hazarder le moins pour sauuer le plus, & où quand il s'agit du total d'un affaire: il ne faut pas seulement exposer vne partie de ses forces, mais les Generaux d'armée mesmes, & ces precieuses testes, qui courent tant d'autres testes, doiuent prendre resolution de mourir plustost que de voir la victoire entre les mains des

des ennemis , & de surtiure à leur perte .
Ainsi en vsa Cesar en Espagne à la batille
où les enfans de Pompée furent deffaits , &
les restes de la miserable Republique ache-
uerent de s'esteindre. Ainsi en vsa Mon-
sieur d'Andelot lors qu'il defendoit Orleás
contre l'armée de Monsieur de Guyse , &
que les ennemis, en eurent surpris vne por-
te. Ainsi en vsa le Prince de Parme au sie-
ge d'Anuers, apres que les Hollandois se
furent saisis d'vne partie de la Digue, & que
la machine qu'ils firent ioüir eust mis en
suite ceux qui la defendoient. L'vn & l'au-
tre accourut l'espée à la main où estoit le
peril: l'vn & l'autre se transporta alors: tes-
moigna qu'il vouloit mourir s'il lui estoit
impossible de vaincre, & fit voir en son a-
ction quelque chose qui tenoit du desef-
poir, ou plustost de ces excez que la Philo-
sophie attribué aux Heros, & qu'elle laisse
tomber en l'ame des hommes extraordi-
naires. L'exemple de cette vertu patheti-
que, & de cette genereuse esmotion ne fut
pas sterile: les soldats qui le virent, senti-
rent la mesme ardeur, & par ce moien l'vn
chassa les ennemis de la ville où ils estoient
entrez fort auant , & l'autre reconquit la
Digue où les Hollandois commençoient
à se fortifier apres s'y estre logez.

Concluons donc par l'exemple des plus
grands hommes de l'antiquité, & des pre-
miers des modernes, que le passage de no-
stre armée en l'Isle de Rhén'a pas esté pro-
prieté à l'auanture & sans le conseil de la rai-
son: que ce n'a point esté l'effect d'vne lu-
miere troublée par le malheur, & d'vn dis-
cours

cours confondu par la mauuaise fortune : mais bien d'une resolution illuminée de cette haute prudence, qui diuersifie sa conduite selon la diuersité des accidens qui suruiennent : qui change les voiles selon la nature des vents qui regnent : qui sçait appliquer les remedes à l'Estat des maladies : qui ose quitter les grands chemins quand il est expedient de prendre les routes, & qui ne guide pas tousiours les vertus communes, mais qui inspire quelquefois & fait naistre les heroïques.

DISCOURS IV.

Dés alliances de sang qui se prattiquent parmi les Princes, & si le Roy fust bien conseillé quand il fit celle d'Angleterre.

IE traité fort au long des alliances d'Estat en la seconde partie de cette œuvre, & particulièrement de celle que nous auons avec le Turc & avec la Republique de Hollande. Là i'esclaircis beaucoup de doutes qui regardent l'aimé, & i'oste les perres de scandale où heurtent ceux qui n'en ont pas reconnu les fondement, & qui tresbuchent pour n'estre pas esclairez. Je n'y donne pourtant rien à la bien seance qui soit contraire à la iustice, & n'y flatte point la conduite de ceux qui soumettent toutes les autres raisons à celle d'Estat. Je n'y oste rien à Dieu, pour l'attribuer à Cesar : i'y tiens la balance droite, & m'arreste au temperament que lui-même nous a conseillé, de la prudence des Serpens, & de la simplicité des Colombes. Icy i'ay iugé qu'il estoit

estoit a propos de parler des alliances qui se prattiquent dans les familles des Princes, pour iustifier celle que le Roy a faire avec celui d'Angleterre. Tous les esprits qui s'en sont formalisez ne sont pas encore satisfaits. Les plaies qui se ferment laissent toujours des cicatrices; il reste long temps quelque maligne impression apres qu'on a chassé un venin, & d'ordinaire les opinions qu'on quitte ne s'en vont pas si nettemét, qu'il n'en demeure quelque trace. D'autre costé ceux qui ont regardé les suiets de l'alliance dont nous parlons: qui ont veu la depredation de nos mers, l'inuasion de nos Isles, & les autres entreprises que les Anglois ont faites sur nous: qui ont appris que leurs Ministres auoient traité cette affaire avec des mains empoisonnées; qu'ils nous minoient lors qu'ils faisoient semblant de nous vouloir appuier: qu'ils ourdissoient la toile dont ils ont par apres esté mauuais marchands, & iettoient les fondemens de la guerre qu'ils nous ont faite; ceux-là dis-je ont creu qu'il y auoit quelque chose à desirer à la prudence des nostres, & que l'edifice auoit esté mal basti, qui estoit si tost tombé en ruine. C'est pourquoy apres auoir discoursu de cette guerre, j'ay pensé que c'estoit icy le lieu de parler del'alliance qui l'a precedée.

Je dis donc que les alliances de sang qui se prattiquent entre les Princes, seruent fort peu à diuertir leurs desseins, ou à changer leurs incliuations. Les dispositions qu'elles trouvent dans leurs esprits, elles les y laissent: elles n'en attachent rié, mais

mais tout au plus elles y pallient, & suspendent pour quelque temps l'action des causes qu'elles ne peuvent offrir. Et bien qu'il arriue autrement en la condition des particuliers: Il n'en faut pas tirer consequence pour celle des Princes. La qualité des Souuerains que ceux-cy soustiennent a des devoirs priuilegiez, & engendre des passions à qui toutes les autres sont subalternes. Le Roy est en ceci au dessus de l'homme: la consideration de la parenté est inferieure à celle de l'Estat, & les obligation du sang qui se bornent à peu de personnes, doiuent ceder aux obligations de la charge où vne infinité sont interessées. A cela certes il ne faut point exhorter les Princes. Ils n'y sont que trop portez de leur naturel. D'ordinaire ils pechent bien moins contre leur dignité par defect, que par excez. L'amour qu'ils ont pour elle degenerate plustost en ialousie qu'en nonchalance, & si l'on leur veut faire abandonner leurs interets, & le bien de leurs affaires; il faut que ce soit sous le visage de quelque chose qui lui ressemble, & ce n'est pas la volonté qu'on se doit proposer de gagner, mais c'est l'entendement qu'on doit tascher de seduire.

Or qu'il soit vrai que des deux extremitez qui bornent le deuoir des Princes, ils s'emportent le plus souuent vers l'excez, & que la passion de dominer ne conserue pas seulement ce qui leur appartient, mais qu'elle face encore des usurpations sur tous les droits de la raison: sur tous les priuileges de l'humaine societé, & sur tous les respects que la parenté apporte; Les exemples

ples en sont si ordinaires, qu'il ne faut auoir rien veu ni rien oui dire, pour le reuoker en doute. Je ne veux point parler de ce qui s'est passé dans le Paganisme, ni de cette ambitieuse Romaine, qui fit passer son chariot sur le corps de son pere, à la Royauté duquel son mary deuoit succeder. Je laisse à part ce que peuuent auoir fait ceux qui ont pensé que la gloire du commandement estoit la dernière fin de l'homme, & l'ambition est quelque chose de plus noble & de meilleur que la Justice. Mais entre les Chrestiens mesmes, & dans les maisons que la pieté a rendu fameuses; on a encore veu desborder cette passion au preiudice du sang, & violer les plus saintes loix de la nature, & ce que les Barbares mesmes reuerent. l'en veux reciter icy vn exemple memorable.

C'est une chose assez cognüe dans le monde ce que doit la maison d'Austriche aux alliances du sang, & si la deuotiõ comme l'on dit, a esté le fondement de sa grandeur; On sçait assez que ce sont les alliances qui l'ont edifiée, & portée d'une origine mediocre à cette haute puissance où l'on la voit, & à cette vaste domination pour laquelle le ciel n'a point d'Orizon, ni la terre des limites. Maximilian I. a recueilli par cette voie les Pays-bas, & ces belles prouïnces qui par leur fertilité & par les richesses dont elles abondent, ont merité d'estre appellées les Indes de l'Europe. Philippe I. & sa posterité ont obtenu par là les Espagnes, & ces contrées du nouueau monde, où le Soleil en se retirant du nostre va
engca-

engendrer l'or, & les autres choses inutiles dont les hommes sont idolâtres. Philippe II. est parvenu par ce moien à la couronne de Portugal, & à tous les Estats que cette nation possédoit en Asie, en Afrique & aux Indes Orientales. Ce mesme Prince pensa incorporer l'Angleterre à l'Espagne par le mariage de Marie sa premiere femme qui en estoit Royne. Mais les iugemens de Dieu supplanterent en cela la prudence des hommes, & il permit que cette Princeesse mourut sans enfans, ou pour ne laisser trop accroistre vne puissance qui deuoit estre fatale à la liberté des nations Chretiennes, ou pour punir les iniquitez des Anglois, & cette lasche complaisance, avec laquelle ils auoient receu le schisme que Henri VIII. introduisit parmi eux, & applaudit aux passions de ce Prince, qui aim mieux quitter l'Eglise que se separer d'une Concubine. Le mesme Philippe aspira encore pour ses enfans à la couronne de France à cause du mariage de sa troisieme femme fille de Henri II, & le plus important article dont les instructions du Duc de Feria furent chargées quand il vint à Paris durant la ligue, estoit de faire abolir la loi Salique & de destraciner de l'esprit des François l'aersion qu'ils ont de n'auoir pas des Souuerains qui filent, & de ne subir point le ioug des femmes. De sorte que c'a tousiours esté le dessein des Espagnols & vne prudence premeditée des Princes de la maison d'Autriche, d'arrester lui visée & de jeter leurs filets sur les partis qui pourroient joindre quelque nouuel estat au leur,

leur, & estendre leur domination sous vn tiltre si innocent & si iuste. Avec quelle ardeur ne trauaillerent-ils pas pour faire donner à Charles le-Quint la fille aisnée de Louys douzieme, qui apportoit pour sa dot les Duchez de Bretagne & d'Orleans, & nos pretentions d'Italie? combien de propositions furent faites sur ce fondement, & combien de traitez conclus que le temps a fait auorter, & dant la fortune s'est moquée.

Cependant comme ils ont tousiours esté soigneux d'attirer à eux autant qu'ils ont peu les Estats de leurs voisins; ils se sont donnez bien grade de laisser partager les leurs, ni des souffrir la diuision sans sçauoir le moien de la consolider, & de reünir les membres despris & les pieces detachées. Iamais l'Empereur Charles ne promit les Pays-bas ou le Duché de Milan pour la mariage de sa fille ou de sa niepce avec vn fils de France, qu'avec intention de manquer à sa promesse, ou au moins avec esperance que la fortune qui auoit fait des coups si estranges en sa faueur: qui auoit si souuent dementi les apparences, & trouble l'ordre des choses pour l'amour de lui, & qui lui auoit quelquefois enuoié des prosperitez qu'il n'auoit pas desirées; l'exempteroit encore de cette obligation sous quelque pretexte plausible, comme elle fit. Et quand Philippi I. transporta les Pays-bas à l'Archiduchesse pour sa dot; il y a de l'apparence qu'il estoit asséuré que le temps fermeroit cette bresche, & qu'il ne faisoit pas vne si grande plaie au reste de ses Estats sans
auoir

auoir préparé les remedes pour la guerir.

Mais pour rentrer dans mon dessein, & faire voir que les alliances du sang n'agissent que mollemēt sur l'esprit des Princes, & sont de foibles liens pour tenir leurs amitez; ie représenterai l'origine & les effets de celle qui a esté la plus vtile à la maison d'Autriche, & peut-estre la plus domma-geable à la Republique Chrestienne. Philippe fils de l'Empereur de Maximilian épouse Ieanne fille puis- née de Ferdinand & d'Isabelle Roys des Espagnes. L'aisnée fust mariée en Portugal comme c'estoit la cou- stume. Les Roys Catholiques eurent encore vn fils appelé Iean, qui mourut ieune, & que l'Espagne vit presque aussi tost esteindre que luire, & eust quasi en mesme temps le contentemēt de le voir venir & le regret de le perdre. Incontinent apres la mort de ce Prince l'Archiduc Philippe & l'Archiduchesse sa femme, qui ne viuoit presque que de l'amour qu'elle portoit à son mary, & qui estoit idolatre de tous ses mouu- mens & de toutes ses passions; se font ap- peller Princes des Espagnes au preiudice de la Roynne de Portugal, que ces couronnes regardoient. Cet attentat mal digeré & hors de saison, & cette ambition precipitée depleurent infiniment à Ferdinand & à Isa- belle, qui iugerent de la nature de l'arbre par le fruit, & donnerent à entendre à leur gendre & à leur fille, qu'ils eussent à quitter ce tiltre vsuré, & à se despoüiller d'une qualité imaginaire, & qui ne leur apparte- noit point. Voila vn commencement bien gaillard de l'ambition de Philippe, puis qu'elle

qu'elle faisoit des inuasions sur les siens
mesmes, & la premiere monstre de ce fu-
rieux appetit de regner qui a trauaillé sa
posterité. Apres cela il conduisit ses inte-
rests separement d'auec ceux de son Beau-
pere: il se tint tousiours à l'escart: & ny eust
point d'autre communication entre eux,
qu'un commerce continuel de plaintes &
de broüillerie. An vn traité que Maximi-
lian & lui firent à Blois auec Louys XII. es-
tant permis à vn chacun d'y comprendre
ceux qu'il voudroit, il n'y fit nulle mention
de Ferdinand non plus que s'il ne lui eust
rien esté, où qu'il lui eust esté indifferent.
Il en usa de mesme en vn autre que son pe-
re, & lui firent à Haquenau auec le Cardi-
nal d'Amboise. Aussi Ferdinand en eust sa
reuanche en desauoüant le traité que son
gendre fit à Blois auec Louys XII. pour le
Roiaume de Naples, & en conuolant en
secondes nopces, & espousant Germaine
sœur, de Gaston de Foix, & niepce de Louys
auec des conditions qui nous estoient a-
uantageuses si elles eussent esté obseruées.

Ce que ie viens pourtant de dire ne fust
rien au prix de ce que fit Philippe depuis la
mort d'Isabelle, & depuis que la succession
de Castille lui fust ouuerte. Les choses pas-
sées ne furent que des douceurs pour Fer-
dinand en comparaison du traitement
qu'il receut apres cette mort: les premiers
coups n'effleurèrent presque pas la peau,
mais les derniers entrèrent fort auant, &
firent des plaies profondes & larges. Phi-
lippe veur aller en Espagne non seulement
pour recueillir ce qui estoit sien, mais pour
oster

ostera son Beau pere ce qui lui appartenoit, & pour le despoüiller des auantages qui lui estoient escheus par le testament d'Isabelle. Ferdinand emploie toute sa prudence & toutes ses ruses pour l'en destourner. Ils contestent long-temps sur cet article : leurs volontez sont diametralement opposees: ce que l'un ne veut pas, l'autre le desire, & il seroit moins difficile d'accorder deux contraires & de joindre deux extremittez; que d'aiuster leurs pretentions. La force manquant à Ferdinand pour vaincre l'ardeur de Philippe, il use de diuersion. Il fait interuenir Louys XII. qui le menace de ses armes en cas qu'il aille en Espagne, & lui suscite le Duc de Gueldres, qui lui taille de la besogne en Flandres, & lui donne de quoi s'amuser en ce pais-là. En fin l'obstination de Philippe estant plus forte que les artifices de Ferdinand, & les difficultez qui l'arrestoient estant ôties ou adoucies, ils conuiennent des conditions du voiage.

Là dessus Philippe se met en chemin, mais avec resolution de violer le traité qu'il auoit fait, & de n'observer pas la foi qu'il auoit donnée à son beaupere, qu'il eust fallu garder à vn ennemi. Estant en Espagne il cabale les grands : il les detache de Ferdinand : il attire à son parti ceux qui n'auoient que trop d'inclination d'y venir, & n'estoient que trop portez à adorer cette puissance qui se leuoit, & vne lumiere qui commençoit à s'espanoüir. De sorte que Ferdinand se trouue seul, tous ses amis lui sont infidelles : toutes ses creatures l'aban-

bandonnent , excepté l'Archeuesque de Toledé Ximenes , & le Duc d'Aluë. Tant il est vrai qu'ils y a peu d'assurance en la volonté des hommes , & que la loi de l'intérêt est puissante sur leur esprit , & la mémoire des bien-faits receus foible , au prix de l'esperance des biens à auenir.

Après cela Ferdinand presse vne entreueüe de lui avec son gendre. Les Ministres de Philippe s'y opposent autant qu'ils peuvent , & font naistre des difficultez fâcheuses pour la destourner. Ils s'estoient saisis de l'esprit de leur maistre , & lui auoient osté la volonté après lui auoir preoccupé l'entendement. Ils ont peur que Ferdinand ne leue le charme , & que la reuerence d'un pere , & la dexterité d'un grand Politique , ne deffacent cet Empire usurpé , & cette tyrannique domination. C'est pourquoy ils n'oublient rien pour degouter Ferdinand de l'abouchement qu'il sollicitoit , & qu'il pressoit dauantage plus on lui apportoit de la resistance. Ils lui proposent des conditions exorbitantes qu'il accepte : ils y aioustent des circonstances honteuses qu'il ne refuse pas : ils le traitent indignement , & il le souffre , & un grand Roy eust ce desplaisir de receuoir la loi de petits compagnons qui abusoient des inclinations d'un maistre facile. Eu fin l'entreueüe resoluë Ferdinand se rend au lieu destiné pour cet effet , mais à petit train , & accompagné seulement de deux cens hommes desarmez & montez sur nes mulers. Au contraire Philippe s'y achemine en equipage d'homme de guerre : avec un corps

N

d'ar.

d'armée d'Allemands qui marchoit deuant lui , & coutoit presque de tous les grands d'Espagne en armes , & en posture de personnes qui vont plutost à la guerre qu'à vn traité d'amitié, & à vn combat qu'à vne reconciliatio. Les deux Princes ioints ensemble a vne chapelle qui auoit esté choisie pour cette entreueüe; D.I. Manuel principal Ministre de Philippe , & arbitre absolu deses volontez , veut assister à leur entretien , & sans l'Archeuesque de Toledo qui l'en empescha ; Il eust esté présent à vne conference , que le respect de la proximité , & la dignité de ces deux Princes vouloit estre secrets. Apres vne heure & demi d'entretien ils se separent, & la conference s'acheua sans que Philippe fit nulle mentiõ au pere de sa fille, ni Ferdinand à son gendre de sa femme. Il dissimula pour ce coup son desir bien qu'il eust vne extreme passion de la voir , & de consoler sa vieillesse par là veüe d'vn obiet qui lui estoit si cher, & qui estoit le residu de sa substance.

Il y eust encore vn second abouchement entre ces deux Princes , auquel il parut quelque demõstration d'amitié, ou moins ne froideur qu'à la premiere entreueüe. Mais la conclusion de toutes ces conferences fust le premier dessein de Philippe. qui estoit que Ferdinand renonçast au gouvernement de Castille non obstant la disposition d'Isabelle, & contre les clauses expresses de son testament. Ferdinand qui auoit appris à obeïr au temps & à ceder à la necessité : qui sçauoit caler la voile quand la tempeste estoit trop forte, & relacher quand il ne

il ne faisoit point seur de nauiger ; plie sous la mauuaise fortune , & se resoult d abandonner la Castille iusqu'à ce qu'une meilleure saison l'y rappellast , & de se bannir volontairement d'un Roiaume où il auoit commandé si long-temps. Philippe n'en demeure pas là, Il tasche autant qu'il peut de decrediter le gouuernement passé : il casse la pluspart des ordres que son beau-pere auoit instituez : il depose les principaux officiers & le Principaux Gouverneurs qui auoient esté mis de sa main : il ne veut pas s'il est possible qu'il y demeure un vestige entier , ni une trace apparente de son administration.

Mais c'eust esté trop peu pour lui d'auoir mal traité son beau-pere , & on eut peut estre pardonné à son ambition , s'il eust au moins pardonné à sa propre femme , & s'il n'eust point mal traisé celle qui lui auoit apporté de si beaux Estats , & des esperances si certaines, C'estoit elle qui estoit veritablement Royne d'Espagne , & qui influoit à son mary l'autorité du gouuernement , & le droit de commander à ce pais-là. Et neantmoins il ne peut la souffrir en cette société : il ne veut point que celle qui estoit compagne de sa couche , le soit du Sceptre qu'il auoit receu de ses mains , & il cherche des pretextes hôteux & des causes odieuses pour l'en exclurre. Il ne se vit iamais d'amour si ardent que celui que cette Princeesse auoit pour son mary : il sembloit qu'elle ne vescu que de sa veüe , & elle se mouroit dès qu'elle en estoit séparée. Cet excez de passion, & cette imbecillité d'ame

lui tournerent en quelque façon l'esprit, & la jalousie que se messa parmi les ennuis d'une absence, lui affoiblit vn peu le cerueau, & altera ses organes. En neantmoins bien que ce défaut procedast d'une cause si honneste ou si supportable : bien que la compassion deust obliger Philippe à le courir s'il manquoit d'amour pour le faire, & quoi que le bien-seance & son honneur l'obligeassent encore à ce deuoir, quand il n'eust eu ni compassion ni amour; il veut pourtant que cet accident soit le fondement du dessein qu'il auoit de se saisir de toute l'autorité & de regner seul. Il veut que sa femme soit entierement troublee d'esprit, bien qu'elle ne fust qu'un peu foible : il veut qu'elle ait perdu toute sa raison, bié qu'elle ne l'ent que diminuee; qu'il n'y ait point du tout de lumiere, où il n'y auoit qu'un peu de broüillard, & qu'elle soit en vne totale impuissance de gouverner, quoi qu'il lui restat assez de bon sens pour agir. Pour cet effet, & pour mieux courir son ieu, il la tient enfermee, & ne souffre point que personne la voie de ceux qui oseroient parler de l'estat de sa maladie. Estrange procedure d'oster la liberté, apres auoir imprimé vne si vilaine tache à la reputation, & de ne laisser point l'usage du premier bien de la vie naturelle, apres auoir ruiné le fondement de la civile. Le pere n'osa lui en ouurir la bouche à la premiere conference qu'ils eurent ensemble, & aimma mieux supprimer son inclination, qu'aggrir dauantage cet esprit qui ne l'estoit desja que trop, & le toucher en vn endroit où il

ilestoit si sensible , comme i'ay remarqué
 cy-dessus. En la seconde , Philippe obtint
 de lui vne declaration secrete , par laquelle
 il consentoit qu'il eust seul l'administration
 de l'Estat à cause de l'impuissance de sa fil-
 le, bien que par apres il fit vne protestation
 publique que son gendre auoit arraché de
 lui cette declaration , & qu'il n'auoit fait
 que ceder à la malice du temps , & à la vio-
 lence du plus fort selon la maxime des sa-
 ges. Philippe n'en demeure pas là. Depuis
 que Ferdinand se fust retiré en Aragon , il
 voulut obliger les grands d'Espagne de
 souscrire vn acte qu'il auoit fait dresser de
 la foiblosse du sens où la Roynes estoit to-
 bee. Mais il y trouua de la resistance. L'Ad-
 mirante de Castille s'y oppose genereuse-
 ment : & apres auoir visté cette Princesse ,
 & recognu que la disposition de son esprit
 n'estoit pas entierement gaste , & qu'il y
 auoit d'assez bons restes de santé ; lui re-
 presente les inconueniens qui naistroient
 de cette entreprise : l'esclat qu'elle feroit
 dans le monde , & les mauuaises humeurs
 qu'elle exciteroit en Espagne , où les peu-
 ples aiment naturellement leurs maistres à
 cause de la Royauté qu'ils exercent , & re-
 uerent ce caractère en quelque personne
 qu'il soit imprimé ,

En fin pour donner au monde vn der-
 nier exemple d'ingratitude , & vn tesmoi-
 gnage esclatant de ce que peut la ialousie
 de regner sans compagnon , quand elle
 s'est emparée d'une ame ; il veut en pleine
 assemblée d'Estats faire declarer sa femme
 troublée de sens , & par consequent inha-
 bile à

bile à gouverner, ce qu'il ne peut obtenir. C'estoit là la recognoissance de la fidelité incomparable de cette Princesse, & le paiement du plus violent & plus durable amour que iamais femme porta à mary. C'estoit là la recompense de cette éternelle passion qui l'agita durant la vie de Philippe iusqu'à l'alteration de l'esprit: qui ne peut s'esteindre par sa mort, & que le téps qui vient à bout de ce qu'il y a dans le monde de plus ferme & de plus opiniastre, ne peut iamais diminuer. Car il est vrai qu'après la mort de Philippe qui fust précipitée, & qui le cueillit en la fleur de l'âge & avec quelque indice de poison; Elle n'abandonna iamais son corps. Elle faisoit tous les iours ouvrir la biere où il estoit enfermé: elle le faisoit porter avec elle quand elle faisoit voyage, & accomplit ce qui auoit esté prophétisé par vne vieille d'Espagne, qui auoit dit voiant l'entrée de Philippe en ce Roiaume, & cette superbe magnificence avec laquelle il en prit possession, *Qu'il s'y promeneroit plus longtemps après la mort, que durant la vie.* En fin après que son corps eust esté déposé en vne chapelle de Grenade au sepulchre des Roys de Castille; Elle fit sa demeure continuelle en cette ville, & versa en larmes & en souspirs ce qui lui restoit de vie, sur les cendres de celui qu'elle auoit aimé avec tant d'ardeur, & sur les ruines d'un corps dont elle auoit esté idolatre.

A quoi seruent donc les alliances de sang qui se forment parmi les Princes, & puis qu'elles ont esté instituées pour unir d'amitié

tié les familles diuerses, & pour estendre
dauantage & eslargir cette vertu qui est un
des principes de la vie ciuile, & un des liens
de l'humaine societé; quel vsage ont
elles en la condition des Souuerains. Elles
peuuent beaucoup seruir, & ne seront pas
inutiles, pourueu qu'elles ne viennent point
en concurrence avec les interests de l'E-
star, & avec cette indomptable ialousie
que les Princes ont pour le bien de leurs
affaires. Les traitez où elles interuiennent
se font avec plus de reputation & de digni-
té: ce sont des pretextes specieux pour
mettre les armes bas, que deux Princes sont
las de porter: ce sont des portes honnestes
pour sortir des guerres, dont ils ne peuuent
autrement se retirer avec honneur & qu'ils
ne peuuent continuer sans dommage, & il
n'y a point de ressentiment si iuste, qu'ils
se fassent tort de donner à la consideration
de la parenté où ils entrent, & de ce sacré
lien qui est institué pour conioindre ce qui
est diuisé, & approcher les volontez qui
sont esloignées. François I. recouura sa li-
berté avec plus d'esclat espousant la sœur
del'Empereur Charles. & celui-cy fit voir
au monde l'estime qu'il faisoit de son pri-
sonnier en recherchât son alliance. La paix
de Soissons qui suiuit vne guerre où ces
mesmes Princes coururent deux grandes
quoi que diuerses fortunes, l'un de perdre
vne partie de ses Estats, & l'autre sa reputa-
tion en se retirant; eust pour fondement le
mariage qui s'arresta, & qui ne s'accomplit
point entre Charles troisieme fils de Fran-
ce, & une des filles del'Empereur, ou une

de ses niepees. La paix du Chasteau Cambrésis, qui fust si pernicieuse à la France: qui nous osta en vn iour ce que nous auions gaigné en quarante ans, & qui estant la fin de nos guerres estrangeres, fust peut-estre l'origine des ciuiles; comprit le mariage d'Elizabeth fille de Henri I I. avec Philippe II. Roy des Espagnes.

Les filles qui entrent dans les maisons souueraines, peuuent encore beaucoup pour les interests de celles d'où elles sortent, quand elles s'emparent del'esprit de leurs maris, & gagnent l'ascendant sur leurs volontez, ce qui arriue quelquefois. Cette subtile Portugoise qu'espousa Charles I I I. Duc de Sauoye, faisoit de lui ce qu'elle vouloit. Aux differens de François I. & de Charles-le Quint, & en cette fameuse dissension dont le Piedmôd fust si long temps le theatre; elle le tourna du costé del'Empereur son nepueu, quoi que le bien de ses affaires l'obligeast à estre du nostre, & lui fit prendre le parti le plus desauantageux en vne guerre où mesme il se fust fait tort de se monstrier neutre. Cette Lacedemonienne l'entendoit mieux, & sa conduite estoit plus iudicieuse bien que peut-estre elle ne fust pas assez iuste. Son pere & son mary estoient entrez en querelle, & travailloient opiniaistrement à la ruine l'un de l'autre. Ence dur accessoire, & en cette cruelle conioncture où elle ne pouuoit gagner sans perdre; elle se proposa de suiure tousiours la fortune du plus foible, pour faire le contre-poids du plus fort, & pour les disposer à la reconciliation quand ils desc-

desespereroiét tout deux de la victoire, ce qui lui succeda. Les alliances sont encore bonnes pour conseruer l'vnion & nourrir l'intelligence des maisons, qui sont d'ailleurs obligées d'estre bien, & qu'un interest commun conioint & lie. De sorte que si elles ne font le nœu, elles le serrent: si elles ne forment l'amitié, elles l'eschauffent: & si elles n'introduisent la concorde, elles la confirment. C'est pour cela qu'elles sont si frequentes entre les Princes de la maison d'Austriche, & qu'elles l'estoient autrefois entre celles de France & de Nauarre, & entre celles de Castille & de Portugal auant l'vnion des ces couronnes.

Mais ce qu'il faut attendre de plus certain des alliances, & à quoi les Princes qui les font, & les Ministres qui les traittent doiuent principalement viser; est d'en tirer quelque vtilité presente ou quelque bien prochain, tandis que les uolontez de ceux qui se ioignent de parenté sont en chaleur, que l'esmotion que ce lien apporte, dure. François I. espousa Eleonor sœur de l'Empereur Charles-le Quint pour recouurer sa liberté comme j'ay dit, Philippe II. donna sa fille puis-née au dernier Duc de Sauoye pour lui faire occuper le marquisat de Saluce, & pour nous faire fermer les portes de l'Italie, & deliurer Milan de la ialousie que ce voisinage lui donnoit. Ferdinand de Castille espousa Germaine niece de Louys XII. pour rompre les liguees qui se formoient entre Louys, l'Empereur Maximilian, & l'Archiduc Philippe à son preiudice, & pour dissiper les

intelligences de ces Princes , qui ne lui estoient pas fauorables.

En suite de cela ie dis que l'alliance que le Roy a faite avec celui d'Angleterre doit estre mise parmi ses plus sages elections , & entre les felicitéz de son regne : que ceux qui l'ont conseillé ne pouuoient donner vn conseil plus salutaire , & que c'a esté vn grand honneur à Monsieur le Cardinal d'auoir melle ses soins avec ceux de son maitre , & ses inquietudes avec les siénes pour l'accomplissement de cet œuure. Cen'est pas profiter peu que de rendre ses ennemis foibles , & c'est s'auancer beaucoup que de faire reculer vne puissance qui nous est contraire ou suspecte. Mais c'est la perfection de la sagesse de diuertir à soi vn bein qui estoit destiné pour ceux qui ne nous aiment point , & de gagner ce qu'on leur fait perdre. Si nous ne nous fussions hastez, l'Espagne qui s'estoit laissée eschapper d'entre les mains cette alliance, & qui perd quelquefois ses auantages pour les rechercher trop finement , & trop grands , l'eust peut estre renouïée. Et si cela eut esté , n'est il pas probable qu'elle eust eu assez d'inuention & d'artifice pour nous tenir tousiours en eschec par le moien de l'Angleterre: qu'elle eust manié à son gré les Huguenots de France avec des mains tierces , & qu'elle eust assiéuré tous ses desléins en faisant le cõtre poids des nostres avec ce parti qui estoit encor entier : que les pertes qu'il venoit de receuoir , auoient plus effarouché qu'abatu, & que la veüe de ses plaies encores sanglantes, & le desir de s'en reuancher

cher rendoient irreconciliable. Il est pour le moins certain qu'elle en eust destourné la ruine, & se fust opposée à son debris: que l'Angleterre ne nous eust point aidé comme elle a fait à combattre les Rochelois; & à deffaire Monsieur de Soubize: que nous ne leur aurions point arraché l'Isle de Rhé: que leur forces de mer subsisteroient, & qu'on ne monstreroit pas aujourdhui où a esté cette ville qui a si long-temps esté l'azilo de l'heresie, le chef de la rebellion, & la nourrice des broüilleries de la France,

Que si l'Angleterre a tourné ses armes contre nous: si elle nous a querellez du depuis, & si le caprice d'un particulier a esté le flambeau d'une dissension publique; c'a esté un coup qu'il n'estoit pas possible au discours humain de preuoir, & la raison d'Estat ne souffroit pas, qu'un Prince donnast un si perniceux exemple à ses suiets, que de favoriser à descouuert la felonie dans les Estats d'un autre prince. Encore peut-on dire avec verité que la paix qui est suruenue apres cette guerre, & qui nous a esté si auantageuse; est en patrie un effect de l'alliance dont nous parlons, & l'ouillage de cette Princeesse qui sera desormais le lien indissoluble de l'amitié des deux freres, & le suiet immortel de la concorde des deux nations. Aioustez à cela l'interest de la Religion, qui est fort considerable en cette alliance, & le grand bien que c'est d'auoir accoustumé les Anglois à en souffrir l'exercice en la famille de la Roynie. Ce n'est pas peu qu'ils se soient appriuoilez avec nos saints mysteres, & qu'ils ne s'of-

sentent plus de ce qu'ils ont eu long-temps en horreur. Il est à croire que cette sacrée humanité qui est maintenant en seureté parmi eux, n'y fera pas sans y faire sentir ses graces, & que l'exemple des bonnes ames à qui il est permis d'y faire leur salut sans crime, & les pourra toucher, & ramener à la cognoissance de la verité que leurs peres ont abandonnée.

DISCOURS. V.

*De la grandeur & de l'importance du
siege de la Rochelle.*

JE ne veux point faire l'Orateur sur la prise de la Rochelle, ni m'amuser apres les fleurs de la Rhetorique & les ornemens de cette science, qui n'en a point d'assez beaux quelque riche qu'elle soit pour le suiet que je traite. Je ne veux pas releuer la gloire de ce siege par la reputation d'une ville, dont le nom auoit passé avec esclat iusques aux Indes, & que le cours & la marchandise qu'elle faisoit sur toutes les mers: l'heresie & la rebellion à qui elle seruoit d'azile en France: l'amitié des Protestans & la haine des Catholiques qu'elle exerçoit esgalement; auoient rendu illustre par toute la terre. Je ne parle pas maintenant de la qualité du lieu, ni des auantages de son assiete, où il sembloit que la nature eut mis tout ce qu'elle auoit de force & que l'art eust desployé tout ce qu'il auoit d'inuention. Je laisse à part la comparaison des sieges de Tyr & d'Anuers que d'autres ont employée, & qui sont inferieurs au nostre,

bien

bié que l'vn ait esté le chef d'œuvre du Prince de Parme & l'admiration de la puissance d'Alexandre & de l'industrie de la Grece. Je prens vn autre chemin , & tascherai de monstrier le prix de la conqueste que nous auons faite par la difference des conquestes qui se faisoient aux autres siècles.

Autrefois il n'estoit rien de si aisé à vn conquerant que de subiuguer vne prouince, & le gain d'vne bataille liuroit tout vn pais au victorieux, où à grand peine il y auoit vne place forte. Maintenant que l'art de faire la guerre a changé de face & de conduite: qu'il est presque tout reduit à remuer de la terre & à se retrancher: qu'on ne donne gueres de batailles: qu'on a appris à mesnager la vie des homes, & qu'vne armee ne scauroit marcher fort loing sans auoir vne forteresse en teste: ce n'est pas merueilles'il y a autant de difficulté & par consequent autant de gloire, à prendre vne forteresse de reputation, qu'il y en auoit autrefois à gagner vne prouince. Et sans nous esloigner beaucoup des siècles passez, & de la memoire de nos peres. N'est on pas veu avec quelle facilité Mahomet second a osté deux Empires aux Chrestiens, & leur a enleué douze Roiaumes? Ne diroit on pas qu'il n'a fait que courir en conquerant, & que l'exercice d'vne promenade eust esté aussi long que le temps de ces rapides victoires? C'est qu'en effet dans ces grands espaces de pais, & en l'estendue de ces vastes regions; il n'y auoit pas vne bonne place excepté Constantinople. Encore celle-cy se perdit plustost par la lâcheté

chieté des Chrestiens, & dans la fureur de la Justice de Dieu, que par la vaillance des Turcs, & l'industrie des assiegans. Selin I. n'eust qu'à deffaire les Mammelucs à la campagne, pour estre maistre de toute l'Egypte & de la Syrie, & les progresz que les grands seigneurs faisoient autrefois en Perse, & la facilité qu'ils trouuoient à occuper ce pais-la; prouenoient de ce qu'ils ne rencontroient pas vne ville fortée qui les arrestast, & qui empeschast l'inondatiō de ces armées monstrueuses qu'ils y mennoient. Au contraire qui doute que la conquēte de Rhodes ne soit plus honorable à Soliman, que celle del' Empire de Trebisonde à Mahomet? qui doute que Strigonie, Bude, Albe Royale & Zighet; ni soient des pieces plus voiantes, & des monumens plus illustres pour la gloire de ce Prince; que douze Roiaumes pour celle de l'autre? & s'il eust peu aiouster Malthe & ioindre Vienne à ses autres victoires; les siecles passez n'auoient point veu de plus beaux trophées que les siens, & il eust peu marcher de front avec Alexandre, avec Cesar & avec Tamerlanes, bien qu'il n'eust pas couru tant de nations qu'eux, ni enuahi vn si grand nombre de contrées.

Pour donner quelque nouveau iour à mon suiet, & des couleurs qui ne soient pas ordinaires: ie mettrai encore en auant cette noble difficulté que quelques vns ont agitée, à sçauoir quelle action est plus grande & plus meritoire, ou le gain d'vne bataille, ou la prise d'vn bonne place. Sans m'arrestier à tout ce qui a esté dit sur cette matie-

re,

re, il me semble que la dernière de ces actions requiert vne suffisance plus profonde & plus generale: qu'elle met en œuvre plus de vertus, & qu'il y a par consequent plus d'honneur à prendre une forteresse qui est bien defendue, qu'à gagner vne bataille bien qu'elle soit fort contestée. La raison est d'autant qu'en vn siege on a à se battre dessus la terre & dedans: on a à surmonter la force du lieu, & la resistance des hommes: on a affaire à des ennemis fairs, qui sont couverts, & qui attendent: on est exposé aux artifices de feu, & à ces horribles inuentions qui apportent avec la mort les tourmens de l'enfer, & des douleurs qui ne sont pas naturelles. On a à essuier de longues fatigues: des veilles continuelles, & toutes les iniures du temps. Bref l'industrie y opere plus que la force, & la fortune y agit moins que la vertu. Cela n'arriue pas à vne bataille, où l'on n'a à se battre que sur la terre, & contre des hommes: où toutes choses sont presque esgales de part & d'autre: où l'on ne se consume pas de langueur & de travail, & où quatre heures font la decision de l'affaire: où l'impetuosité fait quelquefois plus que la conduite, & la valeur ne donne par tant la victoire que l'extravagance de la fortune: qu'un commandement mal entendu du costé des ennemis: qu'un accident inopiné, & qu'une terreur Panique.

Mais pour decider cette doute avec vne plus exacte & plus certaine politique? ie dis que ces moiens sont plus nobles & plus estimables, qui produisent la fin qu'on se pro-

propose, & menent au but où l'on tend; que ceux qui laissent au milieu du chemin quelques esclatans qu'ils soient, & quelque monstre qu'ils fassent. Et partant si le gain d'une bataille estoit la conquête d'une Province, comme il arriuoit autrefois, & la prise d'une ville la réduction d'une seule place, comme il arriue le plus souvent; il n'y a point de doute que cette seconde action ne soit de moindre prix que la première, & d'un mérite inférieur à celui de l'autre. Mais quand apres le gain d'une bataille l'ennemi demeure encore puissant: quand il y a d'autres armées à combattre & quantité de bonnes places qui arrestent le vainqueur, & mettent un frein à la victoire; qui doute que le gain de cette bataille ne soit moins considerable, que la prise d'une ville qui sera chef de tout un pays, ou de tout un parti: qui amenera tout le reste à l'obéissance du victorieux, & apres laquelle il n'y aura point de résistance qui ne soit foible & temeraire? Qui doute que Scipion n'ait plus fait en subjuguant Carthage, & faisant de la rivale de Rome la sujette de Rome, qu'Hannibal aux trois batailles où il vainquit les Romains, puis que Rome subsistoit encore, & que la source de la guerre demeurait vive?

Et partant qui peut aussi douter que la réduction de la Rochelle, apres laquelle on a veu tomber, un parti qui a si long-temps partagé la France, & diuisé l'autorité souveraine: qui a fait tant d'affronts à nos Rois: qui a si souvent ouvert ses hautes & nos frontieres aux ennemis de l'Estat, & fait un pays de conquête du pays de sa naissance?

Qui

Qui peut dis-je douter que cette prise ne soit preferable aux quatre batailles qu'on a gagnées contre lui, puis qu'elles lui laissent assez de vie & de force pour se remettre; puis que tout sanglant & couvert de blessures; il estoit formidable à ceux qui l'auoient mis en cet Estat: puis qu'après cela il donnoit encore la loi au victorieux, & en arrachoit des paix aussi auantageuses qu'il eut peu esperer de la victoire. Cette consideration obligea le S. Pere de respondre au Cardinal Borgia, qui lui representoit qu'il n'auoit point fait de pareilles demonstrations de ioye pour la prise de Breda, qu'il en faisoit pour celle de la Rochelle. *Qu'auoir pris Breda, n'auoit esté que prendre une ville, dont les Hollandois eurent la renanche bien tost après: mais qu'auoir pris la Rochelle, auoit esté abatre la teste d'un corps, & renuerser les fondemens d'un edifice.*

DISCOURS VI.

Des instructions qu'on peut tirer du siege de la Rochelle, & de ce que le Roy a fait en suite de la reduction de cette ville.

A Pres les considerations precedentes, voyons ce qui se peut remarquer en ce siege, qui serue à mon principal dessein, & à l'instruction du public. Ce n'est pas seulement Hannibal qui a sceu vaincre, & n'a pas sceu user de la victoire. Il se rencontre de semblables fautes en tous les siecles, & la cause pour laquelle on n'est pas quelquefois assez heureux, est d'autant qu'on n'est pas tous-

toujours assez sage. La fortune peut bien commencer toute seule la grandeur d'un homme, mais elle ne peut pas l'achever sans la vertu, & bien qu'il ne soit pas en la puissance des bons Pilotes de faire venir les vents propices; il despend neantmoins de leur industrie d'en user bien, & de les mesnager autant qu'ils durent. De ceux donc qui se relaschent aux premiers succez qu'ils obtiennent, & s'arrestent dès l'entrée de la prospérité; les uns s'estonnent d'auoir esté si heureux, & d'autant qu'ils ont esté pouffez au port, & qu'ils ne s'y sont pas conduits eux mesmes; ils n'osent plus se commettre à la mer: ils se contentent de ce qu'ils ont gagné; ils ne veulent point mettre en compromis leur reputation, & ressemblent à certaines personnes, qui ayant affranchi de nuict, ou dans l'excez de quelque passion un fossé bien large, ou quelque pas fort dangereux; sont ravis eux mesmes de ce qu'ils ont fait après que le jour est venu, ou que leur ame s'est rassise, & ne sont pas assez hardis pour tenter la mesme action après l'auoir considérée. Les autres veulent goustier le bien qui leur est arriné, & iouir de la victoire, & ils ne s'auisent pas que pendant ce temps-là les occasions s'escoulent: la fortune se retire, & les ennemis se releuent qui les empeschent de passer outre. Il y en a qui ne desistent pas tant de bien faire par la des fiance de leur vertu, ou par la mollesse de leur courage, que par la crainte de l'enuie, & qui aiment mieux posséder en paix vne reputation mediocre, qu'irriter cette maligne passion, qui fait qu'on s'afflige

stige davantage du bien d'autrui, que de ses propres maux, & que les amis mesmes ne peuuent regarder la gloire de leurs amis si elle est fort haute, ni souffrir leur clarté si elle est fort viue.

Les exemples de ce que ie viens de dire ne sont que trop ordinaires. Les Grecs ont souvent fait de ces fautes, & il est certain que la bataille de Salamine leur ouuroit la porte à la ruine de la Perse, & à la conqueste de l'Asie, s'ils eussent sceu cognoistre leur auantage, ou s'ils n'eussent esté assouuis de leur bon-heur. La victoire de Lepanthe n'apporta rien aux Chrestiens qu'ils n'eussent auant la guerre: la plus illustre bataille qui ait iamais esté gagnée sur la mer fust sterile entre leurs mains: tout le gain du victorieux fust de n'estre pas vaincu: le prix d'une si memorable action se termina en elle mesme, & elle ne tira rien de dehors qui la couronnast, & qui fust sa recompense. Charles le-Quint mesme tout grand personnage qu'il estoit, s'oublia apres la journée de Paule, & si en la consternation où la France estoit tombée pour la prison du Roy, & pour vn coup si peu attendu, il eust attaqué nos frontieres, il n'eust point trouué de resistance: il n'eust pas peut-estre laissé des riuaux à ses nepueux, & se fust païé par ses mains de la rançon de son prisonnier. Le Roy n'en a pas vsé ainsi apres le secours de Rhe, ni corrompu le fruit de cette victoire à faute de la poursuiure. C'estoit veritablement beaucoup d'auoir fait vne action qui tenoit presque du miracle, & d'estre venu à bout de ce qui sembloit

im-

impossible. C'estoit beaucoup d'auoir van-
 géant d'affronts que nous auoiet fait au-
 trefois les Anglois , & purgé la honte des
 pertes de Crecy & de Poitiers apres deux
 siecles. Mais ce n'estoit pas assez pour le
 Roy s'il en fust demeuré là & bien que
 l'effort fust grand ; il n'estoit pas temps de
 se reposer pour vn Prince à qu'il restoit
 tant de force, & à qui il restoit tant à faire.

La seconde consideration , & qui est vne
 suite necessaire de la premiere ; est la ren-
 contre du temps que le Roy a choisie fore
 à propos pour faire ce siege. Le choix du
 temps est peutestre le plus grand secret
 qui soit dans les affaires , & le plus puissant
 moien pour les faire reüssir. Cesar le pos-
 sedoit souuerainement , & c'estoit vn des
 mots de Charles le-Quint , & de Philippe
 son fils. [*Roy el tiempo para dos orres.*]
Moi & le temps à deux autres. Ces paro-
 les peuuent souffrir deux interpretations,
 l'vne est de se sçauoir mesnager durant le
 malheur : de caler la voile quand la tem-
 peste est trop forte : de ne s'opposer point
 à la violence du destin irrité : d'esquiuier
 avec adresse les coups qu'on ne peut sou-
 stenir de droit fil : de les laisser passer : de
 se ietter à quartier, & d'observer l'occasion
 de quelque fauorable reuolution & d'vne
 meilleure auanture Charles le-Quint don-
 ne ce conseil à son fils en l'instruction qui
 lui a laissée , & les Espagnols ont coustume
 de s'en seruir mieux que gens du monde.
 Lui mesme le pratiqua à la paix de Passau
 qui eust esté honteuse à l'Empire , si la ne-
 cessité ne l'eust plustost faite, que l'inclina-
 tion

tion de l'Empereur. Il le pratiqua à la paix de Soissons, où la disette d'argent interrompit la prospérité de ses armes, & lui-même fust contraint de s'offrir en ollage aux Allemans, qui sans cela faisoient dessein de s'en saisir. Les Espagnols le pratiquerent aussi il y a deux ans à la paix de Suze, & ils diuertirent en fuyant l'orage qui les menaçoit, & retindrent la foudre qui estoit presté à tomber sur eux, s'ils ne se fussent humilié. La trefue que nous fîmes l'année passée à Carignan quand la peste desertoit nos armées, & la guerre estoit pour nous le moindre des fleaux de l'ire de Dieu, fust vn coup de cette adresse, & nous donna moien de preparer le secoure de Casal, & de sauuer l'Italie.

L'autre interpretation est, de scauoir bien prendre son temps pour faire quelque entreprife. Car il est vrai qu'il y a vn certain moment au temps, & vne certaine rencontre de causes dans les affaires, laquelle passée elles ne se remettent plus ensemble, & on a beau attendre l'effect, quand les causes ont cessé d'estre. Les Italiens l'ont appelée fort à propos *Coniuncture*. Or il n'estoit pas possible d'en trouuer vne plus favorable que celle sous laquelle s'est formé le siege de la Rochelle. Cette ville estoit alors presque sans garnison: les Anglois l'auoient espuisée de viures: la Hollande n'est osé lui enuoier que des secours defauoüez, & par consequent foibles: l'Angleterre que nous auons si mal traitée ne pouuoit lui en amener que de timides, & les rebelles estoient reduits à esperer plus
des

des elemens que des hommes, & de nostre impatience que de leur force.

La troisieme consideration est l'entreprise de la Digue, & l'acceptation de la proposition qui en fust faite. Il faut auoïer qu'il estoit besoin d'une vertu extraordinaire pour vne œuvre qui estoit sans exemple, & qu'il ne falloit pas moins de lumiere & d'esprit pour en comprendre la possibilité, que de feu & de courage pour se proposer de la reduire en acte, & d'en surmonter les difficultez qui n'estoient pas mediocres. Tyr & Anuers n'ont rien veu de semblable quoi qu'on die, si ce n'est peut-estre esté qu'on vueille comparer la mer Mediterranée à l'Ocean, & vn canal estroit & tranquille, à vn canal extrêmement agité & desmesurement large.

En matiere des ces nouueautez il y en a qui les reiettent generalemēt toutes à cause de la vanité qui se trouue en plusieurs, & qui aiment mieux ne rien croire, que de s'exposer à la honte d'auoir esté trop credules. C'est auoir trop peu d'esprit, ou vne trop grande des fiance de soi-mesme, & dans les affaires du monde il ne faut pas tousiours suiure les maximes vniuerselles, qui sont quelquefois trompeuses, quoi qu'elles soient souuent veritables. Mais vn grand Ministre doit sçauoir distinguer ce qui est manifestement faux, d'auec ce qui a quelque apparence de vrai, & ce qui est faisable d'auec ce qui est impossible. Ce n'est pas qu'il soit necessaire qu'il possede tous les arts auec la mesme perfection, que ceux qui ne font profession que d'un seul; mais

mais il suffit qu'il les cōnoisse en vn tel degré, & avec vne lumiere si iuste; qu'il puisse se garentir de l'imposture quoi qu'elle soit fort subtile, & remarquer ce qui est bon quoi qu'il ne soit pas fort apparent.

La quatrième consideration est, que l'entreprise de la Digue est vn tesmoignage d'vne ame extremement vaste, & d'vn courage à qui les difficultez n'apportent point du goust, ni le temps de la lassitude. Les humeurs des François sont d'ordinaire trop viues pour languir apres vn dessein: ils en veulent voir promptement la fin où ils l'abandonnent: ce qu'ils n'emportent d'abord les rebute: les coups qu'ils ruent les affoiblissent autant que ceux qu'ils reçoivent, & leur propre impetuosité ne les lasse pas moins que la resistance de ce qu'ils attaquent. Mais le Roy a fait voir en l'occasion dont ie parle, que n'ayant pas les vices des François, il auoit en vn degré eminent les vertus des autres nations, & qu'il auoit bien de la hardiesse pour entreprendre, mais qu'il auoit aussi de la constance pour poursuiure, & de la patience pour acheuer. Le premier rauage que fit la mer sur la Digue eust esbranlé vn autre courage que le sien, & la violence des Equinoxes eust fait peut à vne imagination moins ferme. Mais il creut que la crainte qui peut tomber dans l'ame des hommes communement constans; ne deuoit tōber pas dans la sienne, & que c'estoit trop peu pour sa puissance & pour sa fortune de vaincre les hommes, s'il ne resistoit encore à la force des astres & des elemens, & à ce que la nature

ture a de plus impetueux & de plus rapide. Il y a des affaires qu'il faut abandonner dès qu'on les a commencées, ou dautant qu'elles sont impossibles, ou dautant qu'elles seruent d'empeschement à des meilleurs & plus vtils desseins. Et il est vrai que s'opiniastrer en ceci est vne manifeste imprudence: que les plus courtes folies sont les meilleures, & que plus on va en auant qu'on est hors du bon chemin, on s'esgare davantage. Il y en a d'autres qui sont infiniment importantes, & ne sont que difficiles, & de celles-cy il en faut voir le bout quoi qu'il en eoust, & perir ou les emporter. Apres que le Comte de Fuentes eust assiegé Cambray, & reduit presque cette ville aux termes d'estre prise ou de se rendre; Monsieur de Vic y entra avec quelque secours. Dès qu'il y fust, il changea tout l'ordre de la defense, & gasta les ennemis par les fautes qu'ils auoient faites en commençant le siege. Il demonta leur canon avec le sien: il fit sauter leurs batteries avec des mines: il rendit inutile vne partie de leurs trauaux: bref il les incommoda de telle sorte qu'on proposa dans le conseil des Espagnols ou de leuer le siege, ou de le recommencer & de lui donner vne autre forme. Le comte de Fuentes cognut bien l'erreur qui auoient esté commise au commencement. Nonobstant cela, il protesta qu'il estoit resolu de mourir plutost que de se retirer, & qu'il aimoit mieux s'obstiner à surmonter les difficultez qu'il y auoit à continuer le premier dessein; que faire voir son imprudence en le

le quittant, & oster par ce moien le courage aux soldats & la reputation à ses armes. Quand Cesar se fust mis deuant Alexie où Vercingetorix s'estoit enfermé avec quatre vingt mil hommes pour la défendre; il se vit venir sur les bras quatre cens mil combatans qui l'alloient assieger lui-mesme, & vne si espouuantable nuée de gens de guerre qui l'alloient envelopper. Cela pourtant ne le troubla point, & d'autant qu'il s'agissoit de la decision d'une grande affaire, & qu'il pouuoit dompter d'un seul coup toutes les Gaules conjurées; il se resolut à un dernier effort: il n'abandonna point le siege, & alla au deuant des ennemis qui venoient à lui: il deffit ceux-cy, & contraignit les assiegez de se rendre, & Vercingetorix mesme de s'humilier, & de mettre sa grandeur à ses pieds qu'ils n'auoit sceu conseruer avec toute la force des Gaules. Et apres que les Espagnols eurent surpris Amiens; le feu Roy ne delibera-il point de se perdre ou de le reprendre: de hazarder plutost tout son Estat, que de souffrir que cette bresche demeurast ouuerte, & qu'il fust entamé en un endroit qui lui descouuroit le cœur, & ne laissoit rien d'assuré iusques aux portes de Paris?

Cette procedure paroist d'abord un peu estrange, & semble tenir plus du desesperoir que de la force, & de l'obstination que de la constance. Cela pourtant n'est pas ainsi, & ce qui semble estre au delà des limites de la vertu, ne l'est pas tousiours que par cōparaison. Ces limites ne sont pas fixes & immobiles; elles ont diuers degrez

Q

selon

selon la portée de ceux qui l'exercent , & les excez que les Philosophes permettent à la vertu heroïque , & les extremitez où ils souffrent qu'elle passe ; ne sont pas excez ni extremitez pour elle, mais seulement pour les vertus ordinaires , & pour la commune force des hommes. Si ceux qui seruoient le Duc d'Anjou au siege de la Rochelle, eussent eu la fidelité ne Monsieur le Cardinal , ou sa prudence : s'ils eussent aimé autant que lui le bien de l'Estat & lo reputation de leur maistre : ils ne lui eussent pas conseillé de se retirer à la veille de la prise , & de quitter la victoire desia meure , & qui estoit presté à cueillir. Ils eussent plustost imité le grand Capitaine , & eussent dit comme fit l'autre à Garillan, qu'ils sçauoient de quelle importāce cette entreprise estoit au Roy, & qu'il falloit en venir à bout ou perir. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il y a des gens dans l'Estat qui en aiment la confusion , & qui s'imaginent qu'ils sont semblables aux Medecins , qui ne seroient point cōsiderables sans les pechez de la nature, ni en hōneur s'il n'y auoit point des malades.

Les prosperitez du Roy ne s'arrestèrent pas à la prise de la Rochelle, Nos armes furent incontinent delà les Monts , & Casal se vit deliuré au seul bruit de nostre passage. Cette vitesse inouïe surprit esgalement nos Alliez & nos ennemis , & ceux qui croioient que la conqueste que nous venions de faire, estoit de ces victoires qui font pleurer le vainqueur ; ne se fussent iamais imaginez que sans nous delasserni prendre haleine, nous fussions allez forcer
les

Les Alpes au milieu de l'hyuer, & chercher delà les Monts vne nouuelle moisson de gloire. Les rebelles du Languedoc ont ven incontinent apres le Roy à eux, & nous auons veu en moins da deux mois toutes leurs places renduës ou prises, & ces formidables bastions qui auoient consumé vingt ans de trauail, & les richesses de ce parti s'humilier sous sa puiffâce. C'est cette vertu que les Romains ont appellé *Celerité*, & que nous appellons *Vitesse*, avec laquelle Cesar s'est rendu maistre en quarante iours del' Italie, en soixante de l'Espagne, & en moins de trois ans de tout ce que Rome auoit conquis en plus de sept cens. C'est avec cette vertu que Gaston de Foix a en moins de six sepmaines secouru Boloigne: defait les Venitiens à Villefranche: repris Bresse, & gagné la bataille de Rauenne. Ceci c'est sçauoir vser de la victoire, mais d'une façon admirable: c'est aller autant qu'on a de vent: c'est seconder la fortune: c'est se seruir de l'occasion. Il y a de la gloire à faire quantité de grandes choses, mais il y a de la merueille à les faire en peu de temps, & à mettre en un petit interualle les actions qui honoreroient le cours de plusieurs annees. L'une victoire pourtant fait venir l'autre, & comme vne aiguille frotée d'aimant en attire plusieurs; les prosperitez s'entresuiuent, pourueu qu'on ne se relasche point: que ce soient les mesmes Chefs qui gouernent: les mesmes soldats qui agissent, & la mesme discipline qui les modere.

DISCOURS VII.

Qu'un General d'armée-doit tousiours tendre à la fin d'une entreprise, & que la prouoiance sert plus que le courage pour y paruenir, & si le Roy eust raison de faire la trefue qui fust faite à Carignan.

QV'un General d'armée se propose d'aller tousiours à la fin de ce qu'il entreprendra, & qu'il sçache que si bien commencer fait la moitié de l'ouurage: qu'il n'y a pourtant rien de fait si la fin manque. Et partant qu'il choisisse tousiours les moyens les plus propres pour y paruenir, & non ceux qui iettent plus de feu dans l'exécution, & qui ont plus de pompe. Ils seront en leur dignité, & auront le prix qu'ils méritent quand la fin sera arriuée. Qu'il ne s'esbranle donc point de ce que monde dira, & qu'il se souuienne de la conduite de Fabius Maximus, qui laissa deschirer sa reputation au peuple Romain, & souffrit les morsures de cette beste à tant de testes, plutost que de quitter le dessein qu'il auoit fait de consumer Hannibal sans le combattre. Car en fin il obtint du mesme peuple le surnom de très-grand, qu'il n'auoit donné à personne iusques à lui, & qu'il ne donna apres lui à nul autre Capitaine. Qu'il se souuienne de la responce que fit faire le Prince de Parme au feu Roy, lors qu'il lui enuoia presenter la bataille durant le siege de Corbeil. *Que son maistre l'auoit enuoie en France pour deliurer Paris, & pour empescher le progres de l'heresie. Que si pour*
ARRINET

arriver à cette fin il trouvoit que le meilleur & le plus prompt expedient fust de donner bataille qu'il ne doutast nullement qu'il n'en donnast, sinon qu'il n'en donnoit point au gré de ses ennemis.

La fin donc couronne l'œuvre, & quoi qu'un homme face d'esclatant & d'extraordinaire, s'il demeure en chemin; tout cela ne lui produira qu'un honneur imparfait, & qu'un auorton de gloire. De quoi a servi à nos Roys d'avoir gagné quatre batailles contre les Huguenots: d'avoir fait verser tant de sang François & Estranger, & desoler tant de villes & de provinces pour cette querelle, puis qu'après cela l'herésie & la rebellion ont subsisté? De quoi ont servi tant d'expéditions faits par le passé en Italie & ailleurs, puis qu'après les plus belles entrées, & les plus heureux commencemens du monde la victoire est demeurée aux ennemis? Delà s'est formé cette opinion qui a eu cours parmi les autres peuples, & que ces derniers temps ont démentie, qu'il n'y avoit rien à craindre de nous quel'abord & la première chaleur. Ce n'est pas à dire comme quelques uns l'ont interprété, que nous soions plus qu'hommes au commencement des combats, & moins que femmes sur la fin. C'ela n'est point, & nostre valeur a quelquefois une teneur continue & une suite égale, & quelquefois des accés & des remises aussi bien que celles des autres nations. Mais il est vrai que d'ordinaire au commencement de nos entreprises, nous apportons un courage fort ardent, & une résolution plus qu'humaine,

mais bien tost apres nous nous abatons : nous tombons en langueur & en defaillances : nous n'avons plus de force ni d'haleine.

Selon ce que ie viens de dire, la trefue que nous fîmes à Carignan, & qui fust si mal entendue de la pluspart du monde, merite vne louange particuliere ; puis qu'elle nous donna moien d'esslargir nos troupes, & d'oster la matiere à la peste qui les desoloit : d'assembler de nouuelles forces : de preparer le ravitaillement de Casal, & de deliurer cette place qui estoit la fin prochaine de la guerre que nous faisons, & vne partie de la generale. En vain sans cela aurions nous si heureusement comencé la guerre, & enlevé Pignerol à la face de trois armées, & de quatre grands Capitaines. En vain avec vne poignée de gens aurions nous deffait tant d'ennemis à Veillane, & surmonté l'obstinée resistance des vieilles bandes de l'Empire, & en vain les aurions nous forcez à Carignan couverts de trois demi lunes, & vaincu ces braues Espagnols, dont le nombre des combatans a esté conté par celui de morts & des prisonniers.

Or comme la hardiesse, la discipline, & l'obeïssance sont les vertus des soldats ; la prudence, la conduite, & la meditation continuelle des moïens qui font venir la victoire ; sont celles des Chefs & des Generaux d'armée. C'est avec ces qualitez qu'ils se doiuent distinguer de ceux qui sont sous eux. Ce sont elles qui sont proprement la forme de leur mestier : ce sont elles qui en constituent la difference. Le courage & le mespris de la mort n'en sont
à pro-

à propos dire que le corps & la matiere, & il n'y a point tant de gloire pour vn Chef d'aller aux coups, & d'entrer dans les dangers quand il le faut, & que l'occasion presse, qu'il y auroit de honte à ne le pas faire. Cela seroit plus pardonnable à vn simple soldat, à qui les blessures sont des sources de pauvreté & de misere ; qu'aux grands à qui elles sont des caracteres d'honneur, & des semences d'immortalité, qui leur donnent place dans l'histoire : dont les cicatrices sont venerables aux yeux du Prince & aux yeux du peuple, & les parent mieux que toutes leurs enseignes & toutes leurs pierrieres. Ce seroit vne chose estrange si le plus illustre mestier du monde, & la plus noble de toutes les fonctions de la vie, qui est celle de commander les armées ; estoit si aisée, qu'il ne fallut que courir à la mort, & se jeter dans les perils pour s'en rendre digne. On auroit à trop bon marché cette eternité qu'elle promet, & les Gladiateurs y pourroient plus legitimemēt pretendre, que ces ames releuées qui s'y preparent avec de grands soins : qui font descendre la vaillance de la raison au cœur, & qui font de cette diuine partie le principe de leur conduite & de toutes leurs actions.

Si Cesar d'eust eu que le courage au degré qu'il auoit, & cette violente chaleur qui s'amasse au tour du cœur à la veüe du peril ; il n'eust pas effacé la gloire des autres Romains : il s'en fust trouué quantité qui, l'eussent esgalé en cette partie, & Coriolanus, Capitolinus, Marcellus, & Catilina meismelui eussent disputé cet auanta-

ge. Le seul courage n'eust pas rendu Epaminondas le premier homme de la Grece, & Pelopidas, Leonidas, & plusieurs autres ne lui eussent point cédé en la resolution de mourir pour la patrie. Ferrant Gonsalve auoit vne prudence admirable, & comme on disoit d'Epaminondas, qu'on ne scauoit quelle partie dominoit en lui ou le scauoir ou la vaillance; ie doute pour moi si l'autre à esté plus grand Capitaine, ou plus grand homme d'Estat: s'il estoit plus capable de gouverner vne armée, ou de conduire vne negotiation: s'il estoit plus propre à dompter les hommes, ou à les gagner. Et pour parler des nostres. Gaston de Foix auoit le courage & le bon sens esgalement releuez: il agissoit pour le moins autant de cette derniere partie que de l'autre: le commandement de l'armée d'Italie contre celle de la ligue, lui donné non comme au plus illustre, mais comme au plus capable, & il ne soustenoit pas tant la dignité de General à cause de la splendeur de sa race, qu'à cause du merite de sa personne: Ie veux alleguer deux exemples, qui feront voir qu'il estoit veritablement en tout sens la teste de son armée, & qu'il auoit vn esprit superieur à tous ceux qui lui obeissoient. Quand il fust secourir Bouloigne, il mesnagea ce dessein avec tant de secret, qu'il estoit en chemin sans que les siens s'en doutassent, & fust dedans la ville sans que ses ennemis le sceussent. A la iournée de Rauenne, il fit lui seul l'ordre & la disposition de la bataille. De trois corps qui la composoient il n'en choisit pas vn pour le commander: il se

se reserua seulement vne troupe de Gentils-
hommes volontaires pour estre libre, &
pour accourir là où il en seroit besoin. Je
ne parle pas de son eloquence. Il suffit de
dire qu'elle vit encor avec honneur dans
l'histoire, & qu'elle a este admirée des
estrangers, & de ceux là mesmes qui nous
estimoient barbares. Il faut auoüer que ce
Prince à l'âge de vingt & deux ans auquel
el mourut, estoit vn homme acheué, &
qu'il ne fust iamais de vie si courte & plus
glorieuse que la sienne.

C'est donc la teste & le bon sens qui sont
plus necessaires à vn General d'armée, que
les bras & l'impetuosité, & c'est la preuoian-
ce qui engendre plustost la victoire, que
le courage. C'est l'estude, la meditation,
& la conference qui doiuent preparer les
grands hommes dont ie parle, & c'est la
pratique & l'experience qui les finissent,
& les acheuent. C'est la raison pour laquel-
le on disoit d'Epaminondas, que iamais
homme ne sceut tant & ne parla si peu. Ce
n'est pas qu'il estimast le silence vne gran-
de vertu, comme quelques-vns l'interpre-
tent, ni qu'il le perferat au parler qui est
conduit par le bon sens. Mais c'est qu'en
effet, il rouloit tousiours quelque grand
dessein dans son esprit; qu'il songeoit à re-
leuer Thebes: à abaisser Sparte, & à dom-
pter ce peuple Grec, qui iusques à lui auoit
esté inuincible.

Combien Monsieur le Cardinal est ex-
cellent en cette partie: combien sa raison
est agissante & viuë: combien sa preuoian-
ce est infallible & iuste, & combien la dis-
posi-

position de sa conduite est efficace; ne nous amusons point aux paroles pour le demonstrier: ne prestons rien d'estranger à vne verité qui n'en a pas besoin: n'ajoutons rien aux effets, & à ce qu'on a touché ou veu, qu'un representation naturelle: laissons l'artifice & le fard pour les beautés mediocres, & pour les vertus communes. Pour cet effet ie me contenterai de parler de sa seconde guerre d'Italie à laquelle ie a particulièrement presidé, & dont il a eu le principal gouvernement sous les auspices de son maistre. Je dis donc que c'eust esté beaucoup de faire subsister vne grande armée en Piedmont, quand bien le país nous eust esté favorable: quand l'abondance eust esté par tout, & en vne saison où les passages nous eussent esté facilités, Mais de la faire viure en país ennemi, & où tout nous estoit contraire: en vne saison où il y auoit en France de la sterilité, & les viures deuoient passer les montagnes lors que les neiges estoient le plus hautes; il faut auoir qu'il n'appartient pas à vne vulgaire preuoiance, de faire de ces coups. C'estoit suppléer avec son esprit & avec sa conduite, à ce qui manquoit à la nature des choses, & le Marquis de Spinola qui ne l'eust iamais pensé sembloit auoir raison de dire, que celui qui auroit plus de viures demeureroit le vainqueur en cette guerre. Il croioit infailliblement auoir cet auantage sur nous ayant la terre & la mer pour lui, & sçachant que nostre nation est ennemie de l'ordre, sans laquelle les armées souffrent au milieu de l'abondance

dance, & avec lequel elles s'entretiennent parmi la disette. Il se souuenoit qu'à la guerre de Genes l'armée du feu Connestable auoit esté trauaillée de la faim, quoi qu'elle fust petite: bien qu'elle eust le Piedmont en sa faueur, & qu'elle ne fit la guerre que pour les interets du Duc de Sauoye. Mais quand il a veu que nous auons resisté à ces grandes incommoditez: que nous auons trouué des remedes contre ces maux, & de nouuelles inuentions pour porter les viures; c'est alors qu'il a confessé que les François auoient changé d'humeur, où pour le moins que les brebis estoient les mesmes, mais que c'estoient d'autres Pasteurs qui les gouuernoient.

Ces choses certes sont grandes, & ont esté dignes de l'admiration de nos ennemis, & de ceux-la qui n'admirent guerre qu'eux-mesmes. Mais elles ne sont pas pourtant le chef d'œuvre de l'industrie de Monsieur le Cardinal, ni le grand effort de sa peruoiance. Les preparatifs du secours de Casal, sont vne piece plus illustre & plus magnifique. Et comme les ouurages racourcis sont plus ingenieux que les autres, & il est plus difficile à vn artisan de bien reüssir en petit volume qu'en grand. De mesme la peruoiance qui opere beaucoup en peu de temps, & desploie en un petit interualle vne matiere fort ample; est d'vn autre prix & d'vne consideration plus releuée, que celle qui a vn grand loisir pour agir: qui a vn champ fort libre pour s'estendre: qui n'a point de bornes qui la contraignent, & qui n'est point opprimée

ar la brieueté du temps , & par la grandeur de son obiet. Mettre sur pied 30. mille hommes en moins de six semaines : leur faire trauerser la France & passer les Monts pendant ce temps-la : donner ordre à toutes les choses necessaires pour les faire viure , & les faire subsister : les enuoier en vn pais gasté de contagion , & en des lieux où la peste pouuoit faire peur à ceux qui ne craignoient pas les hommes. Contre des ennemis puissans : couuerts de retranchemens & de forts : defendu d'vn Chasteau & d'vne ville. En vn temps où la disgrace que les Venitiens receurent à Valose , & le malheureux succez de leurs armes : la surprise de Mantouë qui auoit quelque chose de fatal & d'inimaginable : la reddition de la ville & du Chasteau de Casal ; auoient mis tous nos amis dans le desespoir , & la plupart des François dans l'estonnement. Aioustez à cela les artifices dont vsoient quelques mauuais François pour ruiner les desseins du Roy , & l'honneur de la France : les traueses qu'ils suscitoient au dedans , qui estoient d'autant plus dangereuses , qu'elles estoient secretes & sourdes. Et ce qui estoit de plus funeste & d'vn plus mauuais augure , la maladie du Roy , & le desespoir de sa guerison. Ce triste accident qui pouuoit seul troubler vn esprit moins fort que celui de Monsieur le Cardinal, pour l'amour incomparable qu'il porte à son maistre : pour le malheureux estat où demeuroident nos affaires & celle de nos Allicz : & pour la reuolution qu'il eust causée en l'ordre general du monde , & en sa fortune.

fortune particuliere. Que cette noire conditionature, & tant d'inconueniens entassez; n'ayent point estourdi son iugement, ni allenti son action: que les prouisions necessaires pour le secours de Casal ayent esté faites: que Casal ait esté secouru; si le malheur de ce temps me permettoit de dire vne verité hardie, & si la modestie de celui dont ie parle n'en estoit point offensée; ie dirois que depuis Cesar, le monde n'a point veu vne conduite plus forte, plus résoluë, & plus sage, & que si cela fust arriué au temps de la Republique de Rome, ou de la vieille Grece; ce seroit vn des plus beaux monumens de leur histoire, & vn des plus notables lieux de leur politique.

Ie ne veux point taire vne condition fort remarquable en la conduite de Monsieur le Cardinal. C'est qu'il prepare tousiours si l'on ne l'empesche, des moiens qui semblent desmesurez & trop puissans pour produire la fin qu'il s'est proposée. C'est proprement employer l'excez pour empescher le defaut: c'est partir de trop bonne heure pour ne manquer point d'arriuer où l'on veut aller: c'est auoir de reste pour euitier d'auoir trop peu: ce n'est pas pour faire simplement, mais pour faire infailliblement. C'est en vn mot le contre-pied de l'humeur ordinaire des François, à qui la chaleur du temperament & la viuacité de l'imagination, figurent tousiours les entreprises plus faciles, & de moindre durée qu'elles ne sont en effet. Outre cela les preparatifs qu'ils font sont tousiours moindres & plus foibles, que la nature del'en-

etc.

treprises ne requiert selon mesmes qu'ils se la sont imaginée, & selon la mesure de leur apprehension. C'est pourquoi ils sont contrainsts de reculer au milieu de la course, & toutes choses leur manquent quand ils en ont le plus besoin, & au fort de l'affaire. Cette procedure estourdie, & cette tumultuaire façon d'agir, a esté cause d'une infinité de maux qui ont trauaillé la France: qu'on a souuent remué de mauuaises humeurs qui croupissoient, sans qu'on les ait dissipées: que tant de beaux commencemens que nous auons eus à la guerre, n'ont pas eu des fins semblables: & en vn mot que nous n'auons sceu ni cōseruer les auantages que nous auions gaignes, ni garder les conquestes nous auions faites.

Monseigneur le Cardinal s'y est porté d'une autre sorte, & a tenu vn autre chemin. Quand il a esté qu'estion de forcer les Alpes, & de rompre ces baricades qui s'opposoient au salut de Casal, & à la liberté de l'Italie; il a conseillé le Roy d'y aller avec vne armée capable de la subinguer toute, & de passer depuis Suze iusqu'à Otrante. Aussi certes la reputation de ces grandes forces, a fait vne partie de l'effet que nous pretendions: elle a agi de fort loin, & toute seule: elle a commencé à vaincre dès qu'elle a commencé à s'espandre, & les Espagnols qui nous fussent peut-estre venus au rencontre, & nous eussent disputé tous les passages, si nous eussions esté foibles; n'ont osé nous attendre dans les retranchemens de Casal, & n'ont pas creu qu'il y eust de la seureté pour eux dans le

Cha-

Chasteau de Milan , que par un traité de paix. Ce qui a acheué d'arracher la rebellion du Languedoc , & de mettre à bas vn parti qui auoit les racines longues en cette prouince ; ont esté six armées qu'il s'est veu tout d'vn noup sur les bras, & ce partage de forces qui ostoit les ressources de secours, & la communication aux villes rebelles. Bref, Monsieur le Cardinal scauoit que la premiere maxime de la guerre est , que *Qui despenfe le plus , despenfe le moins* : que ces petites espargnes qui se font à cõtre temps , sont des pertes certaines de ce qu'on auance : que ce n'est pas semer pour recueillir : mais pour ce sembler ne rien faire , & que ceux qui donnent des conseils auares en des occasions necessaires, ne cherchent pas tant le bien des affaires de leur maistre, que de ne s'oster point la matiere de faire les leurs.

F I N.



TABLE
DES DISCOURS
LIVRE PREMIER.

DISCOURS I.



*V'un excellent Ministre est une
marque de la fortune d'un Prince,
& l'instrument de la felicité d'un
Estat.*

pag. I.

II.

*Que l'art de gouverner est douteux & difficile
& qu'il recoit un grand secours de l'estude.*

9.

III.

*Que la cognoissance de la Morale est une pre-
paration neceffaire pour la Politique.*

14.

IV.

*Comment il faut entendre ce dire des Philoso-
phes, que celui qui commande doit estre plus
sage, & meilleur que celui qui obeit.*

19.

V.

*Que les bons Ministres n'ont pas tousiours la
recompense qu'ils meritent, & que leurs
services sont souuent paiezz d'ingratitude.*

25.

VI.

*Des artifices dont se seruit Ferdinand, pour
ruiner le grand Capitaine.*

32.

VII.

De la disgrace du Duc d'Alve.

39.

VIII.

*Que dans les affaires de l'Estat on fait quel-
quesfois ce qu'on ne vouldroit pas faire &
qu'il y a des fantes inevitables.*

42.

On

TABLE.

IX.

Où le precedent est confirmé par l'exemple
des Espagnols. 47.

X.

Que les Princes n'agrément gueres que les servi-
ces qu'ils commandent, & qu'ils punissent
quelquefois ceux qu'on leur rend contre
leurs ordres. 54.

XI.

Qu'un Ministre ne doit regler sa conduite
que par l'intérest de l'Estat & du Prince,
pour veu qu'il n'offence point la Iustice. 61.

XII.

Qu'un Ministre ne doit point tascher de ren-
dre sa conduite si esclatante qu'utile. 68.

XIII.

Qu'il importe qu'un Ministre soit scauant. 78.

XIV.

Qu'il importe qu'un Ministre soit eloquent. 84.

XV.

Que le conseil du Prince doit estre de peu de
personnes. 88.

LIVRE SECOND.

DISCOURS I.

Q V'un parfait Ministre doit estre propre
pour le conseil & pour l'execution & qu'il
doit auoir un pouuoir fort liure, particu-
lièrement à la guerre. 96.

II.

D'où procede la vertu de garder un secret, &
com-

T A B L E.

Combien elle est necessaire à un Ministre. 103.

III.

Qu'un Ministre ne peut avoir l'ame esgale, s'il n'a esprouvé de l'une & de l'autre fortune.

108.

IV.

Que la science de discerner le merite des hommes, & de les employer est necessaire à un Ministre.

116.

V.

D'un cinquieme temperament, qui comprend les perfections de tous les autres.

122.

VI.

Qu'un Ministre ne doit point former sa conduite sur l'exemple des estrangers, & qu'il doit traiter differemment avec eux.

130.

VII.

Qu'un Ministre doit traiter differemment avec les estrangers selon qu'ils sont puissans & libres.

144.

VIII.

Qu'un Ministre ne doit pas suivre inviolablement ce qui s'est toujours pratiqué dans l'Estat.

148.

IX.

Que les conseils des estrangers doivent estre suspects à un Ministre.

155.

X.

Comment il faut user des avis qui viennent de Rome, & de l'entremise du Pape.

167.

XI.

Considerations sur le discours precedent.

178.

XII.

Considerations sur les mœurs des Papes, & de leurs Agens, qui serviront de precautions aux Ministres des autres Princes qui auront

T A B L E.

Cont à traiter avec eux.

214.

XIII.

Que l'entremise des Papes est fort utile dans les differens des Princes Chrestiens, & dans les affaires de la Chrestienté.

194.

XIV.

De la conduite qu'il faut observer en traitan avec les Ministres du Pape, & s'il est loisible d' user de dissimulation, & comment.

206.

XV.

S'il est loisible de faire la guerre au Pape, où la procedure qu'observa Philippe II. en celle qu'il lui fit est louée, & celle de Charles-le-Quint condamnée.

214.

XVI.

Defence de Gaston de Foix contre ceux qui disent que Dieu l'a puni pour avoir fait la guerre à Jules II. Avec la comparaison de ce Prince & du grand Capitaine.

228.

LIVRE TROISIEME.

Considerations sur les principales choses que le Roy a faites depuis la descente des Anglois en l'Isle de Rhé, qui declareront quelques conditions qui sont nécessaires à un Ministre.

D I S C O U R S I.

*C*ombien le soin & la vigilance sont nécessaires à un Ministre, & qu'il ne faut rien négliger, & principalement à la guerre.

236.

Que

T A B L E.

II.

Que le véritable exercice de la prudence Politique, consiste à scauoir comparer les choses entre elles, & choisir les plus grands biens, & eviter les plus grands maux, & à scauoir si le con cil que Monsieur le Cardinal donna de passer en l'Isle de Rhé, estoit fondé sur les regles de la prudence, & si le Roy fit bien de rebrousser en Languedoc apres la prise de Suzé.

247.

III.

Qu'il ne faut point observer une mesme conduite a la guerre.

258.

IV.

Des alliances de sang qui se prattiquent parmi les Princes, & si le Roy fust bien conseillé quand il fit celle d'Angleterre.

266.

V.

De la grandeur & de l'importance du siege de la Rochelle.

286.

VI.

Des instructions qu'on peut tirer du siege de la Rochelle, & de ce que le Roy a fait en suite de la reduction de cette ville.

291.

VII.

Qu'un General d'armée doit tousiours tendre à la fin d'une entreprise, & que la preuoiance sert plus que le courage pour y paruenir, & si le Roy eust raison de faire la treue qui fust fait à Carirignan.

302.

F I N.

R 870

BIBLIOTECA HISTORICA MUNICIPAL



1200027482

1200027482

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid